philosophie magazine
N° 197
MARS 2026

philosophie magazine

L'EMPIRE
Stade ultime du capitalisme ?



JOUONS-NOUS TOUS UN RÔLE ?
La vie quotidienne vue par Erving Goffman

VESTIGES DE L'UTOPIE
Voyage dans les monovilles du Kazakhstan

LA RELIGION EST-ELLE L'OPIUM DU PEUPLE ?
Par Denis Moreau

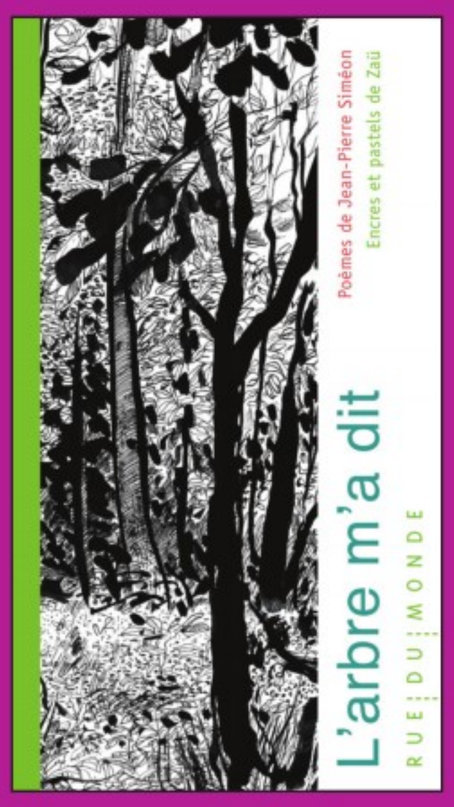
Cahier central
RAYMOND ARON



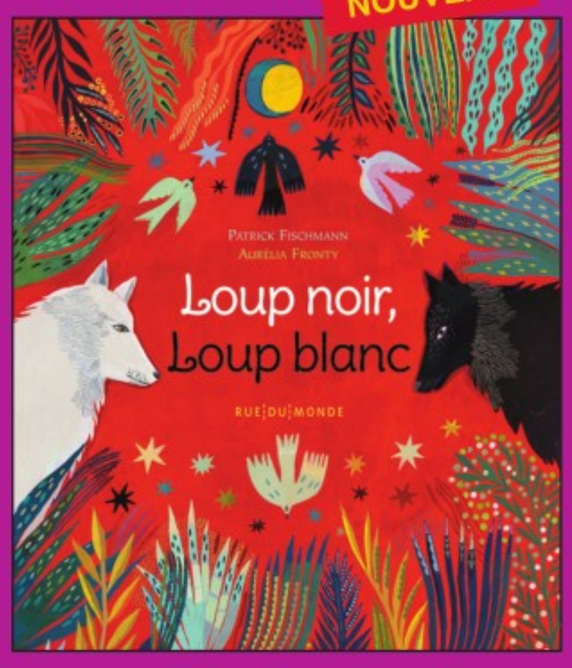
MENSUEL / France : 6,90€ - BELUX 7,50€ - CH 12,10 CHF - D 8,20€ - ESP-IT-GR-PORT-CONT 7,50€ - DOM 8,80€ - TOM 1120XPF - MAR 80MAD - TUN 14TND - CAN 12,99SCAD

L 17891 - 197 - F: 6,90 € - RD

Et si, dans ce monde angoissant, nous partagions avec les enfants une grande bouffée de poésie ?!



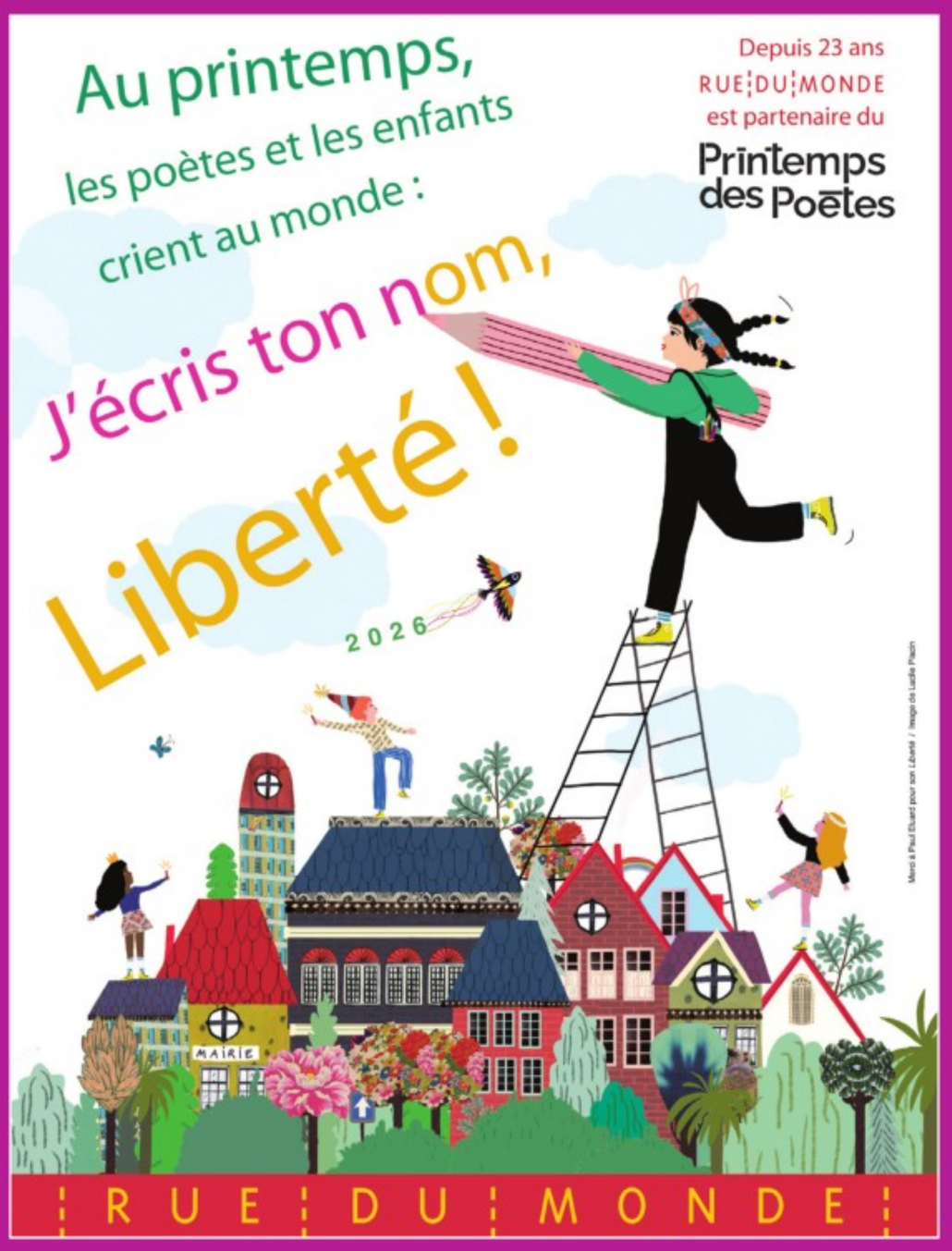
Une quarantaine de pensées poétiques autour de notre relation aux arbres.
Dès 7 ans et pour tous
40 pages, 17 €



Le conte Cherokee des deux loups qui s'opposent en nous…
Dès 5 ans, 40 pages, 18 €



Un documentaire événement : 22 peuples autochtones, une tout autre appartenance au vivant.
Dès 9 ans et pour tous
64 pages, 24 €

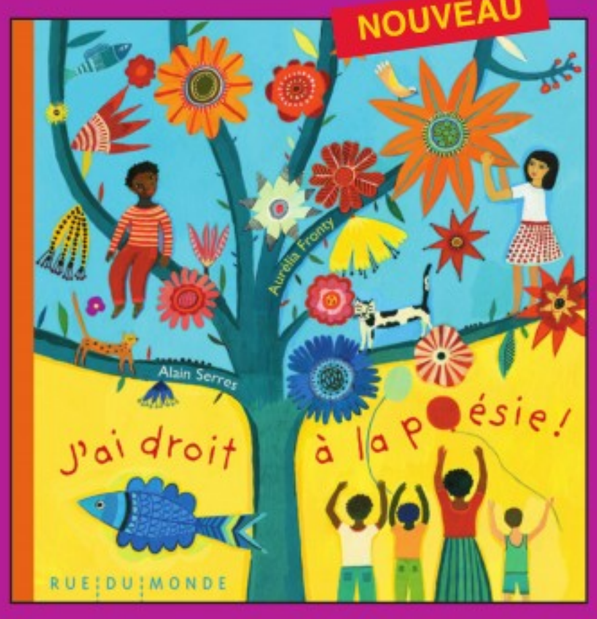


En mars, c'est le Printemps des poètes !



50 poèmes éclairs de J-P. Siméon et les paysages flamboyants de L. Corvaisier : un monde naturel à défendre.
Dès 7 ans et pour tous, 56 pages, 19,50 €

Rue du monde, maison d'édition indépendante, a besoin de votre soutien pour partager encore du beau, du sens et de la culture avec les enfants. En achetant nos livres vous aidez les prochains titres à naître !



Les divers visages de la poésie racontés aux enfants. Pour les aider à accéder à ce droit universel.
Dès 5 ans, 48 pages, 17,50 €



2 nouveaux titres dans la collection *Une Petite poignée de poèmes*, dix mini-formats dédiés aux formes courtes.
Dès 7 ans et pour tous, 36 pages, 9,50 €



40 poèmes d'aujourd'hui, qui rafraîchissent la devise pour mieux grandir ensemble !
Dès 7 ans et pour tous
40 pages, 19 €

Pour accéder à notre catalogue en ligne ou le commander sur www.ruedumonde.fr :

Dans toutes les bonnes librairies, en ville ou en ligne

editions_ruedumonde

editionsruedumonde

RUE DU MONDE



ÉDITO
Par **Alexandre Lacroix**
Directeur de la rédaction

Conversation accoudée au comptoir d'un bar de l'enfer

Sun Tzu – Mon cher Carl, il y a un point sur lequel je me sens en parfait accord avec toi.

Carl Schmitt – Franchement, Maître Sun? Ça m'étonnerait.

Sun Tzu – Si, je t'assure que je trouve beaucoup de subtilité et même de beauté à ta description des règles qui régissent la terre et la mer. Même si je ne suis pas certain, avec mon faible intellect, de t'avoir bien compris. Selon toi, les peuples qui ont vocation à participer à l'histoire, qui ont un destin, doivent se partager la terre, c'est bien cela? Suivant cette logique, il faudrait que la Russie prenne sans tarder l'Ukraine, les États-Unis le Groenland et le Panama, et la Chine Taïwan, en un coup de mâchoire de tigre. Chacun doit dominer selon un ordre spatial délimité, ce sont bien tes mots?

Carl Schmitt – Oui, et j'ajoute que l'hostilité entre les peuples génère la possibilité du combat physique. La guerre découle de l'hostilité, et celle-ci est la négation ontologique d'un autre être. Tout ne se limite pas à des enjeux de territoire, vois-tu, il s'agit aussi de désigner un ennemi.

Sun Tzu, *battant des mains* – Admirable! Lumineux! Tu as également des suggestions avisées sur ce que tu appelles les empires de mer, et là tu vas me dire si j'ai bien saisi l'essence de ta pensée de réaliste allemand. La mer est libre, dis-tu. Elle ne peut être occupée de façon permanente et ne connaît pas de frontière. Sur mer, un empire ne peut rien prendre, il doit donc s'efforcer de contrôler les flux, les passages, les échanges.

Carl Schmitt – Tu m'as bien lu.

Sun Tzu – Mais de quoi la mer est-elle la métaphore dans ta théorie?

Carl Schmitt – Ne me tends pas le piège de prétendre te déprécier devant moi, espèce de vieux roublard. Tu sais très bien que la mer ici désigne les océans, mais aussi l'espace, et encore et surtout les flux immatériels des télécommunications, le cyberespace, les interventions diffuses et multiformes de l'intelligence artificielle dans les sphères publiques et privées.

Sun Tzu – Puisque tu m'invites à formuler avec plus de vigueur ma modeste opinion, je vais te la donner: selon moi, c'est à cause de penseurs dans ton genre que les leaders du monde occidental vont se planter, votre soi-disant réalisme est la boue qui alourdit vos chaussures.

Carl Schmitt – Voilà que tu te redresses comme un coq.

Sun Tzu – Le sentiment d'hostilité est aveuglant. Regarde les trois plus grandes puissances actuelles, considère leurs stratégies selon qu'elles essaient de régner sur la terre ou sur la mer. Poutine s'y prend selon l'ancienne méthode, il ne croit qu'en la conquête territoriale, il a envahi l'Ukraine mais il néglige la mer, et c'est pour cela qu'il va perdre et affaiblir son pays. Trump oscille entre les deux logiques, un jour copain avec Elon Musk, l'autre résolu à régner sur les Amériques, à s'emparer du Groenland. Il court deux lièvres à la fois, il voudrait une victoire sur mer et sur terre, mais son incapacité à choisir la cible pertinente va rendre ses actions chaotiques et illisibles pour ses alliés, désastreuses pour ceux qu'il gouverne. Quant à Xi Jinping, il sait que les autres fatiguent avec leurs aventures militaires et diplomatiques malencontreuses, et il travaille discrètement au contrôle des mers du commerce, de l'espace et de la technologie. Pas besoin d'envahir Taïwan, crois-moi: ce sont les marées successives qui vont rapprocher l'île du continent en douceur, si tu me passes cette image.

Carl Schmitt – Merci pour ta leçon, je l'apprécie à sa juste valeur. Je ne t'ai jamais trouvé très sympathique, Maître Sun, mais ce n'est pas dans mon tempérament. Le souverain moderne, vois-tu, ne tire pas sa légitimité de Dieu ni de la tradition – il la tire de sa capacité à maintenir l'ordre, à désigner l'ennemi, et surtout à décider de l'état d'exception, à le créer par l'usage de la force s'il le faut, comme le fait Trump avec sa milice ICE, qui me rappelle les meilleurs temps de ma jeunesse. *Auctoritas, non veritas facit legem* – c'est l'autorité, et non la vérité, qui fait la loi. Alors, je te laisse avec tes vérités qui ressemblent à des maximes de sagesse, et je te propose d'assister à la suite du spectacle de l'histoire en gardant bien en tête que la souveraineté politique ne se révèle que dans les crises, face à l'extrême danger, et qu'à vouloir toujours arrondir les angles, on finit par crever comme un ballon de baudruche.

L'ŒIL
de Charles Berberian



© Serge Picard pour PM

ILS ET ELLES ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO



« Je n'ai pas d'identité, ce qui m'a donné une sorte de force intérieure »

Hélène Cixous P. 70



Nastasia Hadjadji
P. 58
Elle a mené l'enquête et décrit comment *« les techno-fascistes ont pris le pouvoir »* dans *Apocalypse Nerds*, qu'elle vient de cosigner avec son confrère journaliste Olivier Tesquet. Spécialiste de l'économie politique du numérique, elle expose précisément la logique extractiviste et coloniale qui préside aux investissement des *« milliardaires de la tech »*.



Denis Moreau
P. 32
Qu'il relate ses virées au Hellfest ou son expérience « cartésienne » du couple, ce professeur de philosophie à l'université de Nantes a pris l'habitude de nous surprendre. Il vient de signer *Tous hérétiques ?* et récidive en défendant une position paradoxale dans un stimulant essai libre : oui, la religion est un opium du peuple, et c'est tant mieux !



Jacques Lévy
P. 46
Lauréat du prix international Vautrin-Lud, l'équivalent du « Nobel » en géographie, il œuvre à l'émergence d'une *« science sociale unifiée »* au sein du laboratoire Chôros, qui réunit des chercheurs indépendants. En théoricien de la mondialisation, il a conçu avec son collègue Sébastien Piantoni les cartes des empires qui structurent notre dossier.



Arnaud Orain
P. 60
Selon lui, l'idéal néolibéral a vécu. La crise écologique marque la fin de la promesse d'abondance et conduit à la constitution de nouveaux empires prédateurs. Historien et économiste, directeur d'études à l'EHESS, il théorise ce *« capitalisme de la finitude »* dans *Le Monde confisqué* et confronte ici sa vision de la géopolitique à celle d'Arnaud Miranda.



Arnaud Miranda
P. 60
« Comprendre la pensée réactionnaire » : voici l'ambition de ce chercheur, enseignant l'histoire des idées politiques et la philosophie. Théoricien critique de ce courant de la droite radicale et technophile, il lui a récemment consacré un essai, *Les Lumières sombres*. Face à l'économiste Arnaud Orain, il expose les ressorts idéologiques de l'impérialisme américain.

philosophie magazine

10, rue Ballu, 75009 Paris
Tél.: 0143804610
www.philomag.com

POUR NOUS JOINDRE
Rédaction: redaction@philomag.com, 0143804610
Service abonnement: abo@philomag.com, 0143804611
Publicité et partenariats: apilaire@philomag.com
Comptabilité, administration: contact@philomag.com, 0143804610
Pour les diffuseurs de presse: j.tessier@opper.io, 0488151242

RÉDACTION
Directeur de la rédaction: Alexandre Lacroix
Rédacteurs en chef: Martin Legros, Michel Eltchaninoff, Cédric Enjalbert, Sven Ortoli (hors-séries)
Rédaction du mensuel: Victorine de Oliveira (cheffe de rubrique), Clara Degiovanni, Octave Larmagnac-Matheron
Chroniqueurs: Arthur Dreyfus (roman), Michel Eltchaninoff, Étienne Klein, Anne-Sophie Moreau, Chiara Pastorini (enfants), Charles Pépin, Anouk Ricard (bande dessinée)
Ont participé à ce numéro: Charles Berberian, Vincent Boudgourd, Manuel Braun, Paul Coulbois, Laurence Devillairs, Martin Duru, Philippe Garnier, Alexandre Jadin, Frédéric Manzini, Charles Perragin, Sébastien Piantoni, Serge Picard, Xavier Schwebel, Laura Stevens, Anaïs Vaugelade
Secrétaire général de rédaction: Noël Foiry
Secrétaire de rédaction: Marie-Gabrielle Houriez
Création graphique: William Londiche
Graphiste: Alexandrine Leclère
Chef de service photo: Stéphane Ternon
Rédactrice photo: Camille Pillias
Rédaction en chef philomag.com (en alternance) : Martin Legros, Michel Eltchaninoff, Anne-Sophie Moreau, Ariane Nicolas
Cheffe de service nouveaux médias: Ariane Nicolas
Secrétaires de rédaction philomag.com: Noël Foiry, Hillel Schlegel
Webmaster: Cyril Druesne

Fondateurs: Fabrice Gerschel, Alexandre Lacroix, Martin Legros, Michel Eltchaninoff, Sven Ortoli

ADMINISTRATION
Directeur de la publication: Fabrice Gerschel
Éditeur délégué: Lucas Laugel
Directeur marketing/abonnement: Charles Falanga
Directeur technique: Steve Chevillard
Responsable administration/finance: Sophie Gamot-Darmon
Assistant: Evan Tlemsani
Impression: Maury imprimeur, Z.I., 45300 Manchecourt
Diffusion: MLP
Réglage: Opper (anciennement À Juste Titres), 0488151242, Julien Tessier, j.tessier@opper.io
Conseil abonnement: Azeka, Laurence Doyen
Commission paritaire: 0628 D 88041
ISSN: 1951-1787
Dépôt légal: à parution
Imprimé en France/Printed in France / Philosophie magazine est édité par Philo Éditions, SAS au capital de 425200 euros, RCS Paris B 483 580 015
Siège social: 10, rue Ballu, 75009 Paris
Président, actionnaire majoritaire: Fabrice Gerschel

SERVICE ABONNÉS
Par e-mail: abo@philomag.com
Par téléphone : 0143804611
Par courrier : Service abonnements de Philosophie Magazine Sciences Humaines BP 253 89004 Auxerre Cedex
Tarifs d'abonnement: prix normal pour 1 an(10 numéros) France métropolitaine : 75 € TTC (TVA 2,1 %). UE et DOM : 85 €. COM et Reste du monde: 91 €. Abonnement au magazine papier + numérique: 113 €. UE et DOM: 123 €. COM et reste du monde: 129 €.
Formules spéciales pour la Belgique et la Suisse
Belgique : 070/233 3041 abonne@edigroup.be
Suisse : 022/860 84 01 abonne@edigroup.ch

RELATIONS PRESSE
Canetti Conseil, Françoise Canetti, francoise.canetti@canetti.com
PUBLICITÉ CULTURELLE ET LITTÉRAIRE/ PARTENARIATS
Audrey Pilaire, 0171181608, apilaire@philomag.com
PUBLICITÉ COMMERCIALE
Ketil Media : Catherine Laplanche (direction commerciale presse), claplanche@ketilmedia.com, 0178901537

MENSUEL N° 197 - MARS 2026
Couverture: illustration © William L. pour PM

© Laura Stevens/modds ; Teresa Suarez ; CP ; Manuel Braun pour PM x 2 ; CP.

Printemps des Humanités

Débats, expositions,
spectacles vivants...

Printemps des Humanités

« Pourquoi travailler ? »

19-20-21 mars 2026

Campus Condorcet

campuscondorcet

© EPICEUM – Création Sophie Decoux

Soutenu par

MINISTÈRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, DE LA RECHERCHE ET DE L'ESPACE
Liberté
Égalité
Fraternité

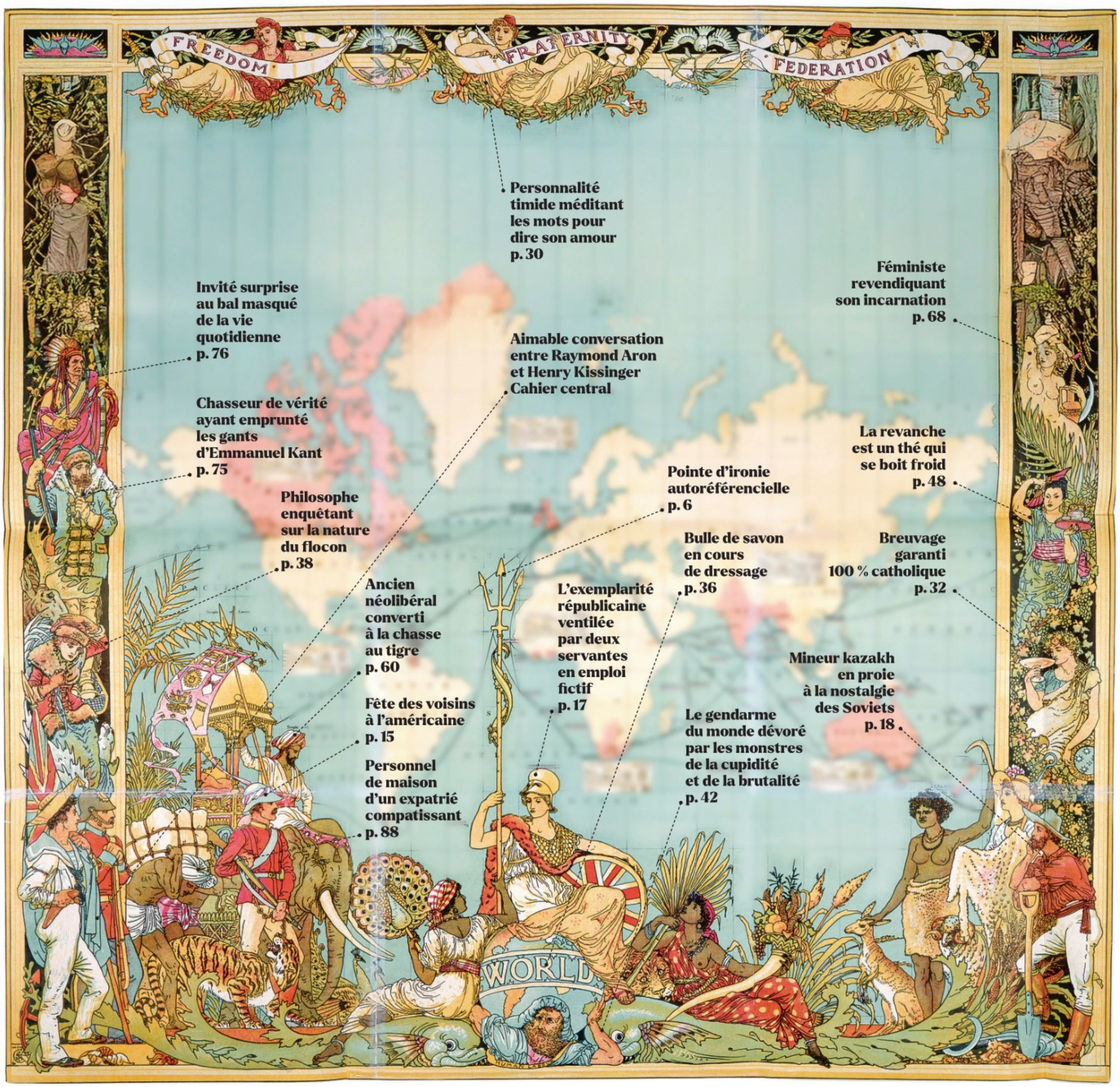
Campus Condorcet

cnrs · L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES EN SCIENCES SOCIALES · École nationale des chartes | PSL · École Pratique des Hautes Études | PSL · fondation maison des sciences de l'homme

ined · Panthéon Sorbonne Université Paris 1 · Sorbonne Nouvelle · Université Paris 8 Des Créations · Université Paris Nanterre · Université Sorbonne Paris Nord

Libération · AOC Analyse Opinion Critique · philosophie magazine · Sciences Humaines · Philonomist. · Le 1 Le Un Hebdo

SOUS LA BANNIÈRE DE NOTRE EMPIRE PHILOSOPHIQUE CE MOIS-CI



Personnalité timide méditant les mots pour dire son amour p. 30

Invité surprise au bal masqué de la vie quotidienne p. 76

Féministe revendiquant son incarnation p. 68

Aimable conversation entre Raymond Aron et Henry Kissinger Cahier central

Chasseur de vérité ayant emprunté les gants d'Emmanuel Kant p. 75

La revanche est un thé qui se boit froid p. 48

Pointe d'ironie autoréférencielle p. 6

Philosophe enquêtant sur la nature du flocon p. 38

Bulle de savon en cours de dressage p. 36

Breuvage garanti 100 % catholique p. 32

Ancien néolibéral converti à la chasse au tigre p. 60

L'exemplarité républicaine ventilée par deux servantes en emploi fictif p. 17

Mineur kazakh en proie à la nostalgie des Soviets p. 18

Fête des voisins à l'américaine p. 15

Le gendarme du monde dévoré par les monstres de la cupidité et de la brutalité p. 42

Personnel de maison d'un expatrié compatissant p. 88

Sommaire

N° 197 Mars 2026

Écouter le monde

p. 12 SIGNES DES TEMPS
p. 14 PERSPECTIVES
De Montaigne à Aimé Césaire, les philosophes maires / La solidarité populaire face aux crimes de Minneapolis / Les enfants de moins en moins tolérés dans l'espace public / L'exemplarité des gouvernants analysée par Éric Buge

p. 18 REPORTAGE
Monovilles, les utopies fantômes du Kazakhstan
Créées sous Staline pour exploiter les minerais, elles furent pensées comme des îlots de modernité. Trente-cinq ans après la chute de l'URSS, elles tentent de se reconstruire.

p. 24 JEUX DE STRATÉGIE
La chronique de Michel Eltchaninoff
p. 26 NOUVELLES VAGUES
La chronique d'Anne-Sophie Moreau

Cheminer dans l'existence

p. 30 LÀ EST LA QUESTION
Un dilemme ?
Charles Pépin vous répond

p. 32 ESSAI LIBRE
La religion est-elle l'opium du peuple ?
Denis Moreau retourne la célèbre formule et tente de démontrer que la foi est à consommer sans modération.

p. 36 CE QUE SAIT LA MAIN
Mattia Pastore, profession dresseur de bulles
p. 38 VERTIGES
La chronique d'Étienne Klein



Cahier central
Pour prolonger le thème de notre dossier, nous vous proposons des extraits de ***République impériale*** de **Raymond Aron**, préfacés par **Jean-Vincent Holeindre**.

Dossier

L'EMPIRE, STADE ULTIME DU CAPITALISME ?
p. 42 États-Unis, Russie et Chine se partagent un monde fini
p. 46 **Cartographie des nouveaux empires**
Les géographes **Jacques Lévy** et **Sébastien Piantoni** ont conçu quatre cartes pour comprendre les nouvelles forces qui s'affrontent, complétées par une lecture idéologique et stratégique de la politique menée par ces « nouveaux maîtres du monde ».
p. 54 Pourquoi y a-t-il des empires ? Les réponses des philosophes, de **Dante** à **Toni Negri**
p. 58 Vers un néocolonialisme de la « tech », entretien avec **Nastasia Hadjadji**
p. 60 Appétit pour les ressources ou vision idéologique, quel est le moteur des nouveaux empires ? Dialogue entre **Arnaud Orain** et **Arnaud Miranda**

S'orienter dans les idées

p. 68 RENCONTRE
Hélène Cixous
Elle a forgé le concept d'« écriture féminine », capitale pour des générations de féministes. Nous retraçons ici son itinéraire intellectuel et sa vision du monde.

p. 74 BOÎTE À OUTILS
Le match / L'objet / La prédiction / Le jargon décrypté
p. 76 LES CLÉS D'UN CLASSIQUE
Erving Goffman : la vie est-elle une pièce de théâtre ?

LIVRES
Notre sélection
p. 83 *La Civilisation du commentaire* / Mara Goyet
p. 84 Laurence Devillairs a lu *Guérir* d'Aline Mercan
p. 86 *Peste noire* / Patrick Boucheron
p. 88 *Le Rectangle de Lascaux* / Stanislas Dehaene

ARTS
p. 90 Un spectacle de danse, un film et une exposition à voir ce mois-ci

p. 92 AGENDA
p. 94 COMME DES GRANDS
Philosopher avec les enfants
P. 96 BANDE DESSINÉE
par Anouk Ricard
p. 98 QUESTIONNAIRE DE SOCRATE
Séphora Pondi

© British Library/Kharbine/La Collection

LE TRI + FACILE

Certifié PEFC
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées
PEFC 10-31-1282 www.pefc-france.org

ACPM
Origine du papier : Autriche. Taux de fibres recyclées : 39 %. Le taux majoritaire indiqué Ptot est de 0,018 kg/t. Tous les papiers que nous utilisons dans ce magazine sont recyclés ou issus de forêts gérées durablement et labellisés 100 % PEFC.

Philosophie magazine **n° 198 paraîtra le 26 mars 2026**

Le numéro comprend en cahier central un encart rédactionnel (agrafé entre les pages 50 et 51) de 16 pages constitué d'une préface et d'extraits de *République impériale* de Raymond Aron.



La parole aux lecteurs

À propos du n° 196



Sur l'enquête « Le couple est-il ringard ? »

« *“Et Zeus les coupa en deux !”* Le mythe des androgynes en dit beaucoup plus que ce que l'on croit. La banalisation de l'expression “trouver sa moitié” a vulgarisé le mythe en oubliant son fondement. Zeus, qui est un tenant de l'ordre, a créé du désordre à cette occasion. Mais l'impérieux besoin naturel de complétude va créer un nouvel ordre. À l'heure où l'on se pose la question du couple, peut-être faudrait-il d'abord redéfinir cette notion de couple. Non, un couple, ce n'est pas deux personnes vivant sous le même toit ni dans le même lit en ayant un sentiment de plénitude issu de quelques moments bienheureux vécus ensemble. La serrure et la clé ne servent à rien pris séparément. Mais une clé qui ouvre une serrure, c'est une porte qui s'ouvre sur du nouveau, sur une renaissance. Le couple est une infrastructure qui va permettre de construire et de se construire. *[…]*.

Voir le couple au travers de situations déplorables, inacceptables, telles les indéfendables féminicides, est toutefois, semble-t-il, dangereux. Ce prisme que l'on met en pâture à la jeunesse, la conduit à penser que tous les hommes sont des salauds prêts à sauter sur tout ce qui est féminin en lien avec un reste d'animalité. *[…]* Ceci n'est pourtant pas une solution. Défaire le couple, c'est retirer tout un pan de l'architecture de l'Humanité. *[…]* Les liaisons dues aux couples ne sont pas remplaçables par des liaisons intercélibataires. »

PATRICE GOERIOT



Sur le dossier « Comment recommencer ? »

« J'ai passé ma vie en ruptures de toutes sortes, professionnelles et personnelles, plutôt difficiles que faciles, et je me suis parfois demandé pourquoi. Après vous avoir lu, je crois que c'est moins par désir de rompre avec une routine plus ou moins réelle, que parce que j'ai pris goût à recommencer. Un beau numéro ! »

ALEXANDRE ADJIMAN



Invitations

Offres réservées à nos abonnés

À NOTRE PLACE

En explorant les ressorts de l'amitié de trois femmes, cette pièce interroge nos liens fragiles avec autrui. Texte d'**Arne Lygre** / Mise en scène et scénographie de **Stéphane Braunschweig** / Avec Cécile Coustillac, Clotilde Mollet et Chloé Réjon / Durée : 2h. **Du 18/03 au 17/04**, du mercredi au samedi à 20h, le mardi à 19h. **La Colline-Théâtre national** (15, rue Malte-Brun, Paris XX[e]). Infos et réservation : colline.fr/spectacles/notre-place

5 invitations valables pour deux personnes sont à remporter pour la représentation du 26/03 à 20h sur philomag.com/anotreplacecolline



Sur l'édito

« Je viens de recevoir le nouveau numéro de votre revue et les pages que j'en ai lues me confortent dans le choix d'être abonné et dans l'intention de le rester. Mais comme on ne parle pas beaucoup des trains qui arrivent à l'heure, je vais juste vous parler d'un mot qui a attiré particulièrement mon attention dans l'édito d'Alexandre Lacroix, mot qui m'est apparu comme une petite imperfection dans un très beau tableau. J'ai effectivement pris du plaisir à lire cet édito, mais je me suis posé la question : “Quel est l'intérêt de préciser que Fredric Jameson est marxiste ?” Il m'a semblé que cela n'ajoutait rien à la suite de la mention de son travail. »

MARC NIKITIN

Réponse de la rédaction

Un usage, dans le journalisme, est de toujours situer les personnes que l'on cite, en l'occurrence la précision donnée est : « *le philosophe et critique d'art marxiste Fredric Jameson* ». C'est important parce que, dans le passage mentionné, il lie l'art impressionniste (superstructure) aux modes de vie concrets de la campagne à l'époque (infrastructure). C'est une approche de l'art étonnante pour le lecteur, typique de l'ouvrage *Le Postmodernisme* (1991).



Une réaction à un article ou à une actualité ? Écrivez-nous à

reaction@philomag.com

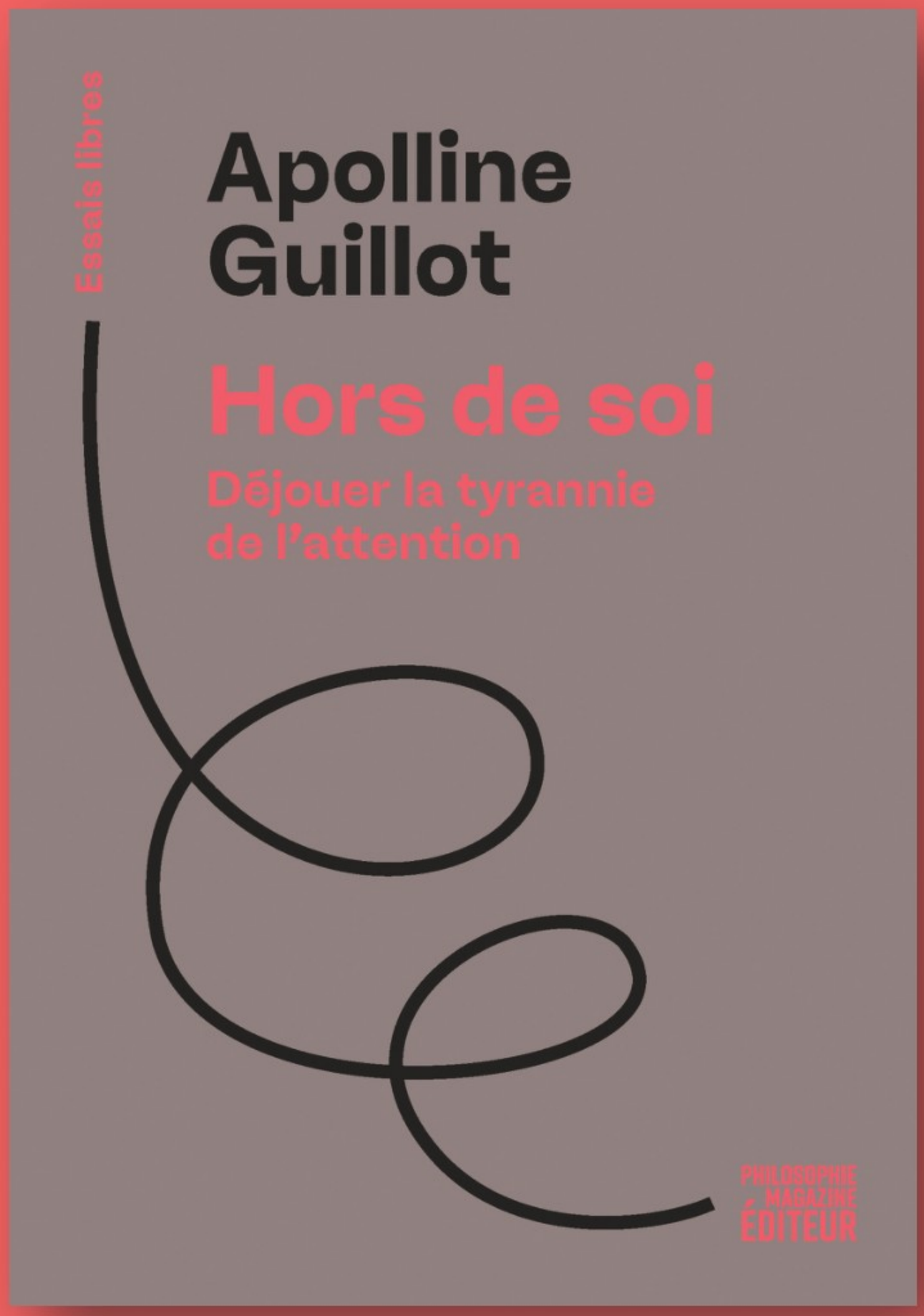
© iStockphoto

« Un essai drôle et profond sur l'intérêt de la dispersion intellectuelle qui nous menace tous. »

Le Figaro

« Dans cet essai-journal de bord, l'autrice décale et enrichit le débat sur la crise de l'attention. »

Libération





« La maîtrise pratique de notre histoire se laisse réduire à une opération technique »

JÜRGEN HABERMAS
La Technique et la science comme « idéologie »



UKRAINE
(emplacement non divulgué)
Le 21 janvier 2026
Des employés arpentent l'enceinte d'une centrale thermique ukrainienne endommagée après des frappes massives de missiles russes visant à paralyser le système énergétique du pays.

© Roman Baluk/Reuters

Écouter le monde

Par **OCTAVE LARMAGNAC-MATHERON**

645 000

C'est le nombre de naissances en France en 2025, selon un rapport de l'Institut national de la statistique et des études économiques, paru au mois de janvier. Avec 651 000 décès, le solde naturel est donc négatif pour la première fois depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Ordre de grandeur

-7 %

C'est la baisse prévue de la population dans l'Union européenne d'ici 2100, d'après le rapport « Demography of Europe-2025 edition ». La diminution affectera inégalement les pays : +24 % pour la Suède, -1 % pour la France, -24 % pour la Pologne. Elle pourrait être plus rapide en cas d'adoption de politiques antimigratoires radicales (-9 % d'ici 2050). Alors que la population européenne vieillit, ce repli démographique aurait d'importantes conséquences économiques. *« Il n'est de richesses que d'hommes »*, affirmait le philosophe Jean Bodin dans ses *Six Livres de la République* (1576), pour qui la population était le premier facteur de puissance.

La notion

« Bourgeois gaze »

La production cinématographique est accaparée par des bourgeois, qui font des films pour les bourgeois : telle est la thèse développée par Rob Grams, rédacteur en chef adjoint du magazine *Frustration*, dans un essai récent, *Bourgeois Gaze* (*Les Liens qui libèrent*). Inspiré du *male gaze* – le regard masculin prédominant dans la culture –, l'auteur souligne que le cinéma, quand il représente les classes populaires – ce qui n'est déjà pas si courant –, les dépeint du point de vue d'une élite sociale dominante, dont le regard est porteur de clichés bourgeois, mâtiné ici de mépris, là de pitié.

La caricature est évidente dans les *« comédies populaires »*. Mais le *bourgeois gaze* s'observe aussi dans des drames *« sociaux »* : l'apparence de réalisme cache souvent une vision romancée de la vie des prolétaires. Les films ne montrent la souffrance, l'ennui et la répétition que pour donner sens à une « bonne histoire ». Les structures inégalitaires, les frontières entre les classes, finissent en général par être « dépassées » par une rencontre, par l'amitié ou l'amour, ce qui dépolitise le propos. Même lorsque le film semble adresser une critique à la bourgeoisie, cette critique prend sens en regard d'une image fantasmée des pauvres – plus simples, plus vivants, plus riants… Pour Grams, cette hégémonie, tout en cautionnant un certain état du monde, appauvrit la production artistique. Et de citer Luis Buñuel : *« Le jour où l'œil du cinéma se réveillera, le monde prendra feu… »*



© Ulibin_Sergei, Aleksandr Golubev/istockphoto

Répartie

« La **nostalgie** n'est pas une stratégie »

Le Premier ministre canadien MARK CARNEY, le 20 janvier 2026 lors de son discours au Forum économique mondial de Davos

EMIL CIORAN *Précis de décomposition* (1949)

« L'obsession de l'ailleurs, c'est l'impossibilité de l'instant ; et cette impossibilité est la **nostalgie** même »

Le sens du détail

À Davos (Suisse), le 20 janvier, Emmanuel Macron a prononcé son discours les yeux cachés par des verres fumés.

Voir sans être m'as-tu-vu ?

Les lunettes de soleil « aviateur » que portait Emmanuel Macron à Davos pour dissimuler le saignement « *inesthétique* » mais « *totalement bénin* » de son œil droit n'ont pas manqué de faire réagir. Le Premier Ministre britannique Keir Starmer a publié une vidéo où il arbore une paire de lunettes analogues, avec, en guise de légende, une citation du film d'action *Top Gun*: « *Talk to me, Goose* ». En réponse, le président français a partagé une affiche retouchée où les deux dirigeants posent en tenue militaire. Emmanuel Macron a lui-même parlé de l'« *œil du tigre* », en référence à un autre film d'action. Donald Trump s'est empressé de commenter: « *Il veut jouer le dur à cuire.* » Bien avant Macron, d'autres figures d'autorité ont eu recours aux lunettes noires pour souligner leur importance. À Rome, l'empereur Néron regardait les combats de gladiateurs derrière des émeraudes réfléchissantes. Les juges chinois du XII[e] siècle, eux, utilisaient des lunettes sombres en quartz fumé, non pour se protéger du soleil, mais pour cacher leurs réactions. Les lunettes de soleil convoquent une forme de pouvoir très spécifique, et un peu inquiétante: elles permettent de voir sans être entièrement vu, sans dévoiler les intentions, les émotions que trahissent les yeux. Créant un rapport asymétrique dans le jeu de regards, elles sont une sorte de panoptique portatif – le panoptique étant le dispositif architectural qui permet à un gardien de surveiller les détenus sans être visible.



© Fabrice Coffrini/AFP

L'événement

Séminaire de doctorants de l'École normale supérieure (ENS)-Université de Paris Sciences et Lettres, 3[e] jeudi du mois à 18h (Salle des résistants, 45, rue d'Ulm, Paris V[e]).

Philosophie des inégalités écologiques

« ***La crise environnementale,*** *dans son extension et sa politique, implique de s'appuyer sur une multiplicité de savoirs* » sociologiques, anthropologiques, économiques, mais aussi de savoirs issus des « *sciences naturelles* [...] *du vivant et du système-Terre* ». Faisant dialoguer ces champs, ce séminaire convie Felwine Sarr, Philippe Descola ou Catherine Larrère pour explorer les « *inégalités environnementales* » et interroger « *la définition même d'un tel concept, par rapport à la notion d'injustice ou de discrimination* ».

L'expression

« Goumin »

Emprunté à l'argot ivoirien, le goumin désigne le chagrin d'amour. La prolifération du mot sur les réseaux sociaux s'accompagne d'une nouvelle tendance: le récit public de ses peines de cœur. Alors que, traditionnellement, « *je reste seule avec mon angoisse, ma souffrance, ma culpabilité, ma colère ou ma haine* », si bien qu'il n'y a « *pas d'histoires du désamour* » comme le note Fabienne Brugère dans son essai *Désaimer*, les petites et grandes ruptures s'exposent de plus en plus. Est-ce une manière de s'apaiser en partageant ce qui fait du mal... ou une nouvelle étape de la mise en scène de soi?

Retrouvez chaque jour notre fil d'actualités sur Philomag.com

Que se passe-t-il quand les philosophes tiennent les clés des villes ?

Minneapolis : une solidarité populaire face à l'impunité des forces de l'ICE ?

Pourquoi les enfants sont-ils de moins en moins tolérés dans l'espace public ?

La vertu chez les politiques est-elle un vœu pieux ? Réponse du juriste Éric Buge

Politique
Élections municipales

Les philosophes ont-ils été de bons maires ?

De Montaigne à Aimé Césaire, ils sont quelques-uns parmi les philosophes à s'être essayés à la fonction de maire. Alors que nous nous apprêtons à voter pour les élections municipales, qui se dérouleront les 15 et 22 mars, voici un tour d'horizon de leurs différents types.

Par **OCTAVE LARMAGNAC-MATHERON**



Médecins, agriculteurs, commerçants… Les élections municipales donnent souvent l'occasion à une multitude de profils de se frotter à la politique. Dans le lot, on retrouve même quelques philosophes que l'on peut classer en quatre catégories.

Premier type : le *politicien*. C'est la trajectoire de Jean Lecanuet (*photo*), qui a eu Simone de Beauvoir pour professeure. Reçu deuxième à l'agrégation de philosophie en 1942 – il est alors, à 22 ans, le plus jeune agrégé de France –, il enseigne à Douai, puis à Lille. Après la guerre, il se tourne vers la vie publique et se présente à la présidentielle de 1965. Sans succès. Lecanuet se lance alors à la conquête de la mairie de Rouen, sa ville natale, dont il est conseiller municipal depuis 1953. Élu en 1968, il restera en poste jusqu'à sa mort, en 1993. La cité normande devient un fief pour le « *roi Jean* ». Attentif aux enjeux locaux, Lecanuet compte sur cette assise pour poursuivre, en parallèle, une carrière nationale. Il sera ainsi deux fois ministre sous la présidence de Valéry Giscard d'Estaing.

Deuxième type : le *stabilisateur*. Parmi les exemples, on peut citer Louis de Bonald, désigné maire de Millau en 1785. Si l'auteur de la *Législation primitive* accueille d'abord les événements de 1789 avec sympathie, il se méfie en chrétien fervent de ses possibles excès avant de devenir l'une des figures de la pensée contre-révolutionnaire. Apprécié par ses concitoyens, réélu en 1790, l'aristocrate s'efforce surtout de maintenir l'ordre et la paix sociale, évitant que « *la tranquillité publique* [ne] *fût troublée* [...] *au milieu des circonstances les plus orageuses* ».

Troisième type : le *transformateur*. Animé par de grands idéaux, il entend opérer un changement profond au niveau local. C'est le cas d'Aimé Césaire, critique infatigable du colonialisme. Au sortir de la guerre, il est élu maire de Fort-de-France, chef-lieu de la Martinique (dont il sera aussi député), restant en poste jusqu'en 2001. Membre du Parti communiste français jusqu'en 1956, ses mandats sont notamment consacrés à la lutte contre la misère. Face aux problèmes de logement, Césaire lance des projets urbanistiques d'ampleur : construction de grands ensembles de logements sociaux, « *durcification* » des bidonvilles, etc. En réponse au chômage, l'administration municipale devient un important pourvoyeur d'emplois. Césaire met par ailleurs en place des politiques pour valoriser les artistes locaux et la culture martiniquaise – le Festival de Fort-de-France est lancé en 1970.

Mais le type le plus sage qu'on trouve parmi les philosophes qui ont pris des responsabilités locales est sans doute celui du *maire malgré lui*. Montaigne n'a jamais eu pour ambition de devenir maire de Bordeaux. C'est sans avoir été consulté qu'il est désigné à ce poste au cours de l'été 1581. Sans enthousiasme, il met plusieurs mois à prendre ses fonctions. Sa mission se résumera à « *faire en*

© Paul Harle/INA *via* AFP

sorte que le climat politique et religieux déplorable [...] *ne porte pas atteinte au bon fonctionnement de l'activité économique et commerciale de la ville* », écrit l'historien Philippe Desan. Montaigne doit jouer les équilibristes entre catholiques et protestants, mais aussi entre parlement de Bordeaux et mairie, comme entre nobles et bourgeois. Mesures pour la propreté, réglementation des professions, protection de la viticulture... son action reste modeste. En quelques occasions, Montaigne fait cependant entendre ses convictions. Dans les lettres de remontrance qu'il adresse au roi après sa réélection, il critique notamment, au nom de la justice, les exemptions d'impôts dont bénéficient « *les plus riches et opulentes familles* »: « *Toutes impositions* [doivent] *être faites également sur toutes personnes, le fort portant le faible.* » Ce souci de justice est tout à l'honneur de celui qui semblait voir dans sa charge un service rendu aux autres plutôt qu'un véritable honneur. Mais nos prochains édiles sauront-ils à ce point laisser de côté leurs ambitions personnelles?

États-Unis
Violences policières

Minneapolis : la révolte des voisins

Le meurtre de deux habitants de Minneapolis par la police fédérale des frontières (ICE) met en lumière une réalité profonde de la société américaine : celle des solidarités de voisinage, telles que les décrit le philosophe Michael Walzer dans *Sphères de justice*.

Par **MICHEL ELTCHANINOFF**



© Seth Herald/Reuters

Les morts de Renee Good et d'Alex Pretti à Minneapolis marquent peut-être un tournant du mandat de Donald Trump. Elles révèlent la menace que constitue l'ICE, police fédérale chargée de l'immigration créée il y a vingt ans mais aux prérogatives élargies depuis peu. Le risque est grand de la voir devenir une garde prétorienne destinée à mater toute opposition. Que se passerait-il si le président profitait des désordres engendrés par les violences policières pour instaurer l'état d'urgence et annuler les élections de novembre prochain? L'ICE deviendrait alors une milice au service de la tyrannie. Certes, l'émotion suscitée a contraint Trump à un recul tactique. Mais l'indifférence au droit de la part des agents de l'ICE laisse craindre de nouvelles victimes.

Ce qui s'est passé à Minneapolis résonne étrangement dans la culture américaine. Dans les films hollywoodiens, les habitants d'un coin perdu s'assemblent pour exercer une justice expéditive et se rendre coupables de lynchage. La police fédérale intervient pour enquêter sur ces débordements ou empêcher les passages à l'acte. À Minneapolis, c'est l'inverse qui se produit. Ceux qui agissent sans foi ni loi, anonymes et masqués, ce sont les fédéraux. Face à eux, des citoyens viennent en aide à des personnes arrêtées. Si la confrontation entre les locaux et les représentants de Washington est une tension constitutive de la fédération américaine, le renversement est notable. Il touche aux postulats du trumpisme: celui-ci défend traditionnellement le local, propriétaire d'une arme à feu, contre la police fédérale qui l'empêcherait de vivre comme bon lui semble. À Minneapolis, Alex Pretti, détenteur d'un pistolet, a été abattu car on le soupçonnait à tort de pouvoir s'en servir. On voit ainsi les « gens du coin » défendre le droit contre des représentants de l'État qui le violent allègrement.

Autre renversement: le trumpisme se présente comme une révolte du peuple paupérisé contre les élites indifférentes à son sort. Or ce sont maintenant les habitants d'une ville du Midwest qui refusent de se soumettre à une police richement dotée et dirigée depuis Washington. Il faut dire que Minneapolis n'est pas un endroit comme les autres. Elle est l'un des centres d'un mouvement politique qui, à partir de la fin du XIX[e] siècle, propose, sous le nom de Parti du peuple, une troisième voie face aux démocrates et aux républicains. Comme le montre l'essayiste américain Thomas Frank dans *Le Populisme, voilà l'ennemi!* (Agone, 2021), ce mouvement de citoyens opposés aux privilèges et à la corruption a joué un grand rôle dans le Minnesota. Son gouverneur Mike Walz est d'ailleurs membre du Parti fermier et travailliste du Minnesota, héritier du Parti du peuple. Cet État a connu de grandes grèves industrielles et des protestations agraires dans les années 1930. Ici, le populisme de gauche s'oppose donc au populisme trumpiste.

Enfin, le mode d'action des militants opposés à l'ICE est caractéristique de la conception étatsunienne de la justice. Des civils interpellent les policiers, filment leurs interventions, utilisent des sifflets pour alerter le voisinage, s'interposent en cas d'interpellation. Ils s'inscrivent dans ce que Michael Walzer appelle les « *sphères de justice* ». Contre les théories qu'il juge unifiantes et trop abstraites de la justice, le philosophe américain distingue les ordres de la vie

sociale. En politique, en économie, en famille, dans un quartier, une école, un hôpital, on ne met pas en pratique les mêmes règles. Chaque sphère possède ses principes cardinaux (promouvoir de bonnes relations entre voisins, élever les enfants autour de certaines valeurs, faire vivre une association), qui ne doivent pas empiéter sur ceux des autres. Walzer insiste sur la notion de voisinage, « *association aléatoire* » qui tisse des liens de solidarité réels et s'avère souvent plus efficiente que des normes abstraites. À Minneapolis, on voit ces communautés en action. Or ce sont elles qui sont visées par l'ICE. L'exécutif américain, qui prétend respecter les modes de vie concrets des citoyens ordinaires, tente de tordre le bras à cette pluralité de sphères et de critères de justice. C'est sans doute pour ces raisons que les violences de l'ICE troublent même certains partisans du trumpisme. ■

Société
Mœurs

Qui veut laisser les enfants à quai ?

Depuis le 8 janvier, la SNCF propose une classe « Optimum » interdite aux moins de 12 ans. Cette offre s'inscrit dans une tendance plus générale où l'enfant est considéré par les adultes comme une « nuisance » dans l'espace public.

Par **VICTORINE DE OLIVEIRA**



© Denis Bourges/Tendance Floue

L'annonce n'est pas passée inaperçue. Certes, elle ne concerne – pour l'instant – que la ligne Paris-Lyon et ne s'applique pas aux week-ends. Mais l'offre d'une classe « Optimum » interdite d'abord aux enfants en général, puis « seulement » aux enfants de moins de 12 ans, a soulevé un tollé, notamment sur les réseaux sociaux. En place depuis le 8 janvier, elle propose « *un espace calme* » qui garantit « *un maximum de confort* » à ses passagers. À ce titre, elle n'accepte pas les enfants, considérés en creux comme des nuisances. On pourrait être tenté de se dire qu'un ou deux wagons transformés en espace de *coworking* sur une ligne fréquentée essentiellement par des migrants pendulaires ne peuvent pas faire grand mal : après tout, ce n'est pas le train dans son intégralité qui leur est réservé. Par ailleurs, qui n'apprécie pas le calme ? L'ennui, c'est que l'exclusion des enfants ne concerne pas que les trains mais tout un pan de l'espace public.

Ainsi, il n'est pas rare de se heurter à des restaurants qui n'acceptent pas les réservations avec enfants, voire refusent l'entrée à des familles. C'est sans compter les remarques et contraintes auxquelles se heurtent régulièrement les parents – mais soyons honnêtes, surtout les mères seules – de la part d'inconnus qui ont toujours leur mot à dire sur l'éducation d'enfants considérés comme trop agités, trop lents, trop bruyants, trop excités, pas assez disciplinés. La journaliste Judith Duportail s'est fait l'écho sur Instagram de nombreux témoignages qui rapportent remarques, voire insultes, toutes injonctions qui reviennent *in fine* à dire : reste chez toi, là où est ta place de mère qui n'aurait jamais dû quitter son foyer. Ajoutez à cela le *bashing* de l'éducation positive par des psychologues de l'enfance influents. Caroline Goldman, par exemple, déplorait en janvier dans *Le Figaro* un « *ensauvagement de l'enfance* » qui serait dû à une éducation évacuant toute frustration et laissant les enfants exprimer trop librement leurs insatisfactions.

Pour rappel, 200 enfants sont victimes de maltraitance tous les jours, et un enfant meurt sous les coups de ses parents tous les cinq jours selon le Collectif enfantiste, avec des signalements qui ne sont souvent pas ou peu pris au sérieux. Sans parler d'un réseau d'Aide sociale à l'enfance (ASE) largement défaillant, comme l'ont prouvé plusieurs rapports publics. Vous voilà devant une équation impossible : un appel au « *réarmement démographique* » dans un contexte de déclin des naissances et la place de plus en plus réduite accordée aux enfants dans l'espace public avec la tentation croissante des lieux « *no kids* ».

Pourquoi s'en alarmer ? D'abord parce que le fantasme de lieux publics entièrement aseptisés fait moyennement rêver – après tout, pourquoi ne pas plutôt créer des wagons dédiés au jeu ? Mais une autre dynamique est à l'œuvre dans ce type de polémiques. Elle met au jour un système de domination encore largement impensé : celui des adultes sur les enfants, ou adultisme. Dans *Résister à la culpabilisation. Sur quelques empêchements d'exister*

(Zones, 2024), l'essayiste Mona Chollet identifie « *une vision des enfants comme coupables par essence* » avec le préjugé qu'un enfant bien élevé est un enfant docile, soumis, maniable, silencieux, face à l'autorité du père, donc du patriarcat. Par conséquent, la mission de l'éducation serait de redresser un être par nature vicieux et méchant, qui, par exemple, hurlerait exprès dans le train. Est-ce le devoir d'une entreprise qui se vante de fournir une « *mission de service public* » de participer à ce redressement? Rien n'est moins sûr. ■

Politique
Droit

« Le contrôle des gouvernants exprime aussi la souveraineté populaire »

Alors qu'hommes et femmes politiques, de Nicolas Sarkozy à Marine Le Pen, défilent devant les tribunaux, le public s'interroge sur leur probité. Le juriste **Éric Buge** propose ici une lecture historique des institutions de la vertu, censées contrôler l'exemplarité des gouvernants.

Propos recueillis par **ALEXANDRE JADIN**



© Coll. particulière

Éric Buge

Agrégé d'histoire, il est professeur associé de droit constitutionnel à l'université Paris -1-Panthéon-Sorbonne. Il est le fondateur de l'association Parlons Démocratie et l'auteur de *L'Éclipse de la vertu. Une histoire de l'exemplarité des gouvernants en démocratie* (Seuil, 2026).

Comment rendre les responsables politiques plus vertueux ?

ÉRIC BUGE: On estime souvent que le bon gouvernement dépend essentiellement des qualités personnelles du gouvernant. Toute une tradition de pensée, humaniste notamment, a considéré qu'un bon gouvernement pouvait être atteint en éduquant le prince. Une autre conception considère les hommes tels qu'ils sont – bons ou mauvais. Il faut alors s'en remettre à des institutions politiques afin que « *le pouvoir arrête le pouvoir* », comme l'écrivait Montesquieu. Mon parti pris consiste à dépasser cette opposition: la vertu politique est en réalité le produit d'institutions spécifiques et non seulement des hommes. La démocratie athénienne, la république romaine et certaines communes italiennes médiévales avaient créé des institutions chargées de contrôler les dirigeants politiques. À Athènes, le peuple n'était pas souverain en raison des élections – la règle était le tirage au sort – mais parce que ses gouvernants étaient périodiquement contrôlés par le peuple. Des textes de l'orateur Démosthène affirment qu'il faut être tendre dans l'application des lois aux citoyens mais sévère lorsqu'elles s'appliquent aux gouvernants. L'idée est alors de garder sous contrôle ceux qui exercent des fonctions au nom de la Cité, en leur faisant passer des examens de conduite avant, pendant et après leurs fonctions publiques. Les institutions de l'exemplarité ou de la vertu visent à donner au gouvernant un intérêt à être désintéressé. Pour pouvoir faire carrière en politique, il faut accepter une série de contrôles visant à empêcher le détournement des fonctions publiques à des fins privées. Cette approche institutionnelle est aussi plus objective, car il n'y a pas de définition neutre de ce qu'est la vertu politique, valable en tous lieux et en tout temps, qui permette de discriminer les dirigeants vertueux de ceux qui ne le sont pas.

Pourquoi parlez-vous d'une « *éclipse de la vertu* » ?

Les institutions de la vertu ont été éclipsées au tournant du XVIII[e] siècle, à l'ère des révolutions. À la place des mécanismes de contrôle des gouvernants, les monarchies parlementaires naissantes considèrent qu'il faut protéger les parlementaires contre le roi. Des immunités sont mises en place, les protégeant de certaines infractions pénales pourtant applicables aux citoyens. Parallèlement, se développe l'idée qu'un contrôle des élus contreviendrait à la souveraineté populaire. Au point de faire disparaître les institutions de la vertu: remettre en cause le mandat d'un élu reviendrait à remettre en cause son élection et donc à porter atteinte à la souveraineté populaire. Encore aujourd'hui, il s'agit d'un argument récurrent. Lorsqu'un juge rend inéligible un responsable politique, il irait à l'encontre de la souveraineté populaire. Nous avons placé un signe égal entre démocratie et élection, sans voir que la souveraineté du peuple s'exerce également selon d'autres modalités, comme le contrôle institutionnalisé de l'exemplarité des gouvernants.

Comment expliquer ce retour des institutions de la vertu ?

Sous les noms de « transparence », « probité » ou « déontologie », ces formes de contrôle des dirigeants politiques font leur retour dans les démocraties depuis la seconde moitié du XX[e] siècle. Cela s'explique par l'émancipation des juges pénaux et des procureurs vis-à-vis du pouvoir politique: ils s'autorisent à ouvrir des enquêtes inédites, et le législateur leur permet de prononcer des peines d'inéligibilité. L'essor de la presse d'investigation alimente également cette tendance. Il en va de même des politiques de transparence qui impliquent les citoyens dans le processus de contrôle, en rendant publics des éléments relatifs à la vie privée des gouvernants. De la sorte, a pris fin l'éclipse, longue de deux siècles, des institutions de la vertu. ■

Vue des hauts fourneaux de Témirtaou, monoville du centre du Kazakhstan. Dans les années 1990, le combinat métallurgique représentait un dixième du produit intérieur brut du pays.

MONOVILLES
Les utopies fantômes du Kazakhstan

Créées sous Staline pour exploiter et raffiner les ressources du sous-sol, les monovilles étaient pensées comme des îlots de modernité socialiste au milieu des étendues arides de l'Asie centrale. Aujourd'hui, elles tombent en décrépitude. Comment se reconstruire trente-cinq ans après la chute d'un empire soviétique que l'on croyait aussi inoxydable que l'acier sorti de ces hauts-fourneaux ? Notre reporter est allé sur place pour le découvrir.

Texte et photos **CHARLES PERRAGIN**

Certains ne tiennent pas un mois. D'abord, il y a cette odeur entêtante de soufre venue des cokeries. Puis, dans cet espace qui semble bâti pour des géants, tout est noirci par les fumées: le sol, les murs, le dédale de conduits et de tuyères qui enserrent le haut-fourneau plus massif qu'un immeuble de dix étages. Les fondeurs prennent leur poste quand, à la base du colosse en chauffe, une gueule s'ouvre pour libérer la fonte si scintillante qu'il est impossible de tenir le regard. « *Ne bougez pas d'ici, ça sort à 2000 °C* », tonne le chef de section, tandis qu'un vent de chaleur brûle nos tempes et que le métal liquide forme ce qu'on appelait jadis les rivières de feu. Aujourd'hui, le processus n'a plus lieu en plein air mais sous le plancher: des trous laissent s'échapper, çà et là, des panaches de gaz et de flammes. « *Ce sont des hommes forts* », sourit Gulsara derrière ses lunettes de protection. Elle est l'un des « casques blancs » qui m'escortent. Au pays des forges, c'est le signe distinctif des contremaîtres ou de la hiérarchie. Alors, quand je croise les métallurgistes à l'heure de la pause, la conversation est succincte mais cordiale. Ils me parlent de la « *grande famille de l'usine* », de ses machines « *capricieuses* » comme cette fonderie « *susceptible* » qui exige qu'on lui donne « *son âme et son amour* ». Toutes ces métaphores organiques sont les traces d'une communauté ancrée dans la matière, aux liens tissés par la machinerie. Du concassage des roches à la découpe de l'acier, en passant par le soufflage, la coordination collective est indispensable pour que les hauts-fourneaux n'arrêtent jamais de brûler. « *S'ils s'éteignent, ils cassent* », me glisse Akan, un autre « casque blanc ».

RÊVE D'ACIER À LA « MONTAGNE DE FER »

On se croirait au temps où Karl Marx analysait l'industrie britannique du XIXe siècle. Dans *Le Capital* (1867), l'auteur explique que, pour tourner, la machinerie cyclopéenne de la « *grande industrie* » constitue un « *organisme de production* » qui « *ne fonctionne que grâce à un travail immédiatement socialisé ou commun* ». Pourtant, ici, ce socialisme mécano-organique semble agoniser. On voudrait voir ces grands engins

ruisseler de manœuvres dans un vacarme ordonné. Mais on ne compte que quelques silhouettes éparpillées dans des espaces trop vastes, trop vieillissants. Le monde que je contemple paraît éteint depuis longtemps, mais quelques éclats brillent toujours dans les discours ou les lieux. Ce monde, c'est celui de Témirtaou – la « montagne de fer » en kazakh –, l'une des plus grandes aciéries de l'Union soviétique construite *ex nihilo* dans ces steppes. On appelle ces sites des « monovilles » (*monogoroda* en russe). Isolées de tout, elles ont été bâties par Moscou partout où il y avait du minerai. Vingt sont encore actives tant le Kazakhstan possède d'immenses réserves naturelles – pétrole, uranium, chrome, manganèse, terres rares…


La mine de Kostenko où 46 mineurs ont trouvé la mort le 28 octobre 2023.

Dans les années 1930, il n'y a là qu'un camp stalinien, le Karlag. Et sous terre, du charbon et du fer. Les déportés puis les prisonniers de la Seconde Guerre mondiale fabriquent une usine métallurgique avec des machines évacuées à la hâte devant l'avancée militaire allemande. Par la suite, la colonie devient une ville grâce à une campagne de construction menée par le Parti à la fin des années 1950. Les populations déplacées de force sont alors rejointes par des citoyens enthousiastes à l'idée de s'installer dans une cité qui incarne une modernité heureuse, avec des usines qui offrent un travail bien rémunéré mais aussi un logement, des écoles, des hôpitaux et des camps de vacances. La monoville devient une utopie socialiste édifiée au milieu de rien, mélangeant Russes, Ukrainiens, Allemands, Polonais, Kazakhs, Tatars ou Coréens, pour produire et exporter de l'acier dans tous les pays du bloc soviétique. À la fin des années 1980, le combinat métallurgique totalise 47 000 ouvriers et 100 000 mineurs pour 245 000 habitants.

LA GRANDE BRADERIE DU « SAINT PATRON »

Sur le mur d'honneur de la salle de contrôle qui surplombe le haut-fourneau n° 3, on voit l'ancien président et père de la nation kazakhe indépendante, Noursoultan Nazarbaïev. « *Il a commencé comme simple opérateur ici* », indique Akan. Quelques travailleurs le désignent encore comme le « *saint patron des sidérurgistes* ». Désormais, il est surtout celui qui a bradé les usines aux capitaux étrangers, en l'occurrence à ArcelorMittal en 1995. L'accord entre la multinationale et le gouvernement suit un schéma éprouvé : la première n'a pas besoin d'investir massivement pour automatiser sa production – ce qui impliquerait un plan de départs massif – et bénéficie en retour de normes de sécurité plus souples. Les vieilles machines soviétiques continuent donc de tourner à plein régime. Et tant pis pour les accidents ! Pour tenir face à la concurrence internationale, les directions successives ont tout de même dû se séparer de 26 000 ouvriers en quarante ans. Les cadences sont devenues folles. « *En trente ans, l'usine s'est effondrée et en plus, nous n'avons plus d'idéaux* », confesse Dmitri, un métallurgiste rencontré hors des usines et proche de la retraite, qui me demande de préserver son anonymat. Comme beaucoup ici, il idéalise le temps du communisme quand l'usine était une « *seconde maison* », un lieu de travail intense mais « *humain* », contrastant avec la solitude, l'insécurité et la précarité actuelles.

Il y a quelques années, Tommaso Trevisani a travaillé plusieurs mois dans l'atelier de concassage et de tri du minerai de fer pour mener un grand travail d'anthropologie sur le délitement du monde ouvrier de Témirtaou. « *Avec la privatisation et la surcharge de travail s'est développée une concurrence négative où chacun tente d'éviter toute tâche supplémentaire. Les ouvriers se sont mis à vérifier en permanence si leurs collègues accomplissaient bien leur partie du labeur.* » Le temps où les employés avaient la liberté de se former entre eux a été remplacé par la « *suspicion généralisée* » et son lot de ressentiment entre travailleurs, en particulier entre les salariés de l'usine – issus de dynasties de sidérurgistes de culture soviétique – et ceux qu'on appelle les contractuels, souvent des Kazakhs nouvellement venus des campagnes ou de l'étranger, non russifiés par la colonisation. Licenciables sur-le-champ et payés quatre fois moins, ces derniers considèrent qu'ils sont lésés, réduits à assurer les tâches les plus ingrates pour le compte de sous-traitants : au fil du temps, ils ont remplacé les locomotives chasse-neige en panne comme les coûteuses excavatrices-aspiratrices importées et inadaptées à l'hiver kazakh – les températures descendent ici jusqu'à -40 °C. « *Contrairement à la population locale, ces ouvriers ne parlent pas toujours russe. Ils maîtrisent rarement les codes culturels du monde soviétique de l'industrie lourde : beaucoup ne savent pas ce qu'est un syndicat. Ils n'ont pas un imaginaire de classe et sont venus ici par opportunisme économique* », détaille Trevisani.

Ainsi, la monoville dépérit mais survit encore comme un précieux souvenir constitutif de l'identité des salariés issus des grandes familles ouvrières. En effet, malgré la charge croissante de travail, ces derniers survalorisent la mémoire bolchevique – et leur connaissance de cette machinerie archaïque – comme une façon de tracer une frontière symbolique entre eux et ces



Les métallurgistes reprennent leur poste dans le haut-fourneau n° 3 de Témirtaou.



Statue représentant deux mineurs soulevant un bloc de charbon, à Karaganda.

« En trente ans, l'usine s'est effondrée et en plus, nous n'avons plus d'idéaux »

DMITRI, MÉTALLURGISTE

contractuels kazakhs jugés arriérés, non professionnels et voleurs. « *Ils ont peur de sombrer à leur tour dans les luttes pour subsister, mais cela va au-delà de la rationalité économique: comme des vieux soldats ou les derniers des Mohicans, ils s'attachent à leur emploi comme pour sauver un peu de cet ancien monde qui s'écroule* », révèle Tommaso Trevisani. Il n'est pas possible d'affirmer si cette peur de basculer dans un sous-prolétariat est instrumentalisée par les nouvelles directions dans le but de soumettre la production. Une telle stratégie est cependant typique des politiques antisociales qui apparaissent avec les compagnies pétrolières à l'origine de la mondialisation du XX[e] siècle. Comme l'explique le politologue Timothy Mitchell dans *Carbon Democracy. Le pouvoir politique à l'ère du pétrole* (2011; trad. fr. La Découverte, 2013), les champs pétrolifères sont, comme les monovilles, éloignés des métropoles et mélangent ainsi une main-d'œuvre qualifiée, venue des villes, avec d'indigents travailleurs locaux. Cela a été le cas de l'industrie pétrolière de Bakou sous le tsarisme: les employés expérimentés étaient russes ou arméniens, tandis que les manœuvres étaient des Azéris ou des immigrés iraniens. Or, pour réprimer les grandes grèves à l'origine de la révolution de 1905, « *les divisions ethniques* [...] *furent largement exploitées par l'industrie* », écrit Mitchell, précisément « *en divisant* [les travailleurs] *en différents groupes raciaux, et en logeant et traitant séparément les cadres, les ouvriers qualifiés et le personnel non qualifié* ».

MINEURS SOUS HAUTE SURVEILLANCE

Si le passé socialiste résonne si fort dans les mémoires, c'est aussi que l'isolement de Témirtaou, conjuguée à la transition brutale vers l'économie de marché, n'a pas bouleversé en un éclair les mœurs collectivistes. Par exemple, pour faire face à l'hyperinflation post-soviétique, l'usine privatisée proposait à tous des biens échangeables à la place des salaires ou même des coupons pour remplacer la monnaie. Elle a fourni aussi – de façon intermittente – du chauffage et de l'électricité à la population. ArcelorMittal a régulièrement investi dans les infrastructures locales, édifiant un sanatorium pour les ouvriers en 2009, ainsi qu'un complexe sportif en 2020. De rares œuvres sociales sont encore maintenues. Au-delà de l'héritage culturel, pourquoi ce socialisme informel met-il tant de temps à disparaître? On raconte que le gouvernement kazakh a fait pression.

Surtout, les sidérurgistes ne sont pas seuls. Partout autour d'eux, dans le vaste bassin houiller qui entoure la ville, les mineurs assurent l'approvisionnement en énergie de l'usine. Historiquement, ce sont eux qui ont déclenché les plus grandes grèves et ralenti la transition libérale de la monoville. Sur la route qui file jusqu'à Karaganda, la capitale régionale, quand les fumées noires et orangées de la ville-aciérie disparaissent dans le rétroviseur, l'horizon s'ouvre enfin et, sur le plat infini des steppes, j'aperçois les mines de charbon. Je dois les chercher du regard, car les exploitations sont souterraines. Derrière les enclos qui tiennent à distance les curieux, il faut guetter les grands chevalements, ces assemblages de madriers et de poutres, qui permettent encore aux 14 000 ouvriers actifs de descendre, parfois à plus d'un kilomètre de profondeur. Au volant, Ilayev Takhir, ancien footballeur reconverti en chauffeur de taxi, me guide. Ici, quelques bâtisses en ruine appartiennent à la

« *numéro 22* », fermée en 1999. Là, Kostenko, un charbonnage encore actif où 46 personnes sont mortes fin 2023 après un coup de grisou. « *Dans le coin, tout le monde connaît un mineur qui a péri sous terre* », assure Ilayev qui a lui-même perdu, il y a trois ans, un neveu lors d'un incendie dans la mine de Kazakhstanskaya.

Après avoir passé vingt-cinq ans dans ces sous-sols et visité quelques mines en Ukraine ou en Biélorussie, Pavel Shumkin s'autoproclame « *expert de la houille* ». Devant la gigantesque statue en bronze à la gloire des mineurs de Karaganda où il m'a donné rendez-vous, il se signale en levant le poing, symbole universel de force, de révolte et de solidarité. Il n'en mène pourtant pas large. « *Travailler là-dessous, c'est du suicide. Les galeries sont très vieilles et saturées en méthane inflammable* », désespère celui qui a participé à toutes les grèves depuis 1989. « *Il y a encore dix ans, les mineurs se révoltaient pour obtenir de meilleures conditions de travail. Maintenant, c'est fini.* » Depuis 2014, le gouvernement a introduit des lois spéciales interdisant les manifestations et les rassemblements. Ici, tout le monde a en tête les répressions sanglantes de deux soulèvements ouvriers à Janaozen en 2011 et 2022. La seconde fois, la monoville pétrolière à l'ouest du Kazakhstan a été suivie par d'autres cités minières, avant que tout le pays ne se soulève. Alors, depuis quelques années, ces espaces sont sous haute surveillance politique.

J'en suis moi-même témoin: l'un de mes contacts est gentiment cuisiné par les services de renseignements au bout de mon deuxième jour sur place. Les habitants qui parlent trop risquent leur boulot. Quant au pouvoir central, il semble fébrile: en 2023, après la catastrophe de la mine de Kostenko toute proche, le président Kassym-Jomart Tokaïev est venu en personne annoncer le départ d'ArcelorMittal. Les mines comme les usines ont finalement été reprises par un magnat kazakh de l'automobile, Andreï Lavrentiev. « *Les conditions de travail n'ont pas changé, mais tout le monde est resté muet* », déplore Shumkin qui soutient cependant que la peur de la répression politique n'est pas la seule raison de ce mutisme nouveau. « *Avant, les hauts-fourneaux dépendaient du type de charbon extrait ici. En 1991, on avait fait une grève si grande que le Premier ministre s'était déplacé. On avait le pouvoir de mettre à l'arrêt les fours. Désormais, les fonderies sont quasi indépendantes des mineurs. Elles ont été modernisées pour fonctionner avec du charbon venu d'ailleurs.* » Tous les hauts-fourneaux et un laminoir à tôle fonctionnent même au gaz depuis l'an dernier, grâce à un raccordement au grand pipeline SaryArka. Cette année, les deux centrales électriques du combinat qui alimentent la ville devraient être aussi raccordées à ce réseau.



Le plus souvent, les métallurgistes évitent les « casques blancs » et toute personne qu'ils ne connaissent pas.

« Presque tout le monde se doit de l'argent. Par ces réseaux de confiance, les habitants recréent des infrastructures sociales fortes, comme sous l'ère soviétique »

ZARINA ADAMBUSSINOVA, ANTHROPOLOGUE

LE PIRE DES DEUX MONDES

Afin de comprendre l'effondrement progressif de ces utopies socialistes, Timothy Mitchell livre une autre clé dans *Carbon Democracy*. Au moment des révolutions industrielles, le charbon a donné aux travailleurs un « *nouveau type de pouvoir politique* ». Ce dernier ne provenait pas de nouvelles idées ou d'alliances politiques, mais « *des quantités extraordinaires d'énergie carbonée qu'ils pouvaient mobiliser pour constituer une capacité d'action politique autonome* » reposant sur la possibilité de perturber ou d'interrompre l'approvisionnement. Et cela d'autant plus que, contrairement aux ouvriers asservis aux machines, les mineurs ont joui d'une relative autonomie dans l'organisation de leur travail. Que ce soit au niveau de l'extraction ou du transport, des manœuvres se sont ainsi retrouvés aux points stratégiques d'un « *réseau dendritique* », c'est-à-dire d'un tronc principal – la mine – muni de multiples branches aboutissant aux usines toutes proches mais aussi aux foyers, aux bureaux, aux centrales de la ville.

C'est ce « *métabolisme socio-énergétique* » qui a rendu possible l'activisme syndical dans les régions minières européennes dès la fin du XIX[e] siècle. En comparaison, l'arrivée du pétrole ou du gaz, dont l'exploitation



À Janatas, les stratégies de survie ont émergé dans le chaos des années 1990.

et le transport sont distribués sur une géographie qui dépasse les frontières de la ville ou de la nation, possède plutôt « *les propriétés de la grille ou du réseau électrique* »: les chemins sont multiples, et le flux d'énergie peut facilement muter pour « *éviter les blocages ou surmonter les pannes* ». Enfin, contrairement au charbon, le pétrole ou le gaz – liquides – peuvent être distribués avec moins de moyens humains. Ainsi, de la Pennsylvanie à Bakou, les oléoducs et les gazoducs ont été introduits pour « *contourner les demandes salariales* » des transporteurs. À l'ère des hydrocarbures, le pouvoir des travailleurs s'est donc atrophié. Avec un siècle de décalage, les villes mono-industrielles du Kazakhstan dépendant du charbon connaissent un destin similaire. « *Les débrayages de la fin de la Perestroïka ou du début de l'indépendance réclamaient plus de démocratie industrielle,* rappelle Tommaso Trevisani. *Ensuite, les grèves sont devenues conservatrices: elles visaient des salaires décents ou le droit à la sécurité au travail.* » À l'ère du gaz, les grèves pourraient définitivement disparaître. Entre le soviétisme et le capitalisme mondialisé, la monoville a retenu le pire des deux mondes: le travail éreintant de la mine ou de l'industrie, avec la surexploitation et l'atomisation de la force de travail. Pourtant, quand bien même l'employeur disparaîtrait, la monoville subsisterait enfin comme une infrastructure invisible maintenue dans les liens de parenté ou la vie de quartier.

UN LABORATOIRE DE L'ÉCONOMIE INFORMELLE

C'est la leçon que je tire de Janatas, une cité minière plus petite et déclinante, dans la province de Djamboul au sud du pays, dans laquelle je finis mon voyage. Après, une journée de tortillard pour atteindre le pied de la chaîne montagneuse du Tian Shan, puis une nuit dans un taxi collectif à longer la frontière du Kirghizistan, j'atteins à l'aube cette terre aride qui regorge d'uranium, d'or et de phosphorite, minerai à l'origine de ce village fondé en 1964 et transformé en ville par les autorités moscovites. Depuis 1989, la population a chuté de plus de 40 % pour atteindre 21 000 habitants. Ceux qui n'ont pas émigré ont connu la famine, les maisons en ruines et une épidémie de tuberculose. Aujourd'hui, il reste encore quelques bâtiments abandonnés, mais tout le monde me dit que la ville a meilleure mine, malgré l'habitat vétuste, les écoles qui ferment et les pharmacies en rupture de stock. Le gros problème reste la pauvreté. Même avec l'émigration, seule 21 % de la population active est désormais employée dans l'industrie minière; les autres viennent au bazar pour vendre des vêtements, de la vaisselle ou des jouets, souvent rapportés des grandes villes en transports en commun. Beaucoup s'improvisent maraîchers: lassés des coupures d'eau et d'électricité, ils ont troqué leur appartement du centre contre une petite maison reculée avec un bout de jardin pour cultiver leurs légumes et en vendre une partie. Rakhmetulla Rakyshuly, casquette couleur rouille vissée sur la tête, travaille à la « *maison de la culture* ». Entre deux conteneurs, il vend aussi des tomates, des courges et du *qurt*, un fromage de brebis (*photo ci-contre*). « *On dépense plus d'un quart de notre salaire pour quelques emplettes. Avec quelques voisins, nous sommes donc devenus des entrepreneurs paysans!* » Ironie du sort, ces néoruraux – dont les ascendants étaient mineurs – sont désormais menacés par les entreprises qui les nourrissaient hier. « *Elles dynamitent les basses montagnes d'où ruisselle l'eau qu'on utilise pour les cultures et les pâturages* », ajoute l'un de ses amis qui ne veut pas donner son nom.

Le long des étals, je croise des habitants qui cumulent plusieurs emplois: entre trois rotations de onze heures à la mine, certains font le taxi et de la maçonnerie. Janatas est en fait devenue un laboratoire de l'économie informelle à ciel ouvert qu'étudie depuis plusieurs années l'anthropologue Zarina Adambussinova. En plus de la débrouille typique des espaces industriels désolés, l'un des mécanismes de survie de la monoville repose sur un étonnant réseau de dettes mutuelles: entre grossistes, détaillants et clients. « *Presque tout le monde se doit de l'argent* », affirme la chercheuse. « *Au bazar, les commerçants tiennent des carnets de dettes consultables dans chaque magasin pour savoir qui rembourse et sur quel terme* », que ce soit en liquide, en biens ou en services. Se forment ainsi des « *chaînes d'endettement* » qui créent ou entretiennent des relations de confiance. Ces pratiques sont tellement ancrées dans la culture locale qu'elles prospèrent aussi entre familles : celui qui organise son mariage ou son anniversaire peut inviter des centaines de personnes car il est certain de faire de grands bénéfices avec toutes les enveloppes des invités dont le montant dépend du degré de proximité. En retour, quand l'organisateur sera convié à la fête d'un de ses hôtes, il devra donner au moins autant. « *Par ces réseaux de confiance, c'est comme si les habitants recréaient des infrastructures sociales fortes telles qu'elles existaient sous l'ère soviétique* », conclut Zarina Adambussinova. Les habitants de Janatas soutiennent que leur mécanisme est unique, semblable à une monoville inscrite dans l'impensé collectif et plus susceptible de résister aux pouvoirs voraces des multinationales. ■



La politique
par Michel Eltchaninoff

Rédacteur en chef de *Philosophie magazine*, il a publié *Dans la tête de Vladimir Poutine* (2015) et *Dans la tête de Marine Le Pen* (2017) chez Solin-Actes Sud. Passionné de géopolitique, il a cofondé et anime l'association Les Nouveaux Dissidents, qui soutient les luttes contre les régimes autoritaires.

IRAN : se libérer aussi des mythes

Les événements dramatiques qui ont lieu en Iran font parfois naître des fantasmes orientalistes, liés au shah ou au chiisme. Il vaudrait mieux regarder la réalité d'un peuple qui prend tous les risques pour sortir de l'emprise de la dictature religieuse.



À Téhéran, le 19 janvier, un bâtiment des impôts incendié lors des manifestations.

Encore raté ? C'est le sentiment de ceux qui espèrent depuis des décennies la chute de la dictature en Iran après la répression inouïe de janvier – j'écris ces lignes début février et ne sais évidemment pas ce qui peut encore se passer. Sur le schéma sismique des révoltes iraniennes, le soulèvement lancé fin 2025 était pourtant bien parti. Par rapport aux mouvements politiques (par exemple, la « révolution verte » de 2009), aux contestations étudiantes, aux colères sociales, aux troubles parmi les minorités ethniques, à la rébellion « Femme Vie Liberté », il les rassemble toutes. Et il survient à un moment où le régime est plus affaibli que jamais, avec la baisse de son influence régionale, la défaite face à l'attaque israélo-américaine, sans compter une crise économique majeure. La répression, elle aussi, est inédite par son ampleur et sa cruauté. Un régime qui utilise des armes de guerre contre son peuple est condamné. Mais comment se déroulera le changement tant attendu ? Et quand ?

C'est là que les fantasmes prennent parfois le relais. Certains se mettent à rêver d'un retour en Iran du fils de l'ancien shah. Certes, on a entendu le nom de Reza Pahlavi dans les cortèges. L'exilé se pose en leader de la contestation et semble prêt à revenir en Iran pour organiser la transition. Mais il est difficile de mesurer sa popularité dans son pays. Pour des Iraniens avec qui j'ai discuté, son nom circule surtout sur les réseaux sociaux, parmi les très jeunes. Les plus âgés, eux, n'ont aucune nostalgie de la monarchie. Ce n'est pas parce qu'un régime est détestable que celui qui l'a précédé doit être paré de toutes les vertus. Dans *Le Shah* (1982 ; trad. fr. Flammarion), le journaliste polonais Ryszard Kapuściński (1932-2007) raconte la révolution de 1978-1979. À tous les nostalgiques du shah et aux lecteurs de magazines sur les têtes couronnées, il rappelle la détestation dont souffrait le régime réinstallé par les Britanniques et les Américains en 1953 après un bref épisode républicain. « *Le régime du shah a été une dictature particulièrement brutale et perfide* », assure Kapuściński en détaillant la toute-puissance et le sadisme de la Savak, la police secrète du régime, les mirages d'une modernisation qui dissimulait une corruption à grande échelle, sans oublier la vanité et l'incompétence du monarque lui-même. Le journaliste, qui n'a aucune sympathie pour Khomeini et les siens, a bien vu que la révolution se transformait en dictature religieuse. Mais un énième retour de la monarchie dans les bagages des puissances occidentales priverait une fois de plus les Iraniens de la démocratie laïque qu'ils semblent appeler de leurs vœux.

Dans son livre, Kapuściński réactive cependant un autre fantasme, orientaliste cette fois. Selon lui, l'histoire iranienne est marquée par les motifs du *martyr* et de *l'attente messianique*. Les chiites se voient comme les éternels perdants de la lutte pour la direction de l'islam. Leurs imams ont été persécutés et assassinés. Les fidèles espèrent donc patiemment le retour du Mahdi, l'« imam caché » qui promet leur victoire dogmatique et la fin des temps. Ceci expliquerait le caractère tragique de l'histoire des Iraniens : ils subissent la domination d'un autocrate revenu de l'étranger (comme le shah ou encore Khomeini), finissent par le renverser… avant de connaître une nouvelle dictature.

Mais la vie des Iraniens n'est ni fataliste ni cyclique. Contre une conception mythologique de leur histoire, ils assènent, depuis des décennies, des coups de boutoir au régime qui les terrorise. Pour parler avec le vocabulaire du philosophe Søren Kierkegaard, ils ne se figent pas dans la *répétition* mais veulent la *reprise* (c'est la bonne traduction du titre de son essai souvent traduit par « la répétition »). S'ils ont de nouveau le courage, au prix du sang et des larmes, de se mobiliser contre le pouvoir des ayatollahs et des Gardiens de la révolution, c'est au nom de la ténacité historique qui les anime. Espérons qu'ils y arrivent le plus vite possible, sans avoir besoin du retour d'un roi exilé ni de mainmise étrangère.

© Serge Picard pour PM ; Majid Asgaripour/WANA (Agence de presse d'Asie occidentale) *via* Reuters.

«La fin d'un monde n'équivaut pas à la fin du monde »

MICHAEL FOESSEL



Création Studio L'Eclaireur

NOUVEAU HORS-SÉRIE DE *PHILOSOPHIE MAGAZINE*
DISPONIBLE DÈS LE 26 FÉVRIER CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX OU À L'ACHAT EN LIGNE

Abonnements et commandes sur philomag.com



La société
par Anne-Sophie Moreau

Directrice de la rédaction du site Philonomist, elle est l'autrice de *Fermentations? Kéfir, compost et bactéries : pourquoi le moisi nous fascine* (Seuil).

LA LOI DE PARETO explique-t-elle vraiment tout ?

De la drague au monde du travail, en passant par notre dressing, cette théorie mathématique forgée à la fin du XIXe siècle semble s'appliquer à tous les domaines… sans que son efficacité n'ait jamais été démontrée. Alors, pourquoi fascine-t-elle autant ?



C'est l'une des théories favorites des masculinistes : 80 % des femmes seraient attirées par 20 % des hommes – les « *chads* », autoproclamés « mâles alpha » à la mâchoire carrée. Les autres hommes seraient condamnés à se partager les restes ou à demeurer célibataires. Ces *incels* sont formels : en matière de drague, la « loi de Pareto » s'applique. Mais de quoi s'agit-il ?

À la fin du XIXe siècle, l'économiste italien Vilfredo Pareto observe que 20 % des habitants possèdent 80 % des richesses du pays. Le statisticien et expert en qualité Joseph Juran en fera une loi d'airain du *business*. Dans les années 1940, il formule sa grande théorie : 80 % des effets sont le produit de seulement 20 % des causes. Son but ? Montrer que l'on se concentre trop souvent sur les détails au lieu de régler les problèmes majeurs.

Depuis des décennies, les as du management brandissent ce principe pour améliorer la gestion d'entreprise : à l'usine, on remplace les 20 % de pièces qui causent 80 % des pannes ; en marketing, on cible les 20 % de clients qui représentent 80% du chiffre d'affaires, etc. Sur Internet, des coachs en productivité expliquent qu'il faut consacrer l'essentiel de son temps aux 20 % de tâches les plus utiles ; des consultants en ressources humaines assènent que 80 % de la performance d'une boîte seraient due à 20 % de ses employés (sous-entendu : virez les autres !). La loi de Pareto s'observerait en amour (cessez de vous focaliser sur les 20 % de défauts de votre partenaire !) ; dans la mode (« ma chérie, ton dressing devrait être constitué de 80 % de basiques et de 20 % de pièces fortes ») ou encore pour réussir son régime (pour perdre du poids, il suffirait de changer 20 % de ses habitudes alimentaires). Il va sans dire que l'universalité de cet axiome n'a jamais été démontrée. Alors, comment expliquer qu'il fascine autant ?

« ***Qui veut comprendre la nature des choses existantes*** *doit s'intéresser aux nombres et aux proportions, car c'est par eux que tout s'éclaire* », aurait écrit Aristote à propos de Pythagore. Le philosophe présocratique était connu pour sa doctrine arithmétique censée expliquer le monde. Musique, corps, sphères célestes… Tout s'accorde en fonction d'une harmonie mathématique. Selon Boèce, Pythagore aurait découvert que les sons correspondent à des nombres en entrant dans une forge. Étonné par l'harmonie que produisait le bruit des marteaux sur une enclume, il se serait mis à peser les outils, ce qui l'aurait amené à concevoir sa théorie de la musique, fondée sur quatre intervalles qui correspondent au rapport entre leur poids respectif.

Selon les penseurs antiques, le monde est composé de quatre éléments (la terre, l'eau, l'air, le feu) – auxquels certains ajoutent un cinquième, la « quinte essence » (ou éther chez Aristote), censée expliquer le mouvement parfait des astres. Est-ce ce principe ultime que nous cherchons lorsque nous essayons de tout régenter en fonction de ce « un cinquième » décisif ? Face à ce collègue trop terre à terre, qui brasse du vent, nage dans ses contradictions et frôle le burn-out, le coaching à la Pareto permettrait de transcender l'éparpillement des quatre éléments pour revenir à l'essentiel. Aristote aurait cependant tiqué sur un point. D'après lui, seules les lois du monde céleste, celui des astres, sont nécessaires. Les règles qui s'appliquent ici-bas, dans le monde des affaires humaines, demeurent contingentes. Autrement dit, ce ne sont pas vraiment des lois : les régularités qu'on observe en économie, en sociologie ou sur Tinder ne sont pas des principes immuables mais de simples généralités. Bref, oubliez Pareto et invitez votre voisine à dîner ! ■

© Serge Picard pour PM ; Getty images/unsplash.

Le Collège Supérieur Lyon

À la recherche de l'EUROPEAN WAY OF LIFE

Michaël FŒSSEL
Constantin SIGOV
Christian GRATALOUP
Élise MARROU
Olivier ABEL
Souleymane Bachir DIAGNE
Fabienne BRUGÈRE
Myriam REVAULT D'ALLONNES
Céline SPECTOR
Pierre MANENT
...

LA PHILO ÉCLAIRE LA VILLE
UN FESTIVAL LYONNAIS DE PHILOSOPHIE

3e ÉDITION **27-29 MARS 2026**

Lycée Sainte-Marie Lyon / Site MADE iN
2 chemin de Montauban - Lyon 5

ENTRÉE LIBRE

collegesuperieur.com

philosophie magazine · RCF Radio Lyon · La Voie aux Chapitres · Sainte-Marie Lyon (Lyon | La Verpillière | Meyzieu) · Futur 21

Fondation des Maristes de Puylata · La Croix · Fondation Saint-Irénée · MADE iN Sainte-Marie Lyon (management • art & design)



« Cette modification de la qualité, de l'épaisseur de l'air qui nous entoure, c'est un truc qu'on ne voit que dans les films de science-fiction, normalement. Et ça rend les gens fous ! »

p. 37



To See No Light, and See.
Photographie
et pointe sèche sur
papier parchemin.
Extraite de la série
Fading Landscapes
© Juliette-Andréa Elie

Cheminer dans l'existence



Charles Pépin

Philosophe, il anime chaque semaine Les Lundis philo au cinéma MK2-Odéon, à Paris, et répond tous les samedis à 8h50 à *La Question philo* sur France Inter. Son livre *Où trouver la force ? Et autres questions existentielles* vient de paraître chez Allary Éditions.

« Pourquoi ai-je tant de mal à dire à mes proches que je les aime ? »

LE DILEMME
de Cyprien

« **Je m'interroge depuis quelque temps sur la notion de "pudeur".** Plus précisément, la pudeur à l'aune de la difficulté à manifester ses sentiments – en particulier à nos très proches, exception faite de son épouse ou époux. En effet, paradoxalement, je n'éprouve aucune difficulté à dire "je t'aime" à mon épouse. En revanche, je fais face à un véritable blocage pour le dire à mes parents, frère, sœur ou grands-parents… Certes, il existe au quotidien, lors de moments partagés avec eux, mille façons dérobées, indirectes, de leur prouver mes sentiments. Mais la rareté de l'expression de ces mots à leur égard leur apportant d'autant plus de valeur, il me paraît important de réussir à les exprimer et à leur dire que je les aime. Pourtant, je n'y arrive pas… Pourquoi cette pudeur dans ce cas-là ? »



© Serge Picard pour PM ; illustration : © Vincent Boudgourd pour PM.

« Si, par pudeur, on entend une forme de délicatesse par laquelle on se refuse à dire quelque chose qui pourrait sembler trop cru, trop frontal ou trop intime, alors votre pudeur me semble dans ce cas bienvenue, assez ajustée à votre situation »

LA RÉPONSE
de Charles Pépin

Merci, cher Cyprien, pour ce beau dilemme: d'un côté, vous voudriez réussir à dire à vos parents que vous les aimez. Peut-être même craignez-vous de regretter, une fois qu'ils ne seront plus là, de ne pas leur avoir dit… De l'autre, quelque chose résiste, que vous appelez *« pudeur »* et qu'il peut être en effet intéressant de questionner.

Première piste: il ne s'agit pas du même amour, et donc il n'est pas surprenant qu'il ne se manifeste pas de la même façon. Les Grecs appelaient l'amour filial *storgê*, et ils le distinguaient d'*éros* (le désir), de *philia* (l'amitié) et d'*agapé* (la charité). L'amour pour votre épouse, à qui vous dites « je t'aime » sans difficulté, relève essentiellement de l'*éros*– et peut-être aussi de la *philia*. En revanche, l'amour que vous avez pour vos parents ou que l'on peut éprouver pour ses enfants, en relevant du *storgê*, se manifesterait, d'après les Grecs, surtout dans une manière de prendre soin de l'autre. C'est ce « prendre soin » effectif, quotidien, plus que l'énoncé « je t'aime », qui exprimerait la relation émotionnelle forte et les liens du sang. C'est d'ailleurs ce que vous évoquez en affirmant que vous avez *« mille façons dérobées, indirectes, de leur prouver »* vos sentiments. Cette première piste est intéressante mais pas totalement pertinente: prendre soin de la personne que l'on aime n'empêche nullement de lui dire qu'on l'aime! Et par ailleurs, on pourrait dire aussi des autres amours – *éros, philia et agapé* – qu'ils peuvent se manifester dans des gestes ou des actions plutôt que se dire… Enfin, l'idée que l'amour filial serait plus évident, et donc inutile à redoubler d'un « je t'aime », n'est pas vraiment convaincante non plus: les liens du sang ne suffisent parfois pas à l'amour… S'il suffisait d'être parents ou frères et sœurs pour s'aimer, ça se saurait!

Autre piste: vous êtes peut-être issu d'une génération qui n'a pas appris à dire « je t'aime ». Probablement héritez-vous alors du rapport à ses émotions de la génération de vos propres parents ou de vos grands-parents, qui ont grandi dans un monde où l'on ne parlait pas de ces choses-là, où l'on n'avait pas les mots pour nommer les sentiments ou les émotions. Dans ce cas, ce que vous appelez *« pudeur »*, mais qui semble ici surtout une retenue logique, s'explique aisément: leur dire « je t'aime » pourrait être trop brutal pour eux, perçu implicitement comme déplacé. Vos aïeux pourraient même y déceler un reproche: ce « je t'aime », ils ne vous l'ont jamais dit. Si, par pudeur, on entend une forme de délicatesse par laquelle on se refuse à dire quelque chose qui pourrait sembler trop cru, trop frontal ou trop intime, alors votre pudeur me semble dans ce cas bienvenue, assez ajustée à votre situation. Une meilleure façon de « dire » votre amour pourrait être alors de vous souvenir ensemble de beaux moments vécus dans le passé, de leur confier le bonheur que vous avez à être leur fils ou petit-fils… Bref, d'user d'un mode plus indirect d'expression. Plus indirect et donc plus pudique, au sens où par la pudeur on cherche à s'éviter une gêne ou à l'éviter aux autres.

Au fond, ce qui compte est d'exprimer son amour d'une manière ajustée à la situation et à la personne à qui l'on s'adresse. Ma proposition ne serait pas donc la même si vous aviez mentionné votre difficulté à dire « je t'aime » à vos enfants. Appartenant à une autre génération, dans laquelle les choses du cœur se disent beaucoup plus facilement, ils ne seraient nullement brusqués par votre « je t'aime ». Dans ce cas, il vous faudrait désapprendre en partie ce dont vous avez hérité, cette difficulté à nommer les sentiments ou émotions qui vous viennent des générations d'avant, et vous faire un peu violence pour réussir à dire « je t'aime » à vos enfants. En cas d'échec, votre « pudeur » me semblerait moins bienvenue: en ne dépassant pas votre gêne à dire l'intime, voire le trop évident selon vous, vous priveriez peut-être vos enfants d'une déclaration de votre amour qui pourrait leur faire du bien. Cette même pudeur, qui relevait du tact dans l'expression de votre amour à vos parents, manquerait presque de délicatesse dans le rapport à vos enfants… À croire que la pudeur n'est pas en elle-même une valeur, qu'elle n'est pas une valeur dans l'absolu. ■



Vous faites face à un dilemme éthique ?
Racontez-le en une dizaine de lignes à envoyer à
reaction@philomag.com
Charles Pépin vous répond.

© iStockphoto

La religion est-elle l'opium du peuple ?



© Stéphane Ouzounoff/Hans Lucas



Denis Moreau

Philosophe, il est spécialiste de René Descartes et enseigne à l'université de Nantes. Rationaliste et catholique, il explore le champ de la philosophie de la religion et de la morale dans de nombreux ouvrages, parmi lesquels *Pour la vie ? Court traité du mariage et des séparations* (Seuil, 2014), *Résurrections. Traverser les nuits de nos vies* (Seuil, 2022) et récemment *Tous hérétiques ? Sur l'actualité de quelques débats chrétiens* (Seuil, 2025). Il publie des chroniques dans *La Vie* et, amateur de musique metal, se rend régulièrement au festival Hellfest (lire son reportage sur le sujet dans *Philosophie magazine* n° 113).

Philosophe catholique, **Denis Moreau** fait ici mieux qu'interroger la célèbre formule de Marx. Celui qui se dit « accro » retourne la critique et fait de la foi une substance très adaptée à nos temps incertains. Attention, lecture stimulante… et presque enivrante !

« *Elle est l'opium du peuple* »
Cette formule très célèbre de Marx n'est pas tirée d'un texte qui contiendrait une critique complète et cohérente de la religion, comme on la trouve chez Feuerbach ou les matérialistes, c'est plutôt un bon mot lancé en passant dans un texte portant sur un tout autre sujet. Du reste, Marx n'est pas le seul à l'époque à comparer la religion à une drogue ou à un anesthésiant, il semble qu'il ait repris une critique qui planait dans l'air du temps.

« ***La religion est le soupir de la créature accablée,*** *l'âme d'un monde sans cœur, de même qu'elle est l'esprit d'un état de choses où il n'est point d'esprit.* ***Elle est l'opium du peuple**** » (Karl Marx, *Pour une critique de la philosophie du droit de Hegel*, « Introduction », 1844). Je me propose d'élucider et de discuter la célébrissime formule « La religion est l'opium du peuple » en prenant au sérieux (ce que ne fait pas explicitement Marx) la métaphore de l'opium. Pour plus de commodité et dans la mesure où le syntagme « la religion » a tout de l'idée générale dénuée de sens précis – des religions, on en trouve des centaines sur le marché –, je m'en tiendrai ici à la religion qui a été et est encore culturellement dominante sous nos cieux, le christianisme. Et pour ne pas avancer masqué, sans doute est-il préférable que j'annonce d'emblée, comme on disait dans les bonnes années du marxisme idéologiquement dominant, *d'où je parle*: je suis catholique.

L'opium est le suc des capsules d'une forme de pavot. Après préparation, il prend la forme d'un produit psychotrope. Sans prétendre à l'exhaustivité, on peut lui reconnaître quatre principales propriétés: il est antalgique (il diminue ou supprime la douleur); il est relaxant, voire sédatif; à fortes doses, il provoque des rêveries agréables qui déforment ou même suppriment la perception de la réalité – c'était l'effet recherché par les écrivains du XIX[e] siècle qui en consommaient; enfin, il est addictif et provoque un syndrome de manque quand on réduit ou interrompt brutalement sa consommation. Dans ces conditions et pour qui souhaite critiquer la religion, la métaphore de l'opium semble bien choisie.

UNE ANALYSE TOXICOLOGIQUE

Relaxant, l'opium engourdit. On dénonce ainsi une forme de résignation ou d'insensibilité face la misère du monde, ou à l'exploitation du prolétariat, qu'entraînerait l'adoption de croyances religieuses: en leur nom, on accepterait ou tolérerait l'intolérable, parce qu'on estimerait que c'est la volonté de Dieu, le dessein de la Providence, ce qui émousserait – ou anéantirait – de souhaitables capacités d'indignation. En deuxième lieu, les rêveries que provoque l'opium empêcheraient la perception de la réalité telle qu'elle est, c'est-à-dire souvent fort rude et cruelle: le croyant se grise d'arrière-mondes et de régions éthérées, il se coupe de la vraie vie pour se perdre fantasmatiquement dans des doubles imaginaires de la réalité, il pense trop au

© Salomon de Tultie - CC BY-SA 4.0/wikimedia commons

paradis (artificiel !), pas assez au monde comme il va (ou plutôt : ne va pas). Il est enfin indiscutable que la religion, comme l'opium, est addictive. On l'a vu lors des grandes expériences d'athéisme officiel et organisé qu'ont connu certains pays communistes au cours du XXe siècle. Dans ces pays souvent à dominante culturelle chrétienne, l'athéisme a été érigé en doctrine officielle, voire obligatoire, on l'a promu et enseigné, tandis qu'on interdisait les cultes religieux, et parfois persécutait les croyants. Mais la plupart des croyants ont continué à vivre leur foi de façon clandestine, certains ont accepté d'être emprisonnés, voire tués plutôt que de la renier et, lorsque les régimes communistes se sont effondrés, les gens se sont remis à pratiquer au grand jour tandis que la religion faisait un retour massif dans l'espace public, sous des formes d'ailleurs souvent discutables (qu'on pense aux connivences entre l'Église orthodoxe russe et le régime de Vladimir Poutine). Contre les tentatives d'éradication conduites par les marxistes, l'histoire nous l'a donc appris, on ne se débarrasse pas comme cela de la religion, d'un claquement de doigts ou par une simple décision politique : les croyants sont accros.

Une façon de contester frontalement cette critique de la religion consiste à mettre en doute la justesse de la métaphore de l'opium, par exemple en remarquant que, dans certains cas au moins, la religion, loin d'être un facteur d'engourdissement, se révèle plutôt un principe de dynamisation de l'existence : Vincent de Paul, mère Teresa, sœur Emmanuelle… Toutes ces grandes figures de la charité chrétienne qui ont consacré leur vie à combattre la pauvreté au nom de leur foi, ne semblent pas avoir été spécialement anesthésiées par cette dernière. On en dira autant de la « théologie de la libération », ce courant chrétien qui, dans l'Amérique du Sud des années 1970-1990, accompagna dans leurs luttes pour la justice sociale des mouvements et guérillas d'inspiration marxiste. On affirme alors que la religion, loin d'être l'opium du peuple, est la vitamine du faible.

Mais on peut aussi retravailler la métaphore de l'opium pour l'assumer positivement, en la délestant des connotations de réprobation morale liées à la toxicomanie. Après tout, dans un pays comme la France où plus de la moitié des adultes déclarent avoir déjà consommé du cannabis et où une notable partie de la population use de médicaments à effets psychotropes, va-t-il complètement de soi qu'il ne soit à tous égards *pas bien* de recourir au pétard ou aux cachetons ? D'autant que dans cette optique, je n'ai pas encore évoqué la propriété antalgique de l'opium. Il y a quelque temps, j'avais une rage de dents, c'était extrêmement douloureux. On m'a prescrit un antalgique à base d'opiacés, qui m'a fait beaucoup de bien. Je ne m'en suis pas plaint. Dans la mesure où nous serons tous d'accord pour dire que la vie est souvent pénible et douloureuse, ne peut-on alors avancer cet argument « existentiel » en faveur de l'opium du peuple : si, pour certains d'entre nous, l'adhésion à une religion atténue les douleurs de la vie et rend un peu moins difficile l'exercice du dur métier d'exister, est-ce si évidemment critiquable ? Qui interdirait l'antalgique au souffrant ? Qui refuserait l'opium au mourant (et que sommes-nous d'autres sinon des mourants) ?

ACTION OU VÉRITÉ ?

Précisons ce point. Il existe deux principales façons d'interroger philosophiquement une croyance, religieuse ou non. La première est *aléthique* (en grec, ***aletheia**** = la vérité) : on demande « cette croyance est-elle vraie, théoriquement bien fondée et justifiée ? » La seconde est *pragmatique* (*pragmata* : les actions, ce qui se produit) : on demande « quels effets cette croyance produit-elle dans la vie de celui qui l'adopte ? » Si, par exemple, je fais mienne la croyance météorologique « il va pleuvoir demain », je pourrai, d'une part, aléthiquement, la justifier par diverses raisons plus ou moins solides (le temps se couvre, mon voisin en qui j'ai confiance me l'a dit, j'ai consulté le bulletin météo) ; et, d'autre part, cette croyance aura, pragmatiquement, des effets dans ma vie (je vais être d'humeur morose, je prendrai mon parapluie en sortant de chez moi, etc.).

« *Aletheia* »
On a l'habitude de traduire le mot grec *aletheia* par « vérité », qui vient du latin *veritas,* signifiant « vrai, sincère ». Cependant, *aletheia* a une étymologie qui lui donne une autre dimension : le terme désigne ce qui se situe hors du *léthé,* de l'oubli, du retrait. L'*aletheia* est ainsi liée à ce qui se dévoile dans l'expérience, tandis que le vrai ou la vérité nous emmènent vers la science et la logique.

« La vie est dure, alors, oui, *je prends des trucs* : des cachetons chrétiens, à posologie catho »

Concernant la question du caractère aléthiquement justifié, ou non, des croyances religieuses, j'en suis venu, avec les années, à professer un certain scepticisme. Non que j'estime qu'il faille renoncer à argumenter pour, ou contre, ces croyances : il est important d'avoir des raisons de croire ce que l'on croit, ou de ne pas croire ce qu'on ne croit pas, ne serait-ce que pour pouvoir s'expliquer à ce sujet. Mais il me semble que, sur la plupart des questions d'ordre

religieux, les arguments qu'on peut donner dans un sens ou dans l'autre ne sont jamais nécessitants, ne constituent pas des démonstrations qui emporteraient indiscutablement la conviction.

On le voit avec l'existence de Dieu. Il existe des arguments dignes d'intérêt en sa faveur, trop vite tenus toutefois pour des « preuves » par leurs partisans les plus dogmatiques: l'ordre du cosmos organisé par de grandes constantes et des lois suggère une intelligence ordonnatrice, le **« principe de raison suffisante »*** affirme la nécessité d'une cause première de l'Univers. Il existe aussi des arguments dignes d'intérêt en faveur de l'inexistence de Dieu, par exemple la présence du mal dans le monde, la prospérité des méchants et le malheur des gens de bien. Au résultat, on voit trop pour nier de façon infaillible l'existence de Dieu, mais pas assez pour en être assuré: entre allusion et illusion, le spectacle du monde est plus une énigme que la source de certitudes catégoriques à ce sujet. Aléthiquement parlant, il est ainsi difficile de déterminer si c'est l'athée ou le croyant qui a raison – ce qui explique, puisque les uns et les autres pondèrent différemment ces arguments *pro* et *contra,* qu'on rencontre des athées comme des croyants parmi les gens raisonnables. Il en va de même avec la question d'une éventuelle vie après la mort: comment avoir des assurances sur ce point, qui est au mieux de l'ordre de ce que Rabelais agonisant appelait un *« grand peut-être »*? On peut donc toujours argumenter au sujet de ces croyances religieuses, mais cela n'empêche pas qu'il y demeure une irréductible dimension de *pari* quand on les adopte ou les rejette – de sorte que les athées font eux aussi preuve d'une forme de dogmatisme s'ils décrètent sans autre forme de procès que ces croyances sont à coup sûr erronées.

Si l'on envisage à présent pragmatiquement les croyances religieuses, on a bien sûr le droit d'affirmer, comme on l'a vu plus haut, que leurs effets existentiels sont totalement ou essentiellement toxiques. Mais cela se discute: on peut, par exemple, soutenir que la croyance en une vie éternelle aide à affronter ce collant et pénible problème qu'est la peur de la mort, ou que, dans l'épreuve du deuil, elle joue un rôle consolateur en suggérant que la séparation avec ceux que nous aimons, pour difficile qu'elle soit, n'est pas définitive. Ici comme ailleurs, chacun se confectionne vaille que vaille et avec les moyens du bord sa tambouille existentielle pour se dépêtrer comme il le peut du bourbier de la vie. Et, pragmatiquement envisagées, la tambouille religieuse et la dose d'opium qu'elle procure ne sont peut-être pas dénuées de tout intérêt.

BÉQUILLES POUR TOUS

Catholique que je suis, à diverses reprises, je me suis demandé si je n'étais pas en train de perdre la foi, et puis je l'ai conservée: c'est vrai, je suis *addict* (et à mon âge désormais respectable, je crois bien que je vais finir ma vie dans cet état). On me dit que ma religion est, comme l'opium pour les opiomanes, une consolation face à une dure réalité. J'assume: quand je suis triste, j'ai besoin d'être consolé et j'apprécie qu'on me console. Ma religion est une sorte d'antalgique? J'assume: quand j'ai mal, je cherche à atténuer, voire à supprimer ma douleur, et d'ailleurs cela me redonne de l'énergie. J'ai des faiblesses et des lacunes, alors j'ai parfois besoin de béquilles pour claudiquer cahin-caha sur les rugueux chemins de l'existence. Pas vous? La vie est dure, alors, oui, *je prends des trucs*: des cachetons chrétiens, à posologie catho. Ou encore, en des termes plus choisis: les croyances religieuses se révèlent pour un certain nombre d'entre nous un précieux secours existentiel.

Au fond, en quoi est-ce un problème? Quant aux surhommes à la Nietzsche, aux *supermen* et *wonderwomen,* aux sages stoïciens et autres superhéros de l'existence inébranlables, indestructibles et autoréparants, parfaitement autonomes, toujours actifs et en bonne santé, que rien n'affecte ni n'abat, qui triomphent dans la joie, sans remèdes et par leurs seules et propres forces, des coups durs et des coups bas de la vie nous inflige, que voulez-vous que je vous en dise: grand bien leur fasse, tant mieux pour eux! Mais ils appartiennent à un type d'humanité dans lequel, fragile souvent, parfois brisé, je ne me reconnais pas. Il m'étonnerait un peu que je sois seul dans ce cas.

Il faut le reconnaître: la religion, c'est de l'opium. Elle a sans doute des effets secondaires regrettables – mais quel ***pharmakon**** n'en possède pas? Il faut éviter d'en consommer des quantités déraisonnables, sans quoi on se détraque la santé et devient un fanatique. Mais, à juste dose, sous forme **galénique*** adaptée et faute de mieux, dans les incertitudes et les tourments où nous sommes, cela peut faire du bien. Pourquoi s'en priver? Je n'ignore pas en outre qu'il existe d'autres opiums, comme la philosophie ou la littérature. Mais, d'expérience – et j'ai pris un peu de tout –, je suis loin d'être convaincu qu'ils soient aussi efficaces que la religion. Et puis ce sont des opiums pour gens cultivés, pour les intellectuels, des opiums élitistes. Quand elle ne dégénère pas en ésotérisme initiatique, la religion, elle, est librement accessible à tous. On peut donc aussi mettre à son crédit que c'est un opium *populaire*. ■

« Principe de raison suffisante »
On trouve ce principe formulé de façons légèrement différentes chez Aristote, Thomas d'Aquin et Leibniz, selon lequel *« jamais rien n'arrive sans qu'il y ait une cause ou du moins une raison déterminante »*, dont il est possible de rendre compte.

« Pharmakon »
Mot grec qui signifie à la fois remède et poison.

« Galénique »
De Galien (129–v. 216), l'un des pères grecs de la médecine, désigne la forme médicamenteuse.







DITES-LE AVEC DES BULLES

Former des bulles de savon est à la portée de tous. Pourtant, certains élèvent ce jeu d'enfant au rang d'art, comme **Mattia Pastore**. Lui se définit comme un « *dresseur de bulles* » qu'il fait éclore dans les rues, au théâtre ou à l'hôpital.

Par **VICTORINE DE OLIVEIRA** / Photo **XAVIER SCHWEBEL**

Mattia Pastore porte bien son nom. Ce n'est toutefois pas à la messe qu'il officie, même si la musique occupe une place importante dans sa vie. Armé d'un seau et de ses cannes, c'est plutôt au bord d'un canal, sur une scène de théâtre, dans un goûter d'anniversaire ou les couloirs de l'hôpital Sainte-Anne que vous aurez le plus de chance de le croiser. Car les ouailles de ce « pasteur » venu de Boves, une petite ville du Piémont italien, ne sont pas des personnes mais des bulles de savon. Mattia se présente en effet comme un « *dresseur de bulles* », capable d'orchestrer leur naissance, leur vie éphémère, tout en laissant leur mort au hasard d'un grain de poussière caché ou de l'index d'un enfant. « *Dans un monde où l'hypercontrôle est valorisé, sur ce qu'on mange ou ce qu'on poste sur les réseaux sociaux, les bulles apprennent le lâcher-prise* », amorce le quadragénaire. Car former une bulle, c'est à la fois à la portée de tout le monde – il suffit de disposer d'un peu d'eau et de savon – et extrêmement minutieux. Les paramètres à prendre en compte relèvent presque de la navigation en haute mer: sens et force du vent, taille des cannes, humidité de l'air, rugosité des mains, au cas où le dresseur serait tenté de sculpter à main nue, composition du liquide, participation plus ou moins bienveillante des spectateurs… soit toute



« Dans un monde où l'hypercontrôle est valorisé, les bulles apprennent le lâcher-prise »

une chimie complexe. Ce qui n'empêche pas que les bulles, une fois formées, s'affranchissent de toute autorité. « *C'est un exercice de patience mais aussi une expérience extrêmement agréable, et paradoxalement très addictive!* », s'enthousiasme Mattia.

DES NOTES AU SAVON

Les bulles sont donc une affaire sérieuse. Le philosophe Pierre Zaoui ne s'y est pas trompé, lui qui leur a consacré un essai en forme d'apologie, *Beautés de l'éphémère* (Seuil, 2024). Celui qui a écrit sur la façon de traverser les catastrophes existentielles ou sur la joie spinoziste considère les bulles de savon non pas comme un « *rien de tout* », symbole d'un vain effort à plier l'échine sous le poids d'une vie de souffrance, ainsi que le déplorait Schopenhauer, mais plutôt comme « *un tout d'un rien* », qui invite à s'engager dans « *une vie vouée à la grâce et à la légèreté, sans effort et sans inquiétude de l'après* ». Tantôt symbole de la fragilité de la vie, et donc de l'imminence de la mort, tantôt métaphore de l'innocence enfantine et d'un rêve d'apesanteur, la bulle divise. Une tension que Mattia observe parmi ses spectateurs, qui éprouvent autant de fascination respectueuse que de volonté de faire éclater ce qu'ils savent être de toute façon éphémère. « *Enfants comme adultes, les bulles mettent tout le monde d'accord, c'est un objet très démocratique,* observe-t-il. *N'empêche, certains ne peuvent pas se contenter de regarder, il faut absolument qu'ils essayent de courir après et de la détruire. J'ai parfois pu assister à de véritables démonstrations de violence collective!* » Rien d'étonnant pour celui qui a coécrit un spectacle intitulé *Concerto pour bulles sauvages*.

Avant de faire des bulles, Mattia se consacrait exclusivement à ses activités d'instrumentiste et de compositeur. Capable de jouer du piano, de la trompette ou de la flûte traversière, il découvre le dressage de bulles durant la période du confinement, alors qu'il vient de rejoindre la compagnie de cirque Le Fil de soie, spécialisée dans les représentations de rue. Même si tout est à l'arrêt, les membres de la compagnie poursuivent leur art de plein air. C'est d'abord comme accompagnateur musical qu'il exerce ses talents, en improvisant au piano en fonction de la danse aléatoire des bulles dans l'air. Mais sa rencontre avec Pierre-Yves Fusier, devenu dresseur de bulles après une quinzaine d'années à exercer en tant que directeur commercial, le décide à improviser non plus avec des notes mais avec du savon. Deux activités qui se répondent, selon Mattia: « *Une note de musique se comporte comme une petite bulle: aussitôt émise, aussitôt disparue et chassée par d'autres. Vous n'en maîtrisez plus la course, ni même la réception. Elles obéissent à la même phénoménologie: un compositeur, un émetteur et quelqu'un pour regarder ou écouter. De la même façon que les sons ne deviennent musique que s'il y a quelqu'un pour les écouter, les bulles ne prennent leur sens que s'il y a un public pour les contempler.* » Si Mattia conçoit ses performances à bulles de la même façon qu'il agence des harmonies et des lignes mélodiques, il reconnaît aux premières un pouvoir immédiat de fascination qui échappe à la musique. « *Une bulle semble bouger au ralenti, elle installe son propre rythme. C'est comme une fracture dans l'espace-temps, avec l'impression que le temps s'arrête et qu'une autre dimension voit le jour – pourtant, à l'intérieur de la bulle, il n'y a rien d'autre que de l'air. Cette modification de la qualité, de l'épaisseur de l'air qui nous entoure, c'est un truc qu'on ne voit que dans les films de science-fiction, normalement. Et ça rend les gens fous!* » s'étonne Mattia.

ENCHANTER LE MONDE

De ce pouvoir à la fois méditatif et stimulant, le dresseur se sert pour intervenir dans des structures comme l'hôpital Sainte-Anne, notamment en addictologie. On aurait toutefois tort d'imaginer qu'il s'agit uniquement d'un moment de thérapie pour les patients. Bien sûr, il y a l'idée de proposer une respiration à des personnes accueillies pour des séjours longs, dans un service où les pathologies sont lourdes. Mais les séances de bulles sont aussi à destination du personnel soignant. « *Quand les patients sont toujours très observateurs et n'essaient jamais de s'en prendre aux bulles, tout en posant beaucoup de questions ensuite, les soignants ont envie d'essayer, de s'amuser un peu eux aussi. Ça crée finalement une forme de cohésion entre les deux groupes, là où il pouvait y avoir avant une forme de hiérarchie* », remarque Mattia. Les bulles ont beau s'élever verticalement dans les airs et fasciner par leur apparente inaccessibilité, elles instaurent finalement une certaine horizontalité dans les rapports.

Autant de possibilités qui indiquent des façons d'habiter le monde, selon Pierre Zaoui: soit « *comme les couleurs le font sur le film savonneux de la bulle: en se distribuant sur sa surface, pur lieu de parcours et de chemins* », soit « *du dedans* » avec la bulle qui devient « *principe d'horizon, c'est-à-dire environnement et prison* », soit « *à la manière d'un radeau ou d'une fragile embarcation perdue dans le vaste monde de l'atmosphère terrestre* », ce qui revient à « *flotter, errer, se vouer au vaste vent du dehors* ». Alors Mattia, plutôt dessus, dedans ou dehors? Pour cet ancien membre de la fanfare de son village natal, l'important est avant tout de savoir jouer, voire improviser, tout en continuant d'avancer. De constater qu'on puisse ainsi le suivre, voilà tout son enchantement. ■



L'univers
par Étienne Klein

Physicien et philosophe des sciences, il dirige depuis 2006 le Laboratoire sur les sciences de la matière (Larsim) du Commissariat à l'énergie atomique (CEA). Il a récemment fait paraître chez Flammarion *Éloges du dépassement*, un livre de dialogue avec le spationaute Thomas Pesquet.

Et du néant naquit un FLOCON

La neige en train de fondre est-elle encore de la neige ? Cette question en apparence banale conduit à interroger une autre transformation, bien plus mystérieuse : celle qui a accompagné l'origine de l'Univers.



Aujourd'hui, il neige, notamment sur Paris. Après qu'ils ont touché le sol, les flocons ne durent guère : ils se métamorphosent vite en petites flaques d'eau. Comment décrire avec des mots cette transition entre deux états en apparence si différents ? La neige en train de fondre est-elle encore de la neige ? Déjà de l'eau ? Un mélange des deux ? Ni l'un ni l'autre ? Cette « *transformation silencieuse* », comme dirait François Jullien, semble bien difficile à décrire. Sans doute est-ce parce que notre langage est « ontologique » : s'étant concentré sur l'identité et la substance, il s'est équipé de mots qui disent surtout ce qui est. Même lorsque nous percevons un changement, nous supposons que quelque chose de la chose qui change se maintient, subsiste, persévère. Mais qu'est-ce qui, du flocon de neige, subsiste dans la flaque d'eau ? Qu'est-ce qui s'y trouve anéanti ? Et qu'est-ce que la flaque acquiert que le flocon ne possédait pas déjà ?

Questions d'autant plus délicates que notre pensée a tendance à morceler, à isoler et surtout à stabiliser : pour elle, plus une chose est déterminée – c'est-à-dire circonscrite dans son être – et moins elle peut devenir, se changer en une autre. De sorte que, comme le fait observer le même François Jullien, « *la transition fait littéralement trou dans la pensée européenne, la réduisant au silence* » (*Les Transformations silencieuses,* Grasset, 2009). Tandis qu'au contraire, selon lui, la pensée chinoise n'envisage jamais la vie et le monde qu'en transitions continues, comme emportés dans une sorte de procès perpétuel : le flocon et la petite flaque qu'il devient font partie d'un même flux temporel au sein duquel rien ne demeure jamais identiquement à lui-même.

Sans doute allez-vous rire, mais ces petites digressions provoquées par un banal spectacle hivernal m'ont semblé s'appliquer à une transition autrement plus vertigineuse : celle qui a accompagné l'origine de l'Univers (si tant est qu'elle a eu lieu). En effet, prendre la question de l'origine de l'Univers au sérieux, cela ne consiste pas seulement à tenter de décrire son histoire la plus ancienne (ce que les physiciens font de mieux en mieux). C'est *d'abord et surtout* interroger la *transition radicale* qu'elle suppose entre l'absence de toute chose et la présence d'au moins une première chose. Autrement dit, c'est investir la zone limitrophe du non-être et de l'être. Or cette dernière semble plus indicible encore que celle qui sépare le flocon de sa flaque. Car, comme le fit remarquer (obscurément comme à son habitude) un certain Martin Heidegger : « *L'essence de l'être même comporte dès l'origine le néant* » (postface à « Qu'est-ce que la métaphysique ? », 1943, *in Questions 1*).

Mais comment le néant, supposé avoir bel et bien existé, s'y est-il pris pour se transmuter en l'acteur de sa propre disparition ? Par quelle dynamique interne a-t-il pu « transitionner » au point de se séparer de lui-même ? Bien sûr, on a le droit d'imaginer que le néant d'avant l'Univers n'était pas seul au monde ; qu'il cohabitait avec autre chose que lui-même, par exemple, avec quelque principe transcendant qui lui aurait filé un coup de main ; et que le néant ainsi « aidé » aurait acquis le pouvoir de faire apparaître l'Univers… Mais comment mettre tout cela en mots sans produire une très indigeste purée verbale ? Au demeurant, un néant « accompagné » par autre chose que lui-même mériterait-il encore de porter ce nom ? Le néant peut-il exister autrement qu'en étant « seul au monde » ? ■

© Serge Picard pour PM ; © Darius Cotoi/Unsplash.

Éditions Sciences Humaines

Que savons-nous vraiment de ce géant qu'est la Chine ?

Sous la direction de Laurent TESTOT

LA **GRANDE HISTOIRE** DE LA **CHINE**



COLLECTION **BARBARA**
978-2-36106-902-5
408 PAGES - 20 €

RETROUVEZ TOUTE LA COLLECTION SUR
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM/EDITIONS
PAR TÉLÉPHONE AU 03 86 72 07 00

L'EMPIRE



STADE ULTIME DU CAPITALISME ?

Illustration : © William L. pour PM

Si l'actualité géopolitique est inquiétante, c'est que nous sommes sortis de l'idéalisme en matière de relations internationales. Le grand projet des Lumières était de parvenir, par le progrès démocratique et le « *doux commerce* », à souder entre eux les peuples de la Terre afin de poser les bases d'une paix perpétuelle. Le traumatisme des deux guerres mondiales du XX^e^ siècle a été tel qu'après 1945, de nombreuses organisations, de l'Otan à l'Union européenne, ont été créées afin de travailler à cette stabilisation de l'Histoire. **Mais à l'heure où de nouveaux empereurs – Donald Trump, Vladimir Poutine ou Xi Jinping – affichent leur mépris des droits de l'homme et des acquis démocratiques, nous devons prendre acte de la conversion du monde à un réalisme qui privilégie les rapports de force.**

Parcours de ce dossier

P. 42

L'impérialisme contemporain ne ressemble pas à ceux du passé. Nous ne sommes pas aux temps de la Rome antique, ni du colonialisme européen: nous assistons plutôt à un **impérialisme de la finitude**, hanté par la conscience de la vulnérabilité des civilisations et de l'écosystème terrestre.

P. 46

Deux spécialistes de géographie politique **Jacques Lévy** et **Sébastien Piantoni** ont contribué à notre dossier en élaborant des cartes qui permettent de visualiser l'extension des trois grands empires contemporains – les États-Unis, la Chine et la Russie – et de les replacer dans une perspective historique.

P. 54

Mais pourquoi y a-t-il des empires? Quelles dynamiques profondes poussent à la formation de ces vastes entités ? De **Dante** à **Toni Negri**, de **Benjamin Constant** à **Hannah Arendt**, les philosophes de la tradition avancent des explications divergentes.

P. 58

Spécialiste des entreprises et des entrepreneurs du numérique, **Nastasia Hadjadji** montre comment les magnats de la « tech », adeptes du libertarisme, sont devenus les promoteurs d'une nouvelle forme de colonialisme.

P. 60

Tout au long de ce dossier, nous n'avons eu de cesse de nous poser deux questions, qui ont inspiré notre débat final. L'impérialisme contemporain est-il une affaire d'appropriation des ressources, du pétrole et des terres rares, comme le soutient l'économiste et historien **Arnaud Orain**? Ou bien est-il mû par une idéologie, comme le pense le politologue **Arnaud Miranda**? Ils ont confronté leurs arguments.



N'hésitez pas à nous transmettre vos remarques sur ce numéro
reaction@philomag.com



© William L. pour PM

L'impérialisme DE LA FINITUDE

États-Unis, Russie et Chine, ces trois superpuissances contemporaines réactivent une catégorie politique que l'on croyait dépassée, l'empire. Leurs ambitions sont-elles seulement d'accaparer les ultimes ressources planétaires ou portent-elles une vision politique inédite ?

Par **ALEXANDRE LACROIX**

Dans la nuit du 3 janvier, les États-Unis ont mené une opération militaire éclair sur le Venezuela, déployant 150 avions et hélicoptères pour capturer le dirigeant Nicolás Maduro. Quelques jours plus tard, Donald Trump accentuait sa pression sur le Danemark et ses alliés européens, en claironnant, lors d'un échange surréaliste avec la presse: « *Nous avons besoin du Groenland pour des raisons de sécurité nationale.* » Une manière de mettre en pratique le « *corollaire Trump à la doctrine Monroe* », tel que le formule le récent rapport stratégique publié par la Maison Blanche, orné de la signature sismographique du président américain: « *après des années de négligence* », les États-Unis entendent « *restaurer la prééminence américaine dans l'hémisphère occidental* », c'est-à-dire dans les Amériques.

Côté russe, lors d'une prise de parole devant des haut gradés de l'armée en décembre, Vladimir Poutine est passé à l'insulte, comparant les dirigeants européens à de « *petits porcs* » prompts à se régaler de « *l'effondrement de la Russie* ». Et les frappes russes accentuent la pression sur les civils ukrainiens, endommageant les infrastructures électriques en plein hiver.

Lors de ses traditionnels vœux du nouvel an, le leader chinois Xi Jinping a quant à lui adopté un ton surplombant: « *Le monde d'aujourd'hui traverse à la fois des changements et des turbulences, et certaines régions sont encore en guerre. La Chine est du bon côté de l'Histoire.* » En chinois, le mot qui désigne la Chine est *Zhōngguó*, signifiant l'« empire du Milieu ». Mais le « Milieu » dont il est question ici ne désigne pas un centre entouré de périphéries – c'est l'espace qui s'étend entre le ciel et la terre, rien de moins. Quelques mois après son arrivée au pouvoir en 2012, Xi Jinping avait formulé deux « *objectifs séculaires* » : doubler le produit intérieur brut de 2010 afin d'atteindre les 10000 dollars par habitant en 2021, pour le centenaire du Parti communiste chinois, et faire de la Chine la première puissance mondiale en 2049, pour le centenaire de la République populaire. Le premier objectif a été dépassé. Qu'en sera-t-il du second?

LA FIN DE L'IDÉALISME

Dézoomons. Nous sommes habitués à nous représenter l'histoire du monde à l'échelle des États-nations. Mais l'État tel que nous le connaissons est une invention moderne qui a lentement émergé, alors qu'il existait auparavant, dans l'Antiquité, des entités plus petites ou bien plus vastes – des •••

cités et des empires. De l'Empire carolingien au Saint Empire germanique, de la succession millénaire des dynasties chinoises à l'Empire mongol, des conquêtes napoléoniennes à la grande expansion coloniale des Anglais, des Français et des Hollandais, la liste est longue, éloquente. Depuis la décolonisation, nous avons tendance à considérer l'empire et l'impérialisme comme des reliquats du passé, un héritage encombrant. Mais cette façon de voir nous laisse démunis lorsque trois superpuissances contemporaines – la Chine, les États-Unis, la Russie – affirment leurs ambitions impériales. C'est comme s'ils réactivaient une catégorie politique que nous avions crue dépassée.

Par ailleurs, une page s'est tournée depuis le début du XXIe siècle, qui contribue à rendre caduques nos vieilles façons de penser. Souvenez-vous des émeutes qui ont entouré le sommet du G8 à Gênes en 2001: elles symbolisaient le grand affrontement d'alors, entre deux visions de la globalisation antagonistes. D'un côté, les élites néolibérales, convaincues que le progrès démocratique et l'abondance seraient assurés par l'extension du commerce international, l'abaissement des droits de douane, la création de vastes zones de libre-échange, la circulation des marchandises et des capitaux, l'affaiblissement de l'État-providence et le non-interventionnisme en matière économique. De l'autre, l'altermondialisme, proposant d'instaurer une taxe Tobin pour ponctionner les revenus des marchés financiers et maintenir les politiques sociales. Non seulement le débat ne se pose plus en ces termes, mais, avec le recul, on a vraiment l'impression d'avoir eu affaire à une compétition entre deux *idéalismes* – le point commun entre néolibéralisme et altermondialisme étant leur pacifisme, leur confiance dans la possibilité de poser des règles du jeu rationnelles auxquelles souscriraient les acteurs tant publics que privés. Ces deux idéalismes sont tombés, laissant place à un *réalisme* amer, à une époque où sévit la loi du plus fort.

PRÉDATION OU IDÉOLOGIE ?

Comment qualifier l'impérialisme de notre époque, en saisir l'originalité et en même temps les dangers inédits? Nous proposons de l'appeler l'*impérialisme de la finitude*. Cette expression est librement empruntée à un ouvrage passionnant de l'économiste et historien Arnaud Orain *(lire p. 60-64)*, *Le Monde confisqué* (Flammarion, 2025), mais elle se démarque un peu de son cadre d'analyse.

Pour décrire la période actuelle, Arnaud Orain avance en effet le concept de « *capitalisme de la finitude* ». Le mot « *finitude* » renvoie ici à la crise écologique, à la prise en compte de la limitation des ressources terrestres. Le capitalisme du XIXe siècle n'envisageait pas vraiment les limites de la Terre, il projetait plutôt devant lui l'utopie d'une croissance infinie. Le capitalisme de la finitude a pris acte de la crise climatique et de la rareté des ressources disponibles. Son mot d'ordre est: « *Il n'y en aura pas pour tout le monde!* » Selon Arnaud Orain, ce capitalisme de la finitude a trois caractéristiques majeures: la fermeture et la privatisation des mers ; l'éviction des mécanismes du marché au profit des monopoles publics et privés, des rentes de situation, de la coercition violente, du protectionnisme; et enfin, l'impérialisme territorial et souverain.

Ainsi, selon Orain, l'impérialisme est une conséquence ou un sous-produit du mode de production capitaliste. C'était déjà, de manière plus nette encore, la thèse développée par Lénine *(lire aussi p. 56)* dans son opuscule *L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme* (1917). Lénine y soutenait que la constitution de conglomérats industriels et l'essor du secteur bancaire ont directement poussé les puissances européennes au colonialisme. Selon Lénine, l'impérialisme est moins un projet politique ou civilisationnel qu'une extension de la logique d'accaparement des ressources. Pour comprendre les causes de la Première Guerre mondiale, il est vain selon Lénine de se référer à l'« *histoire diplomatique* », il convient au contraire de se pencher sur « *la situation objective des classes dirigeantes* ». En clair, ce ne sont pas les jeux d'alliance qui ont fait basculer l'Europe dans le conflit après l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand, l'affrontement militaire est devenu inévitable à cause de « *deux ou trois rapaces de puissance mondiale (Amérique, Angleterre, Japon)* » qui ont entraîné « *toute la terre dans leur guerre pour le partage du butin* ». L'impérialisme est le *dernier* stade du capitalisme, à en croire Lénine, parce qu'il mène à la conflagration de la guerre, accoucheuse de la révolution communiste.

Dans des passages intéressants, Lénine propose de mesurer la progression de l'impérialisme européen à l'extension du kilométrage des réseaux de chemins de fer dans les colonies. Ce sont ces réseaux qui permettent de faire circuler les matières premières et les marchandises, de déplacer la main-d'œuvre. Tirons-en une maxime qui s'applique au monde contemporain: *là où il y a de l'empire, il y a du réseau.* De fait, les États-Unis et la Chine sont engagés dans une compétition acharnée pour la maîtrise des réseaux de télécommunication et de

GRAHAM ALLISON ET LE PIÈGE DE THUCYDIDE



Deux des empires actuels sont pris dans ce que le politologue Graham Allison, conseiller de plusieurs secrétaires d'État à la Défense américain, appelle le « *piège de Thucydide* », en référence à l'auteur qui a conté la guerre du Péloponnèse ayant opposé Sparte à Athènes. Allison tire de cette histoire antique une leçon valable, selon lui, à toutes les époques: « *Quand une puissance ascendante menace de supplanter une puissance établie, le danger n'est jamais loin. La Chine et les États-Unis suivent actuellement une trajectoire de collision qui – sauf à prendre, de part et d'autre, des mesures aussi difficiles que douloureuses – les conduira droit à la guerre.* » Le réflexe d'une puissance hégémonique, quand elle se voit rattrapée, est de tenter de freiner par tous les moyens l'ascension de sa concurrente, en faisant peser un poids de plus en plus lourd sur ses alliés, en voulant s'accaparer leurs ressources pour consolider sa position. Cela contribue à isoler la puissance installée et à convaincre les acteurs de dimension intermédiaire de se tourner vers la puissance rivale. Selon la relecture de Thucydide proposée par Allison, trois facteurs risquent d'envenimer la situation: le scénario de guerre ouverte advient si la puissance dominante se focalise sur ses intérêts égoïstes, si elle a peur et si elle agit par sens de l'honneur.



À LIRE
GRAHAM ALLISON
Vers la guerre. L'Amérique et la Chine dans le piège de Thucydide ?
(Odile Jacob, 2023).

© Wikimedia commons

l'intelligence artificielle. Et le passage du modèle concurrentiel à la constitution de gigantesques monopoles privés a largement été impulsé par le secteur technologique. Nous savons que ce secteur, par les investissements et les infrastructures qu'il requiert, est monopolistique.

L'ÉTRANGE MARIAGE DE LA FORCE ET DE LA FAIBLESSE

Cependant, si l'infrastructure matérielle est fondamentale, nous aimerions soutenir la thèse suivante: l'impérialisme actuel n'est pas qu'une conséquence mécanique du capitalisme. Les trois superpuissances en présence – États-Unis, Chine, Russie – ne sont pas portées par la seule volonté d'enrichissement, elles ont aussi un projet politique. L'impérialisme de la finitude, tel que nous l'envisageons, a quatre caractéristiques qui le démarquent à la fois des empires du passé et d'une simple manœuvre entrepreneuriale.

1. C'est un impérialisme pauvre en universalité, qui ne se projette pas aux dimensions du monde. Ce n'est plus la geste démente d'Alexandre partant de Macédoine pour conquérir l'Inde. Chaque empire tend à se recentrer sur sa propre zone d'influence, tout en prenant acte de la présence des autres empires et des limites des terrains de jeu. De façon symptomatique, Vladimir Poutine s'est publiquement réjoui de la volonté trumpienne d'annexer le Groenland, considérant que ce dernier valait à peu près 1 milliard, c'est-à-dire moins de 5 dollars l'hectare!

2. Chacun des empires actuels se vit, paradoxalement, comme vulnérable et menacé. La finitude ne renvoie pas uniquement à la limitation des ressources de la Terre, elle a aussi une dimension existentielle, quasi affective. Poutine n'a de cesse d'accuser les Occidentaux et l'Otan de chercher à affaiblir la Russie; Donald Trump semble obsédé par la concurrence de la Chine, la circulation des drogues et les flux migratoires; le régime de Pékin muselle étroitement la liberté d'expression, l'antimodèle absolu de Xi Jinping étant Mikhaïl Gorbatchev, dont les efforts d'ouverture de l'espace public au temps de la Glasnost ont conduit à l'écroulement du Parti communiste soviétique.

3. Les empires actuels sont hostiles au multiculturalisme. Là, c'est vraiment étrange, presque contradictoire, puisque, depuis la Rome antique, on sait qu'un empire est par définition multi-ethnique et multiculturel. Le mot « nation » vient du latin *nascor,* qui signifie « naître ». La nation est conçue en référence à un peuple et à son sol natal. « Empire » vient du latin *imperare* qui veut dire « gouverner, commander » – l'empire est un mode de gouvernement appliqué à un patchwork de populations. Certes, les citoyens d'Athènes ou de Rome se sentaient supérieurs aux populations soumises, ils n'étaient pas partisans d'une égalité des droits, mais ils ne voyaient pas l'empire comme un tout homogène du point de vue ethnique et culturel. Or les nouveaux leaders, Xi Jinping et Trump en particulier, sont des empereurs qui, curieusement, conservent une mentalité nationaliste, accordant dans leurs discours un rôle central au peuple chinois ou même à l'homme blanc occidental. Poutine est plus ambigu, qui balance entre un positionnement slavophile et un eurasisme qui intègre à la confédération de Russie une certaine diversité. En tout cas, cette hostilité aux flux migratoires et aux minorités est ce qui éloigne le plus l'impérialisme contemporain de la rationalité économique, car le langage du *business* et des tableaux Excel ne retient pas la couleur de peau ni l'identité comme des critères pertinents.

4. Ces empires sont extractivistes: ils cherchent à sécuriser leurs accès au pétrole, au gaz naturel, aux terres rares, aux minerais, aux terres arables, aux zones de pêche, aux forêts primaires. Quand la Chine étend les « routes de la soie » ou acquiert des sols en Afrique, quand les États-Unis entendent exploiter le pétrole du Venezuela ou du Groenland, quand la Russie se sert de son gaz comme d'un moyen de pression sur l'Union européenne, c'est bien de l'extractivisme. Conscients de la finitude terrestre, les empereurs actuels en tirent des conclusions opposées à celle des écologistes et souhaitent accélérer l'accaparement des dernières ressources disponibles. Exception faite peut-être pour la Chine qui, ayant peu de pétrole et de gaz, travaille à sa transition énergétique – tout en veillant jalousement sur ses terres rares.

Dans un chapitre de leur livre protéiforme *Mille Plateaux* (1980) intitulé « Appareil de capture », Gilles Deleuze et Félix Guattari proposent une approche de la politique radicalement anti-idéaliste, sans doute adaptée à notre temps. Ils soutiennent que le capitalisme tend à « *déterritorialiser* » les flux de capitaux, d'informations, de marchandises. Le rôle de l'État-nation moderne serait au contraire de les « *encoder* » et de les « *territorialiser* » – c'est-à-dire de les réguler –, si bien qu'il y a une dialectique entre l'État et le capital. Mais le propre d'un État impérial, toujours selon les auteurs, est de tenter d'intégrer tous les « *appareils de capture* » disponibles à sa « *mégamachine* ». Quand on considère la manière dont l'appareil d'État, l'armée, le complexe industriel, les technologies et la collecte des datas sont intriqués aux États-Unis comme en Chine, on a bien l'impression d'assister à la formation de deux mégamachines dont la puissance est démesurément accrue par l'informatique. L'une des deux finira-t-elle par capturer l'autre, ou feront-elles un pacte de non-agression? ■

« Chacun des empires actuels se vit, paradoxalement, comme vulnérable et menacé. La finitude ne renvoie pas uniquement à la limitation des ressources de la Terre, elle a aussi une dimension existentielle, quasi affective »

Une partie de cartes SERRÉE

Nous avons exceptionnellement fait appel à deux spécialistes pour rendre compte de la formation des nouveaux empires. Les géographes **Jacques Lévy** et **Sébastien Piantoni** ont conçu les quatre cartes que nous vous présentons ici. Trois d'entre elles exposent les dynamiques de conquête qui structurent actuellement les trois empires américain, chinois et russe ; la dernière met l'accent sur l'histoire longue de l'impérialisme à l'échelle mondiale. L'ensemble est accompagné d'une lecture idéologique et stratégique de la politique menée par ces « nouveaux maîtres du monde » – où l'Europe apparaît en marge, avec son idéal de paix post-impériale. Anachronique ou courageux ?



Par **CÉDRIC ENJALBERT**, **DEVY BENOIT** et **IRIS ARDEOIS**

L'EMPIRE AMÉRICAIN



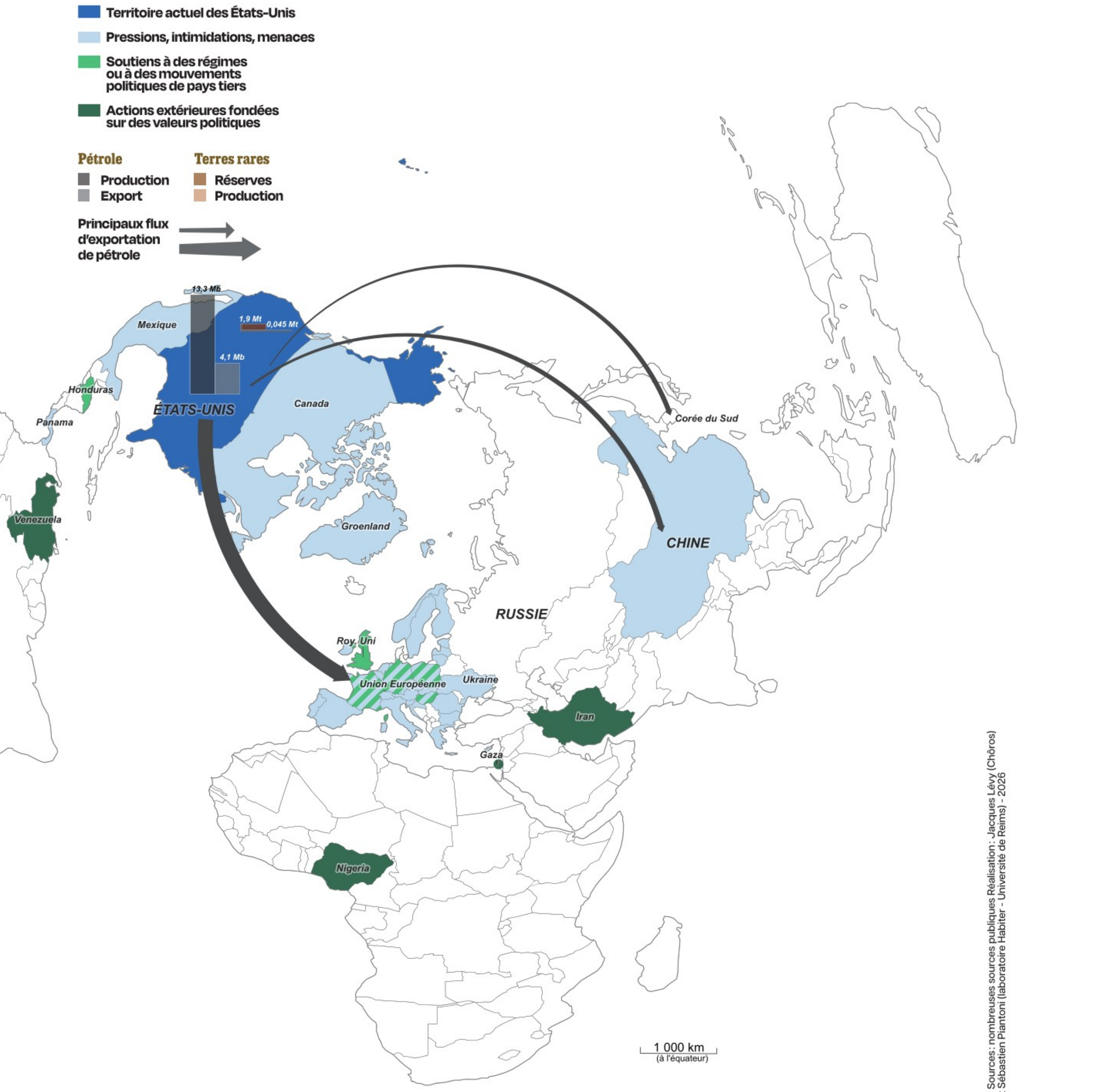
PERSONNALITÉ DU DIRIGEANT

45e puis 47e président des États-Unis, Donald Trump n'a pas le profil d'un intellectuel tenant à des idées fortes. Il entretient une vision transactionnelle et mercantile de la politique, comme art du « *deal* » visant à l'enrichissement. Selon lui, ce qui ne rapporte plus doit être abandonné – comme en témoigne le retrait des États-Unis de près de soixante-dix organisations internationales « *qui ne servent plus les intérêts américains* ».

Son style de communication a fait basculer la politique dans l'ère de la « post-vérité » : il ne s'agit pas pour lui de faire un usage traditionnel de la propagande en biaisant les chiffres ou la présentation des événements, mais carrément de proposer des « réalités alternatives », d'inventer des faits de toutes pièces. Sur la scène internationale, ce goût de l'outrance l'a souvent conduit à adopter ce qu'on appelle la « stratégie du fou », qui consiste à promettre le pire à ses ennemis jusqu'à verser dans l'irrationalité, pour se rétracter ensuite.

Mobilisant les masses populaires contre les élites, Trump pratique le rapport de force dans tous les domaines, s'affranchissant des usages comme des règles du droit. Sans pour autant manier de concepts précis, il s'inscrit dans une mouvance conservatrice théorisée par le philosophe et économiste américain **Murray Rothbard** (1926-1995) : le « *paléo-libertarianisme* ». Ce dernier prône le « *populisme de droite* », et, selon lui, « *la tâche des paléo-libertariens est de sortir du gouffre sectaire libertaire et de forger des alliances avec les "réactionnaires" culturels et sociaux, ainsi que politico-économiques* »… de tous les pays (lettre d'information « The Rothbard-Rockwell Report », février 1993). ●●●

LES ÉTATS-UNIS ET LE MONDE DEPUIS LE DÉBUT DU SECOND MANDAT DE DONALD TRUMP (2025)



© Sources : nombreuses sources publiques Réalisation : Jacques Lévy (Chôros) et Sébastien Piantoni (laboratoire Habiter - Université de Reims) - 2026

IDÉOLOGIE

Formulée le 2 décembre 1823 devant le Congrès des États-Unis, la « doctrine Monroe » – nommée d'après le président de l'époque James Monroe (1758-1831) – entend dissuader les puissances européennes de toute intervention sur le continent américain. Présentée comme défensive, elle devient offensive sous le mandat de Theodore Roosevelt (1858-1919). Ce dernier, connu pour sa politique étrangère abrupte, dite du « *Big Stick* » (diplomatie du « gourdin »), propose une interprétation ouvertement expansionniste de la doctrine Monroe dans le « corollaire Roosevelt » de 1904. Par ce glissement doctrinal, les États-Unis s'érigent alors en gendarme autoproclamé du continent et en leader de l'« *hémisphère occidental* ». À cet interventionnisme militaire s'ajoute peu après, en 1909, une « *diplomatie du dollar* », qui consiste à déployer son pouvoir économique dans le monde en se faisant créancier et en investissant dans les infrastructures de pays d'Asie et d'Amérique du Sud.

Dans le document « National Security Strategy 2025 » publié par la Maison Blanche, Donald Trump affiche sa volonté d'ajouter à son tour un « *corollaire Trump* », pour former ce que les commentateurs politiques ont appelé une « *doctrine Donroe* » – néologisme associant Donald et Monroe. En clair, il veut protéger les intérêts américains contre les ambitions de l'Europe mais aussi – et surtout – contre toute menace venant de la Chine.

STRATÉGIE

La puissance américaine vise l'extension territoriale pour sécuriser ses frontières, au nord comme au sud du continent, du Groenland (où sont établies des bases militaires) au Venezuela (le pays d'Amérique latine auquel la Chine a le plus prêté d'argent depuis les années 2000).

Cet impérialisme se prolonge dans le ciel, avec l'envoi de satellites qui assurent aux États-Unis un monopole sur les réseaux de communication. Sur les 13026 satellites actifs, près des trois quarts seraient américains – 9000 ont été mis en orbite par SpaceX. Cette politique participe plus généralement d'un impérialisme numérique *via* les Gafam qui renforcent leur contrôle sur le cyberespace, ainsi que notre dépendance à ces technologies.

L'EMPIRE CHINOIS

PERSONNALITÉ DU DIRIGEANT

Secrétaire général du Parti communiste chinois (PCC) depuis 2012 et président de la République populaire de Chine depuis 2013 (après avoir fait abolir la limite du nombre de mandats en 2018), Xi Jinping – seul candidat en lice – est réélu en 2023 à l'unanimité. Figure unique du Parti, il incarne une vision unitaire de la politique où l'État, le PCC et la nation forment le récit homogène d'un destin collectif, renouant avec une idéologie forte.

Sa « pensée », devenue une doctrine officielle du Parti, est inscrite dans la Constitution depuis le XIX[e] Congrès du PCC en 2017. Structurée autour du concept de « *rêve chinois* », elle poursuit à la fois un idéal de prospérité matérielle pour la population et un horizon civilisationnel de « *grande renaissance de la nation chinoise* » en vue du centenaire de la République populaire de Chine, en 2049.

Sur le plan géopolitique, Xi Jinping articule un modèle original mêlant capitalisme d'État, nationalisme et inspiration maoïste. Loin de rompre avec le marché international, il le subordonne strictement à la souveraineté politique. Supervisant la stratégie diplomatique dite du « *loup-guerrier* », soit l'utilisation d'une rhétorique de la confrontation, il rompt avec la politique étrangère héritée de Deng Xiaoping, davantage favorable à une stratégie du « *profil bas* ». À l'offensive, Xi Jinping évoque non plus un « *modèle* » mais une « *solution chinoise* », répondant à une supposée décadence de la culture libérale occidentale. Si l'ambition de détrôner les États-Unis au rang de première puissance mondiale est claire, les pays européens sont avant tout considérés comme des débouchés de marché vers lesquels la Chine peut exporter et investir.



LES ACTIONS IMPÉRIALES DE LA CHINE DEPUIS L'ARRIVÉE AU POUVOIR DE XI JINPING (2013)



IDÉOLOGIE

La Chine contemporaine puise dans la tradition confucianiste – prônant l'ordre, la piété familiale et le primat du collectif –, qu'elle combine avec une logique de « Parti-État » maoïste et un fort nationalisme. Sous le terme de *Tiānxià* – littéralement « Tout ce qui est sous le ciel » ou « Céleste Empire » –, elle réactive une idéologie millénaire désignant un projet de souveraineté mondiale. Ce nouvel ordre international dépassant l'organisation étatique classique est moins fondé sur le système westphalien (du traité de Westphalie en 1648, d'où

découle le droit des États souverains) que sur l'érection d'une « *institution mondiale* » et d'un centre normatif.

L'extension de cette zone d'influence passe par des intimidations directes sur des pays voisins, dont Taïwan mais aussi le Japon, les Philippines, le Vietnam, la Malaisie ou l'Inde. Le gouvernement chinois se place du côté des pays du « Sud global », entretenant une « amitié » intéressée avec Vladimir Poutine. À l'Ouest, il cherche plutôt la désunion des démocraties. La volonté d'instituer une « *nouvelle civilisation humaine* » conduit effectivement à une révision du modèle de la démocratie libérale occidentale. Le PCC promeut en lieu et place ce que le philosophe **Zhao Tingyang** appelle « *smart democracy* », utilisant les outils technologiques pour optimiser sa gouvernance – une politique qui conduit en fait à la censure, à la surveillance généralisée de tous les citoyens et qui contredit l'état de droit.

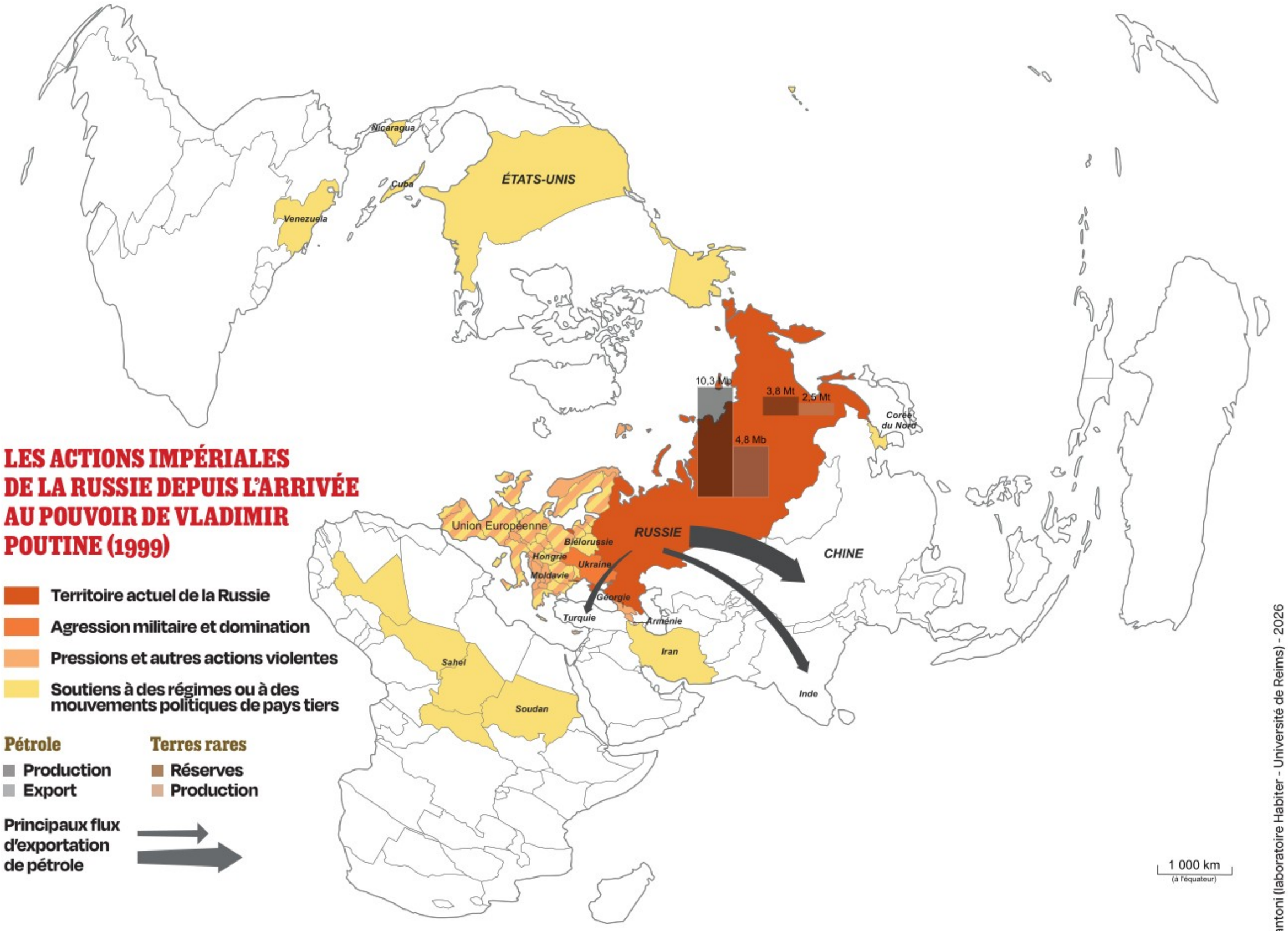
STRATÉGIE

En complément de l'exploitation des terres rares, la puissance chinoise crée un réseau de sujétion par l'endettement auprès de pays partenaires et déploie son contrôle sur le monde entier par le tracé depuis 2013 de nouvelles routes de la soie (*Belt and Road Initiative*) – ports, rails, *data centers*, corridors énergétiques –, à même de lui assurer une emprise sur les flux autant que sur les territoires.

S'y greffe également un tournant écologique stratégique : l'investissement massif dans les technologies bas carbone vise autant la stabilité intérieure (pollution, santé, énergie) que l'avantage comparatif industriel et la capacité d'influence normative (standards, chaînes d'approvisionnement).

© Sources : nombreuses sources publiques Réalisation : Jacques Lévy (Chôros) et Sébastien Piantoni (laboratoire Habiter - Université de Reims) - 2026

L'EMPIRE, STADE ULTIME DU CAPITALISME ?



© Sources : nombreuses sources publiques Réalisation : Jacques Lévy (Chôros) et Sébastien Piantoni (laboratoire Habiter - Université de Reims) - 2026

L'EMPIRE RUSSE

PERSONNALITÉ DU DIRIGEANT

Vladimir Poutine est à la tête du pays depuis 1999. Les réformes constitutionnelles adoptées en 2020 lui permettent de rester au pouvoir jusqu'en 2036. Partisan d'une doctrine conservatrice, il défend une stratégie de la « *voie russe* » héritée du courant des « slavophiles », tournés vers le passé mythifié de la Russie – et opposés aux « occidentalistes » tournés vers l'Europe.

Marqué par ses fonctions au KGB, Vladimir Poutine nourrit la nostalgie de la grandeur de l'URSS, dont il considère la dissolution comme « *la plus grande catastrophe géopolitique du XX^e^ siècle* ». La restauration de l'Empire passe pour lui par l'annexion par la force des territoires russophones ou ex-soviétiques devenus indépendants, comme par le rétablissement de symboles impériaux et soviétiques.

Contrairement à l'image du dirigeant libéral pro-occidental qu'il a pu donner durant son premier mandat, il n'a jamais adhéré ni au libéralisme politique ni à la démocratie pluraliste. Il se méfie de l'Occident, jugé décadent, sanctionne les « *agents de l'étranger* » et méprise le droit international. Son régime s'est structuré autour d'une « *verticale du pouvoir* », de la mise au pas des médias et de la neutralisation de l'opposition par la menace, les emprisonnements ou les assassinats.

Il revendique une confrontation avec l'ordre occidental et promeut un projet impérial eurasien destiné à constituer un pôle alternatif à l'« *Empire atlantiste* » symbolisé par l'Organisation du traité de l'Atlantique nord (Otan), en s'appuyant sur des alliances avec la Chine et de nombreux pays du « Sud global ». Depuis 2023, il est visé par un mandat d'arrêt de la Cour pénale internationale pour sa participation à des crimes de guerre en Ukraine.

IDÉOLOGIE

La politique étrangère russe nourrit une vision impériale messianique: celle d'une « Russie-empire » appelée à redevenir le centre d'un ordre multipolaire. Dès le XVI[e] siècle, la théorie faisant de Moscou la « *Troisième Rome* » lui confère une mission spirituelle et politique universelle, la prédestinant à succéder à Rome et à Constantinople pour incarner une forme supérieure d'ordre spirituel et politique. Sous Staline, la doctrine du « *socialisme dans un seul pays* » reconduit l'expansion géopolitique comme une nécessité historique.

À ce messianisme s'ajoutent un pessimisme civilisationnel et une critique de l'égalitarisme démocratique. **Ivan Ilyine** (1883-1954), une référence pour Poutine, décrit l'Europe comme une puissance hostile et légitime l'impérialisme comme nécessité morale. Dans *Nos missions*, il conçoit la Russie comme un organisme spirituel menacé par la fragmentation, rejetant la démocratie libérale « *formelle* » au profit d'une « *dictature démocratique* » incarnée par une autorité centrale forte. L'idéologue d'extrême droite, « *néo-eurasiste* » **Alexandre Douguine** (né en 1962) propose aujourd'hui une formulation explicite de l'impérialisme russe: il appelle à dépasser libéralisme, communisme et fascisme pour fonder un projet eurasien fondé sur une tradition antimoderniste, antidémocratique et sur la défense du « *génie* » de la civilisation slave contre l'« *empire atlantiste* » occidental.

STRATÉGIE

La Russie a réorienté son appareil productif vers une économie militaire, tout en utilisant le gaz et le pétrole comme leviers géopolitiques: sécurisation de rentes d'exportation, pression sur les pays dépendants et redéploiement des flux énergétiques vers l'Asie afin de contourner les sanctions occidentales.

Outre cette puissance énergétique, le pays s'appuie sur une stratégie d'alliances opportunistes et d'influence dans les conflits périphériques en Afrique et au Moyen-Orient, ainsi qu'une intégration dans des formats non occidentaux (comme les Brics ou l'Organisation de coopération de Shanghai). Cette stratégie vise moins la domination économique globale que la capacité de nuisance et de blocage dans un ordre mondial multipolaire.

LE POST-EMPIRE EUROPÉEN



PERSONNALITÉ DE LA DIRIGEANTE

Fille d'Ernst Albrecht, l'un des premiers fonctionnaires européens, Ursula von der Leyen est une gynécologue d'éthique protestante. À partir de 2001, elle s'engage au sein de l'Union des chrétiens-démocrates (CDU, droite conservatrice) allemande. En juillet 2019, alors ministre de la Défense du gouvernement d'Angela Merkel, elle est nommée présidente de la Commission européenne. Plaidant pour un modèle fédéral instituant des « *États-Unis d'Europe* », elle présidentialise la fonction, en verrouillant sa position de pouvoir et en écartant les voix dissidentes. Une étape emblématique de son style de gouvernance est la gestion de la pandémie de Covid-19, pendant laquelle elle a négocié avec l'industrie pharmaceutique sans passer par les procédures officielles – ce qui lui a valu des démêlés en justice – pour mener des achats groupés de vaccins. Cette politique sanitaire a été considérée comme un succès pour les Européens.

Au sommet de Davos, en 2026, elle appelle à « *bâtir une nouvelle forme d'indépendance européenne* ». Mais alors que l'Europe n'a pas d'armée, ni de position commune vis-à-vis des États-Unis, ni de politique migratoire cohérente, que l'Union européenne (UE) manque de leviers efficaces d'intervention dans la vie économique, cette indépendance semble un vœu pieux. Un rapport de l'ancien président de la Banque centrale européenne Mario Draghi, remis en 2024 à Ursula von der Leyen, appelle d'ailleurs à un endettement massif pour financer une reconversion énergétique et écologique, l'innovation technologique et sa sécurité, pointant sinon un risque de déclassement face à la Chine et aux États-Unis.

IDÉOLOGIE

La raison d'être de l'UE n'est pas la guerre – ce n'est pas un outil de puissance – mais la paix. D'après le *Projet de paix perpétuel* (1795) d'Emmanuel Kant, qui compte parmi les textes fondateurs de l'Union européenne, le seul moyen de mettre en place une paix durable est d'instaurer un « *fédéralisme d'États libres* ».

Lors de la création de la Communauté économique européenne en 1957, ses pères fondateurs souhaitent ainsi mettre en place les conditions d'une paix durable par l'intégration à un marché commun. Si certains, comme Robert Schumann ou Jean Monnet, sont d'authentiques fédéralistes, d'autres voix, comme celle de Charles de Gaulle, défendent la souveraineté nationale. Cette dissociation entre la démocratie – réservée à l'échelon national – et la technocratie – l'intégration supranationale se faisant par le droit, la réglementation, la libre circulation des personnes et l'existence d'une monnaie unique gérée par la Banque centrale européenne – est le péché originel de l'UE.

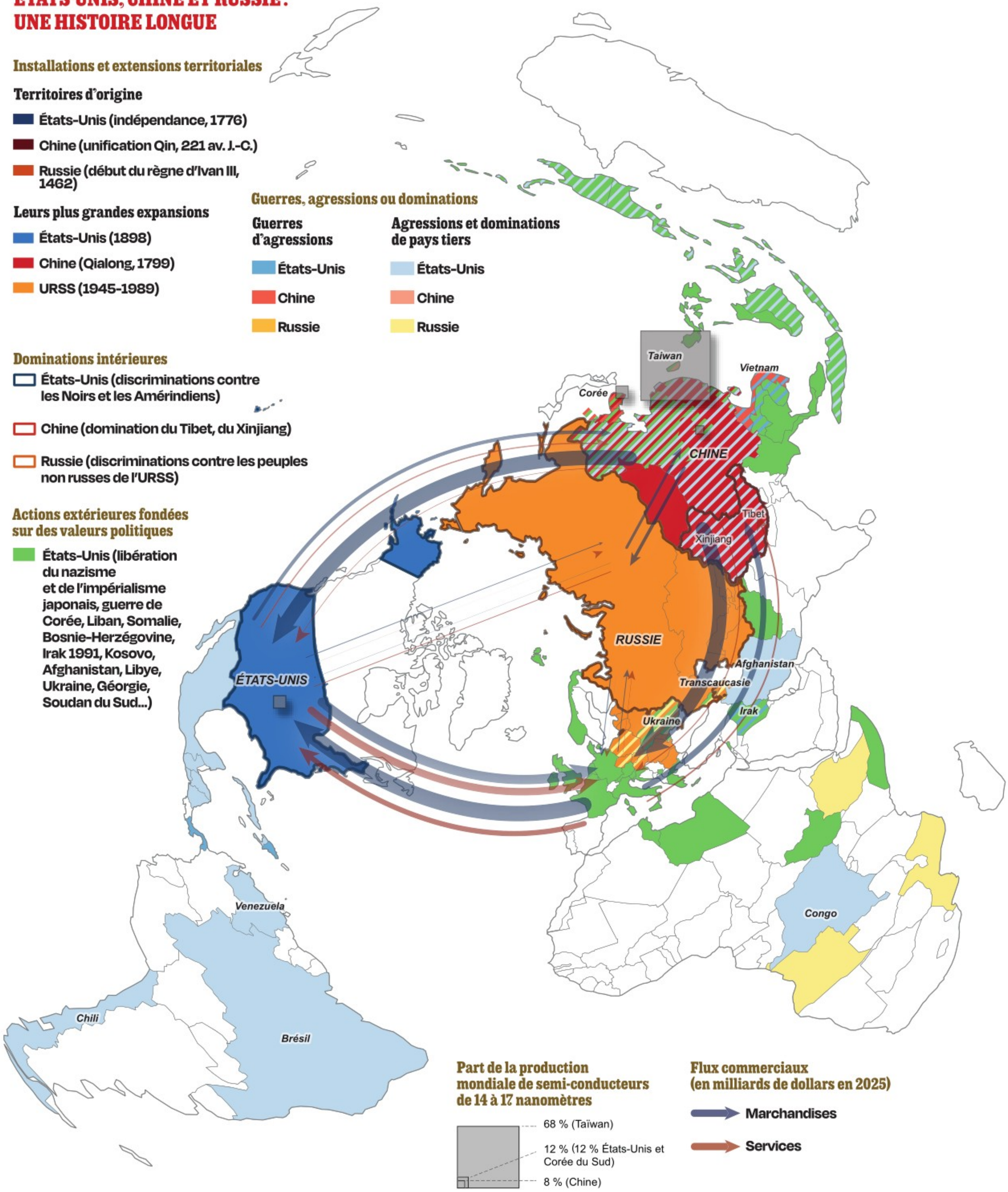
« *L'Europe sera le séminaire où les gens apprennent à réfléchir au-delà de l'Empire* », écrit le philosophe **Peter Sloterdijk** dans *Si l'Europe s'éveille* (2003). Selon lui, le Vieux Continent, dont l'histoire est marquée par la traite transatlantique et les guerres de décolonisation, est entré dans une phase de maturité, où il devient possible de se penser comme superpuissance mondiale, sans avoir l'ivresse de la toute-puissance.

STRATÉGIE

L'Agenda stratégique 2024-2029 de l'UE indique que « *des valeurs telles que le respect de la dignité humaine, la liberté, la démocratie, l'égalité, l'État de droit et le respect des droits de l'homme, y compris les droits des personnes appartenant à des minorités, sont la force principale de l'UE, ainsi que sa boussole tant au sein de l'UE que dans le monde* ».

L'UE se vit comme la dernière puissance prônant la défense des droits de l'homme dans un monde qui voit revenir des régimes autoritaires, voire des dirigeants tyranniques. Sur le plan économique, les élites européennes semblent attachées aux accords de libre-échange dans une époque où les monopoles se multiplient, où les frontières se referment et où la guerre commerciale se durcit.

ÉTATS-UNIS, CHINE ET RUSSIE : UNE HISTOIRE LONGUE



© Sources : nombreuses sources publiques Réalisation : Jacques Lévy (Chôros) et Sébastien Piantoni (laboratoire Habiter - Université de Reims) - 2026

ENTRETIEN

« La cartographie doit penser la complexité, mais aussi simplement que possible »



Le géographe **Jacques Lévy** a conçu avec le cartographe **Sébastien Piantoni** les quatre cartes que nous vous proposons dans ces pages. Penseur de la mondialisation, il explicite la manière dont il conçoit ces logiques impériales et les choix qu'il a adoptés, avec son confrère, pour les représenter.

Propos recueillis par **CÉDRIC ENJALBERT**

Comment avez-vous choisi de représenter les trois puissances chinoise, russe et américaine sur ces cartes ?

JACQUES LÉVY: Avec Sébastien Piantoni, nous avons privilégié deux types de représentation: l'une est historique (*voir carte ci-contre*), elle repose sur une comparaison entre ces trois États, avant l'arrivée des trois « apprentis empereurs ». Cela permet de mesurer les discontinuités à l'aune des continuités. Nous avons aussi voulu montrer les flux des ressources et des relations commerciales de chacun de ces pays. Toute projection cartographique produit des déformations. Nous avons fait le choix d'une projection azimutale sur le pôle Nord car l'essentiel de l'information utile se trouvait dans cet hémisphère. De nombreuses projections masquent l'unité du monde, si bien que des endroits très proches apparaissent parfois très éloignés sur une carte. Nous avons, nous, opté pour ce que le géographe Olivier Dollfus appelle le « *bouclage du monde* », afin de rendre compte du fait que les États-Unis, la Russie et la Chine sont proches et que leurs systèmes militaires, y compris nucléaires, accordent beaucoup d'importance à l'Arctique.

Vous avez analysé dans vos travaux les effets pacificateurs de la mondialisation. La formation de ces nouveaux empires contredit-elle cette dynamique ?

J'aimerais nuancer la nouveauté du phénomène impérial et l'inscrire dans un temps plus long. En 1992, j'ai écrit avec deux collègues un livre intitulé *Le Monde. Espaces et systèmes*. Nous y décrivions l'émergence possible d'une « société-Monde », passant par le déclin des empires. Je crois que cette hypothèse tient toujours, et encore plus aujourd'hui avec la gouvernance climatique. Le chercheur américain Joseph Nye, qui a introduit la notion de *soft power*, affirme que pour être puissant, il faut être légitime. C'est cette posture que les États-Unis ont fini par adopter, menant des opérations militaires qui s'apparentent davantage à un exercice de police que de guerre. Il est vrai qu'avec l'accaparement des terres rares et du pétrole, la question d'une nouvelle logique impériale se pose aujourd'hui. Mais Trump ne peut pas démondialiser les États-Unis. Poutine a une idéologie néo-impériale, mais son exercice autocratique du pouvoir et son économie de guerre sont des impasses. La Russie n'a pas construit de modèle de développement alors qu'elle aurait pu devenir une Australie, un vaste pays riche en matières premières, qu'il exporterait pour investir dans d'autres activités. Xi Jinping entretient une vision technocratique du pouvoir, il entend protéger la Chine de la fragmentation en l'empêchant de devenir une république démocratique. Mais se lancer dans une guerre pour conquérir Taïwan serait pour elle un suicide socio-économique.

Le cartographe propose une certaine représentation du monde. Quel est son rôle politique dans un contexte aussi troublé ?

De penser la complexité, mais aussi simplement que possible ! La géographie considérait autrefois l'espace sous la simple forme d'un territoire, avec des frontières franches, ignorant les réseaux. Elle est désormais intégrée au concert des sciences sociales et s'intéresse à toutes les dimensions de l'espace, explorant les spatialités, c'est-à-dire l'agir spatial des acteurs, individus compris. La notion de rhizome, employée par Gilles Deleuze et Félix Guattari comme une métaphore, nous l'avons prise au sérieux comme concept, faisant du rhizome un réseau ouvert, avec une faible centralité et des limites floues, qui se trouve au cœur de la dimension spatiale du monde social. Au sein du laboratoire Chôros, qui réunit un collectif de chercheurs indépendants au sein duquel je travaille, nous avons rédigé un manifeste pour une « *science impliquée* », interrogeant aussi notre rôle de citoyen. Nous y affirmons que la meilleure contribution d'un chercheur à la vie civique reste d'être un bon chercheur ! ■

© Collection particulière

Pourquoi y a-t-il DES EMPIRES ?

Les empires entendent souvent instaurer la paix et l'harmonie mais s'abîment dans la domination et la violence... avant de sombrer. Afin de savoir si un nouvel âge impérial commence, voyons pour quelles raisons ils réapparaissent toujours. Voici ce qu'en ont dit les philosophes, de Dante à Toni Negri.

Par **MICHEL ELTCHANINOFF**

Parce que cela permet d'unifier l'humanité



Dante
(v. 1265-1321)

Pour le poète toscan, l'empire est loin d'être un enfer. Dans le conflit qui oppose, au Moyen Âge, le Saint Empire romain germanique et la papauté, il prend le parti d'Henri VII de Luxembourg, qui décide de se faire sacrer empereur à Rome. Afin de soutenir sa démarche, Dante rédige vers 1311 le traité *De la Monarchie*, en latin. Selon lui, l'empire est une idée enthousiasmante pour la nouvelle ère historique qui s'ouvre en Europe. Il permettrait d'unir tous les hommes, en dehors de la tutelle de l'Église. Mais cet empire doit être universel: sous la direction d'un chef incontesté, nous n'aurions plus besoin de nous battre les uns contre les autres et découvririons notre *humanitas* commune. Quant à l'empereur, il cesserait de rêver de conquêtes car il aurait déjà tout acquis. Cette idée est plus ambitieuse que la vision d'Aristote, qui limitait les communautés politiques à des espaces circonscrits où tout le monde se connaît. Dante propose à ses contemporains, sur le modèle de la Rome antique, un plan grandiose qui nous transcende mais dépend tout de même de notre action. Pour lui, le dirigeant capable de rassembler tous les hommes dans un empire unique et d'instaurer le règne éternel de l'unité mériterait sans doute le prix Nobel de la paix.

Parce que certains États s'agrandissent trop



Montesquieu
(1689-1755)

Le philosophe des Lumières porte une attention particulière à la géographie et critique le despotisme. Selon lui une République, pour être prête à recueillir l'avis de tous les citoyens, doit avoir un petit territoire. Une monarchie, qui est fondée sur le sentiment d'honneur, peut s'installer sur une zone plus large, car un seul dirige. Mais si elle s'étend trop, le risque est que plus personne n'obéisse. Pour continuer de diriger, il faut donc, écrit-il dans *De l'esprit des lois* (1748), établir un « *pouvoir sans borne* », « *nouveau malheur après celui de l'agrandissement* ». En effet, le régime sombre alors mécaniquement dans le despotisme, qui est fondé sur l'arbitraire du pouvoir et la crainte des sujets. Afin que les décisions soient exécutées rapidement, l'armée ne suffit plus. L'empereur doit créer une garde prétorienne toujours prête « *à fondre sur la partie de l'empire qui pourrait s'ébranler* ». L'ICE, la milice anti-immigration de Donald Trump, serait-elle le signe d'une volonté impériale, donc despotique? Montesquieu répondrait par l'affirmative.

Parce que les puissants rêvent à un glorieux passé



Benjamin Constant
(1767-1830)

Le penseur libéral assiste impuissant à l'épopée napoléonienne. Et il n'en pense pas du bien. Selon lui, en effet, nous avons changé d'époque, donc de vision du monde. L'homme du XIX[e] siècle n'est plus le citoyen de l'Antiquité. Pour ce dernier, comme Constant l'explique dans *De la liberté des Anciens comparée à celle des Modernes* (1819), la plus grande liberté consiste à participer à la vie politique, à défendre ou à agrandir sa Cité, à combattre les autres. Au contraire, l'individu actuel ne se considère jamais plus libre que quand il peut mener sa vie privée et ses affaires sans être trop contraint par l'État ou la collectivité. Face à ce grand basculement de nos visions du monde, l'impérialisme d'un Napoléon – et toute politique de conquête en général – apparaît comme un « *grossier et funeste anachronisme* », écrit Constant dans *De l'esprit de conquête et de l'usurpation dans leurs rapports avec la civilisation européenne* (1814). Le commerce a remplacé la guerre dans les relations entre les nations, car « *les nations commerçantes de l'Europe moderne, industrieuses, civilisées, placées sur un sol assez étendu pour leurs besoins, ayant avec les autres peuples des relations dont l'interruption devient un désastre, n'ont rien à espérer des conquêtes* ». Que reste-t-il donc de l'aventure de Napoléon après la retraite de Russie? « *Plus de prestige, plus de triomphes, un empire mutilé, l'exécration du monde, un trône dont les pompes sont ternies, dont les trophées sont abattus.* » Mais Benjamin Constant ne se doutait probablement pas qu'une nouvelle forme d'impérialisme, économique et idéologique, n'allait pas tarder à réapparaître en Europe.

© Tarker/Bridgeman Images; domaine public x 3.

Parce que le capitalisme ne connaît qu'une logique d'expansion



Karl Marx
(1818-1883)

Puisque le système d'exploitation capitaliste ne fonctionne que dans une dynamique d'expansion, la domination sur des territoires extra-européens au sein d'un empire s'avère indispensable. Comme Marx l'écrit dans *Le Capital*, « *l'expansion du marché universel et le système colonial* » vont de pair. Les pays colonisés « *se transforment en greniers de matières premières pour la mère-patrie* » – grains australiens ou coton indien pour la Grande-Bretagne, par exemple. Ils font émerger une division du travail à l'échelle mondiale, permettent d'ouvrir de nouveaux marchés, favorisent le commerce. Les populations locales sont exploitées, maltraitées, humiliées et parfois réduites en esclavage. Dans un article datant de 1853, Marx montre notamment la manière dont l'agriculture traditionnelle, les coutumes, la culture, la vie sociale ancestrale ont été réduites à néant en quelques années en Inde par les colons britanniques: « *L'Angleterre a détruit les fondements du régime social de l'Inde, sans manifester jusqu'à présent la moindre velléité de construire quoi que ce soit.* » Tout en déplorant ces destructions, le philosophe y voit cependant une forme de logique historique. Car ces communautés paysannes étaient gouvernées par le système des castes, les superstitions, et constituaient un soutien naturel au « *despotisme oriental* ». Il faut donc se demander si l'impérialisme colonialiste, tout abject soit-il aux yeux de Marx, n'est pas la condition de l'avènement d'un nouveau monde, enfin débarrassé, à l'issue d'une révolution, de l'exploitation.

Parce qu' ils font les affaires d'une minorité de privilégiés



John Atkinson Hobson
(1858-1940)

Cet économiste et journaliste britannique, aux vues de gauche libérale, a écrit le premier essai sur l'impérialisme en tant que tel. Dans *Imperialism. A Study* (1902), il donne une vision à la fois économique, politique et idéologique de l'expansion impérialiste. Celle-ci est d'abord antisociale, car elle permet à une petite classe de privilégiés – financiers, aristocrates – d'investir (et de gagner à coup sûr) leur argent sur de nouveaux marchés, alors que la société britannique dans son ensemble perd du pouvoir d'achat et s'appauvrit. Mais l'expansion impérialiste est également antilibérale, car elle met en place des monopoles, tue la libre concurrence et « gère » les populations dominées de manière tyrannique. Enfin, sous prétexte de découvrir des ressources inexploitées et d'éduquer les peuples colonisés afin de les faire progresser par une « *mission civilisatrice* », ces derniers sont exploités et considérés comme des « *races inférieures* ». L'impérialisme se résout à une pure situation de domination: « *Partout où les hommes blancs des "races supérieures" ont trouvé des sauvages valides ou des races inférieures en possession de terres riches en ressources minérales ou agricoles, ils les ont contraints de travailler pour leur bénéfice* ».

Parce que l'accumulation du capital ne peut se résoudre que dans la guerre entre empires



Lénine
(1870-1924)

En pleine Première Guerre mondiale et quelques mois avant la révolution bolchevique, le leader révolutionnaire russe est certain que le capitalisme est en train de s'effondrer. Inspiré par la lecture de Hobson, il affirme que certaines « *caractéristiques fondamentales du capitalisme ont commencé à se transformer en leur contraire* » (*L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme*, 1917). Ainsi la sacro-sainte libre concurrence a laissé place à des concentrations de production, des cartels et des monopoles qui « *se partagent le monde* ». Le capital industriel et le capital financier ont fusionné, donnant naissance à une nouvelle oligarchie. Cette conquête s'est faite avec l'aide des grandes puissances, qui ont acquis de nouveaux territoires dans la seconde moitié du XIX[e] siècle. Or, poursuit Lénine, « *il est inconcevable en régime capitaliste que le partage des zones d'influence, des intérêts, des colonies, etc., repose sur autre chose que la force de ceux qui prennent part au partage* ». L'impérialisme débouche logiquement sur la guerre entre puissances impérialistes. Et celle-ci pourrait bien mener à leur effondrement, cédant la place à la révolution – en Russie tsariste, puis dans le monde entier. Un Lénine d'aujourd'hui affirmerait donc que la renaissance des appétits impérialistes a d'abord des causes économiques et ne peut que produire de nouvelles conflagrations mondiales.

© Domaine public x 3

Parce qu'
ils nous font entrer dans une ère totalitaire



Hannah Arendt
(1906-1975)

L'impérialisme de la fin du XIXe siècle n'a pas grand-chose à voir avec l'existence des empires traditionnels. Il est lié au nouvel antisémitisme racial à prétention scientifique, qui se déploie alors, et prépare l'avènement des totalitarismes nazi et soviétique. L'impérialisme, qui constitue la deuxième partie du triptyque qu'Arendt consacre aux *Origines du totalitarisme* (1951), participe à la destruction des États-nations et obéit avant tout à une logique politique et idéologique. Pour les élites économiques et politiques britanniques, mais aussi chez les théoriciens des mouvements pangermanistes et panslavistes, la domination du monde doit s'étendre partout. L'expansion infinie est leur seul moteur, préfigurant les idéologies totalitaires. En effet, dans le cadre intellectuel qu'il invente, l'impérialisme transforme le citoyen, attaché à sa nation et sujet de droit, en agent économique, en atome d'une masse à mobiliser ou à exploiter. En s'appuyant sur des thèses racistes qui se veulent objectives, il prépare le déracinement des humains, donc leur possible destruction. Dans « L'Impérialisme », Arendt s'arrête sur la figure de Cecil Rhodes, fondateur de la British South Company Africa, fer de lance de l'impérialisme britannique qui voulait établir une domination « *du Cap au Caire* ». Ce précurseur d'Elon Musk affirmait : « *Si je le pouvais, j'annexerais les planètes* ». Le principe de « *l'expansion pour l'expansion* » est devenu, pour Arendt, le moteur du monde contemporain.

Parce que
le colonialisme entraîne une aliénation totale



Frantz Fanon
(1925-1961)

Pour le philosophe et psychiatre, le colonialisme va beaucoup plus loin que la domination violente. En intégrant le colonisé à un empire qui revendique l'apanage de la civilisation et du progrès, il vise à « *réaliser l'aliénation culturelle* » complète des dominés. « *Rien n'a été fait au hasard* », écrit-il dans *Les Damnés de la terre* (1961), pour convaincre les populations autochtones que « *le colonialisme devait les arracher à la nuit* » en les éduquant, en leur apprenant les techniques et les valeurs occidentales. Ce travail vise à « *enfoncer dans la tête des indigènes que le départ du colon signifierait pour eux retour à la barbarie* », à empêcher dans les consciences toute velléité de lutte anticoloniale. Sur le plan de l'inconscient, l'impérialisme se présente donc « *sous la forme d'une mère qui, sans cesse, empêche un enfant fondamentalement pervers de réussir son suicide, de donner libre cours à ses instincts maléfiques* ». C'est parce qu'il se présente comme salvateur qu'il exerce cette violence tant existentielle que psychique, agissant dans les consciences même des décennies après la décolonisation.

Parce que
la mondialisation transforme la nature du pouvoir



Toni Negri
(1933-2023)

La mondialisation consécutive à l'effondrement du bloc communiste a pu faire croire à la disparition des grands empires modernes. L'économie de marché, dans le cadre démocratique de l'État de droit en progression, était censée transformer le monde en un marché pacifié. Mais pour le marxiste Toni Negri, un nouvel empire se cache derrière cette image d'harmonie. Comme il l'affirme avec son coauteur Michael Hardt dans *Empire* (2000) et *Multitude* (2004), cet empire invisible s'exerce à travers des organismes nationaux et supranationaux, par le réseau technologique d'Internet et de l'information : « *C'est un appareil décentralisé et déterritorialisé de gouvernement, qui intègre progressivement l'espace du monde entier à l'intérieur de ses frontières ouvertes et en perpétuelle expansion.* » Ce nouvel empire n'a pas de centre ni de frontières, mais descend en profondeur dans nos modes de vie et nos consciences sous la forme de ce que Michel Foucault appelait un « *biopouvoir* ». Il semble cependant que cette vision postmoderne laisse aujourd'hui la place, dans un monde qui se recompose en puissances identitaires et autoritaires, à des formes d'impérialismes plus archaïques. ■

© Archiv Barbara Niggl Radloff/Wikimedia commons_CC BY-SA 4.0 ; Grove Press ; Franck Ferville pour PM.



Nastasia Hadjadji

Journaliste spécialiste de l'économie politique du numérique elle est l'autrice de *No crypto. Comment Bitcoin a envoûté la planète* (Divergences, 2023) et vient de cosigner avec Olivier Tesquet *Apocalypse Nerds. Comment les technofascistes ont pris le pouvoir* (Divergences, 2025).

Vers un néocolonialisme « TECH »

Les visées expansionnistes de Donald Trump, notamment au Groenland, sont activement soutenues par les entrepreneurs de la Silicon Valley. Pour la spécialiste d'économie politique du numérique **Nastasia Hadjadji**, il s'agit autant de s'emparer de précieuses ressources que de créer des bastions libertariens destinés à ces nouvelles élites autoproclamées.

Propos recueillis par **VICTORINE DE OLIVEIRA**

Le vice-président américain J. D. Vance *(à droite)* et son épouse, aux côtés du colonel Susan Meyers *(à gauche)*, commandant de la base spatiale américaine de Pituffik, au Groenland, lors de leur visite de la base le 28 mars 2025.



© Teresa Suarez ; Jim Watson/Pool/Getty/AFP.

Les ambitions de Donald Trump sur le Groenland, voire sur le Canada relèvent-elles de l'impérialisme ou du colonialisme ?

NASTASIA HADJADJI : Plusieurs grilles d'analyse se superposent sans se neutraliser. On peut considérer que le trumpisme est un nouvel impérialisme qui affronte celui de la Chine, en une nouvelle guerre froide qui ferait désormais du pays l'adversaire idéologique des États-Unis, le nouvel ennemi existentiel nécessaire à leur rhétorique fasciste. J'ajouterais aussi une dimension profondément extractiviste. La province canadienne de l'Alberta intéresse Trump car on y trouve du pétrole de schiste. Au Groenland, ce sont les minerais et les terres rares qui l'attirent, autant de ressources stratégiques pour les industries de la « tech ». Dans un contexte de raréfaction galopante des ressources stratégiques, il y a un enjeu à les exploiter et à en tirer un avantage comparatif. L'enjeu est existentiel : pas d'intelligence artificielle [*IA*] sans ressources matérielles. En ce qui concerne le Groenland, cela fait des années que les milliardaires de la « tech » se positionnent. Sam Altman, le patron d'OpenAI, s'y intéresse depuis 2019-2020, non seulement pour les terres rares, mais aussi afin d'y installer des *data centers* qui y seraient naturellement refroidis. À cette visée extractiviste s'ajoute un état d'esprit colonial : ils considèrent l'île danoise comme une terre vierge, au mépris des populations autochtones. Les projets miniers sont donc corrélés à l'installation de micro-États, de micro-cités libertariennes destinées à une élite. Dryden Brown – le fondateur de Praxis, une entreprise qui finance la création de villes exclusivement destinées aux plus riches – s'intéresse ainsi vivement au Groenland. Nous avons donc affaire à une forme de néocolonialisme « tech ».

Comment s'exerce ce néocolonialisme ?

Moins connu que Peter Thiel mais tout aussi influent, car il vient du monde des cryptomonnaies, Balaji Srinivasan parle d'un « *sionisme tech* » avec l'idée de se réapproprier des territoires sur lesquels s'exercerait leur droit légitime, couplé à une dimension quasiment mystico-religieuse. Ce nouveau sionisme à destination d'une élite économique et intellectuelle revendique des espaces en dehors comme à l'intérieur des États-Unis avec l'idée qu'il faut reconquérir les villes démocrates. San Francisco fait ainsi l'objet d'une bataille idéologique avec une fronde menée par le patron de Y Combinator, une entreprise spécialisée dans le financement de start-up. À la tête de cet incubateur, Garry Tan est entré en croisade contre la municipalité de San Francisco. Sa méthode ? Grignoter le territoire petit bout par petit bout. Ils ont ainsi privatisé le parc Presidio, qui jouxte le Golden Gate. Il appartenait à la mairie, mais en exploitant une faille législative, ils sont parvenus à s'en emparer et à créer ainsi un bastion libertarien au cœur de la ville.

Comment s'articulent les ambitions d'investissement massif dans le domaine de l'IA, et plus généralement de la « tech », et les ambitions politiques liées à une forme de sécessionnisme des plus riches ?

Dans le monde rêvé des membres de l'élite technofascisante, le quotient intellectuel [*QI*] fait office de mode de sélection. Selon eux, il existe des hiérarchies naturelles prédéterminées par l'intelligence, et les hommes aux QI les plus élevés sont les mieux armés pour gouverner de façon efficace, puisque le succès leur a souri à la tête de leur entreprise – ce n'est plus la République des philosophes mais celle des entrepreneurs les plus malins. À la hiérarchie par le QI s'ajoute donc un idéal politique postdémocratique qui tend à revenir à des formes aristocratiques de gouvernance. De quoi justifier que l'on classe, trie, définisse une caste et des indésirables à éliminer. La caste accueille volontiers l'homme blanc, le génie, le chef d'entreprise. Tout le reste – femmes, immigrés, moins bien dotés, plus lents, etc. – tombe dans la case « indésirable ». Cette idéologie est consubstantielle à l'histoire de la Silicon Valley. On fait la part belle aux théories consacrant les hiérarchies sociales, raciales et de genre. Leland Stanford, le fondateur de l'université Stanford, était fermement convaincu qu'il fallait trier les personnes en fonction de leur QI. D'autres soutenaient que les Noirs étaient naturellement moins intelligents. À la tête d'entreprises qui génèrent des milliards de dollars avec un large accès au pouvoir politique, ces patrons revendiquent désormais la sécession de leur élite. C'est pourquoi l'eugénisme revient en force en Californie, avec l'idée de maximiser le potentiel des individus. Les start-up qui proposent de sélectionner les embryons ont le vent en poupe – Elon Musk le premier se vante de s'être fabriqué une descendance sur mesure. Une fois les individus sélectionnés, ne reste plus qu'à trouver un territoire fermé pour les accueillir. C'est le but de Praxis, dont le site Internet affichait il y a quelque temps le mot d'ordre « *Reclaim the West* » – une formulation volontairement ambiguë qui ne laisse toutefois aucun doute sur l'ambition de reconquête. Dryden Brown affirmait par ailleurs ne vouloir « *que des gens beaux* » pour mener à bien sa croisade. Peter Thiel ou Alex Karp se font passer pour des intellectuels qui tutoient les limbes de la métaphysique, mais il y a un véritable enjeu stratégique de résistance à rappeler que ce sont avant tout des financiers, des technocapitalistes suprémacistes avec une emprise matérielle sur le monde.

De quelle façon ces entreprises de la « tech » grignotent-elles la structure même des États ?

Palantir est l'exemple type de l'entreprise prédatrice, qui facilite le fait de tuer les « indésirables » – on l'a vu avec l'ICE aux États-Unis mais aussi à Gaza. Alors que les États-Unis sont traumatisés par les attentats du 11-Septembre, Peter Thiel estime que la National Security Agency a mal fait son travail et décide en quelque sorte de prendre le relais en cofondant une entreprise spécialisée dans le traitement des données. Il la nomme d'après le nom d'une pierre qui, dans *Le Seigneur des anneaux*, permet de voir partout et tout le temps. C'est à la fois une entreprise apocalyptique, qui se nourrit de crises successives, et technophage, car elle s'adosse à la puissance publique pour la faire sombrer. La société de surveillance équipe tous les états autoritaires mais aussi la France, par l'entremise de la direction générale de la Sécurité intérieure notamment, et nombre d'États européens. Le logiciel Foundry, un agrégateur de données créé par Palantir, équipe nombre de grands groupes industriels français, comme Airbus ou Sanofi. Il est arrivé que Palantir se retourne contre les administrations qu'elle équipait, une fois les contrats rompus, en réclamant des millions de dollars. Un noyautage qui fonctionne comme un cheval de Troie pour le technofascisme. ■



Arnaud Miranda

Docteur en théorie politique associé au Cevipof (Centre de recherches politiques de Sciences-po), il enseigne l'histoire des idées politiques et la philosophie à Sciences-po Paris, à l'université de Versailles-Saint-Quentin et à l'Institut catholique de Paris. Il vient de consacrer un essai remarqué aux nouveaux penseurs de l'extrême droite américaine, *Les Lumières sombres. Comprendre la pensée néoréactionnaire* (Gallimard).

Arnaud Orain

Économiste et historien, il est directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS). Dans son dernier livre, *Le Monde confisqué. Essai sur le capitalisme de la finitude (XVIe-XXIe siècle)*, paru chez Flammarion, il soutient que nous sommes entrés dans une nouvelle ère – celle de la limitation des ressources et du retour des empires.

Le prix de l'HEGEMONIE

Est-ce l'idéologie ou l'économie qui fait basculer le monde dans une nouvelle ère des empires ? Pour le savoir, nous avons réuni le politologue **Arnaud Miranda**, spécialiste des courants néoréactionnaires proches de Donald Trump auxquels il consacre son essai *Les Lumières sombres*, et l'historien et économiste **Arnaud Orain**, qui diagnostique dans son livre *Le Monde confisqué* une entrée dans le « *capitalisme de la finitude* », fondé sur la prédation.

Propos recueillis par **ANNE-SOPHIE MOREAU** / Photos **MANUEL BRAUN**

ARNAUD MIRANDA: Je suis très heureux de vous rencontrer. En effet, il est important de rappeler que l'histoire des idées est inséparable de l'étude de leur ancrage social. Or votre travail permet de rapporter la rupture idéologique que j'observe à une évolution plus large, matérielle et économique.

ARNAUD ORAIN: C'est vrai, je lis le monde par le prisme des changements économiques et sociaux. À mes yeux, c'est la force du capital et les réactions qu'il suscite qui changent ce monde ! Ce que j'ai voulu faire émerger avec le concept de « capitalisme de la finitude », c'est un phénomène qui dépasse très largement le trumpisme et les néoréactionnaires dont vous parlez dans votre livre et qui, selon moi, en sont seulement un symptôme. Depuis une dizaine d'années, les élites américaines ont pris conscience que la façon dont les États-Unis ont organisé la mondialisation leur profite de moins en moins. Elles ne croient plus à la théorie des avantages comparatifs de David Ricardo, selon laquelle les richesses de tous croissent si chaque pays se spécialise dans l'activité où il est le moins mauvais et accepte d'échanger avec les autres. Elles comprennent que la Chine est ●●●

devenue un rival systémique et qu'il est de plus en plus difficile de la concurrencer, en particulier dans les secteurs de pointe – ce qui n'était pas le cas il y a quinze ans. Les élites américaines ont donc été forcées d'abandonner leur modèle, celui d'une puissance hégémonique qui avait instauré un ordre libéral à la fin des années 1990, et de revenir à une conception qu'autrefois on appelait « mercantiliste ». Celle-ci se caractérise par deux idées. La première, c'est qu'il y a désormais trop de producteurs, trop de pays qui inondent le marché avec des marchandises pour lesquelles il n'y a pas suffisamment de consommateurs. La seconde, c'est qu'il n'y a pas assez de ressources. On relance donc une course à la recherche de minerais, de nourriture… soit pour faire fonctionner sa propre économie, soit pour empêcher que les rivaux s'en emparent.

A. M.: Les néoréactionnaires sont conscients de la nécessité de produire une idéologie qui corresponde à cette mutation économique. *A priori,* on se dit qu'en tant que capitalistes, ils sont favorables à une société libérale fondée sur le marché. Ce n'est pas le cas: ils défendent une forme de capitalisme antilibéral de la prédation. Ainsi, malgré leur héritage libertarien, ils critiquent le libéralisme et la concurrence. Dans cette logique, ils ne justifient pas l'impérialisme américain à partir d'un lexique moral – progressiste ou conservateur – mais emploient le vocabulaire de la prédation brute. Pour un auteur comme Curtis Yarvin [*lire son interview dans* Philosophie magazine *n°192, p. 18*], on peut assumer de vouloir envahir un pays, acheter des territoires… Ce discours se retrouve dans la manière dont a été justifiée l'intervention au Venezuela. Alors que l'administration Biden continuait à afficher un visage de coopération internationale, les trumpistes endossent le durcissement. Il y a par ailleurs une étonnante circulation de cette rhétorique impériale entre les élites réactionnaires russes, chinoises et américaines.

A. O.: Avec Trump, il y a une radicalisation du discours. Mais celui-ci était déjà présent dans l'administration Biden. Les Américains sont dans une course contre la montre pour maintenir ce qui reste de leurs avantages comparatifs: la « tech », l'intelligence artificielle [*IA*]. Mais pour cela, il faut de l'énergie et des monopoles. Il faut vassaliser les Occidentaux, capter de la donnée, installer des *data centers*… et sécuriser l'hémisphère occidental. Le développement de l'IA est pour eux crucial, parce qu'elle constitue un dernier relais de croissance, alors que, depuis vingt ans, les gains de productivité stagnent. Or l'IA réclame un retour à la matière: l'eau, l'énergie, les minerais.

A. M.: L'IA est aussi le reflet d'une mutation générale de certains géants de la « tech », qui tendent vers la forme « État ». Cela passe par l'acquisition de territoires et le développement de filières énergétiques: Sam Altman, le PDG d'OpenAI, a ouvert des *data centers* monstrueux adossés à des centrales nucléaires; Elon Musk prépare l'entrée en bourse de SpaceX avec l'idée d'envoyer des *data centers* en orbite dans l'espace… L'idée est de faire de leurs entreprises des entités souveraines autonomes.

A. O.: Nous avons en effet un développement de nouvelles compagnies-États. Les grandes firmes de la « tech » ont créé des quasi-monopoles et ont commencé à s'intégrer verticalement – de la production d'énergie jusqu'aux produits finis et aux données. Ces compagnies marchandes ont désormais des prérogatives souveraines, avec le nucléaire, les satellites qui peuvent être à usage militaire, les câbles sous-marins… et enfin l'espace public avec X. On a donc une fragmentation de la souveraineté: ces entreprises entrent dans un jeu de coalition et de concurrence avec leurs propres États. Elles obtiennent des marchés publics (Musk dans le spatial, Thiel avec l'ICE, etc.), mais, en même temps, elles ne sont pas toujours raccord avec les

« Le développement de l'IA est crucial pour les États-Unis, parce qu'elle constitue un dernier relais de croissance face à la Chine. Or l'IA réclame un retour à la matière : l'eau, l'énergie, les minerais »

ARNAUD ORAIN



intérêts de leur propre gouvernement – à l'instar des compagnies des Indes du XVII[e] siècle. En Chine, ces compagnies-États sont très contrôlées: lorsqu'un dirigeant prend trop de place, on le limoge. C'est plus difficile aux États-Unis.

A. M.: Yarvin conçoit l'État non pas comme une entité légitimée politiquement par une volonté démocratique mais comme une entreprise souveraine qu'il s'agit d'organiser efficacement avec, à sa tête, un PDG responsable devant des actionnaires, qui en posséderaient des parts, tandis que les citoyens en deviendraient les clients. Yarvin veut une gestion éclairée de l'État par un souverain autoritaire. Il défend un mercantilisme opposé au libéralisme économique et politique.

A. O.: Je ne suis pas certain que la forme monarchique à la Yarvin soit le futur des États impériaux. Ces fantasmes marchent peut-être pour des compagnies-États, qui pourraient se transformer en utopies cyberpunk à la *Total Recall,* mais pas pour les États-Unis et la Chine, qui resteront dans des formes assez traditionnelles de coercition politique. Mais vous avez raison de souligner que ces théoriciens rejettent le libéralisme. Yarvin prône un retour au caméralisme, qui est une forme de mercantilisme à l'allemande, un pilotage par l'État de l'économie proche du colbertisme. Aujourd'hui, l'administration Trump prend des participations dans des entreprises, remet des droits de douane, veut revenir sur l'indépendance de la banque centrale… Ça, c'est le contraire du néolibéralisme! Pendant une cinquantaine d'années, nous avons opposé le libéralisme et l'intervention de l'État. Cette grille de lecture est de moins en moins pertinente. Nous devons penser le monde selon une nouvelle opposition, celle du libéralisme et du (néo)mercantilisme.

A. M.: Je ne prétends pas que les fantasmes néoréactionnaires vont se réaliser. Ce qui m'intéresse, c'est la trajectoire de ces auteurs. Au cours des années 2000, ils sont passés d'un libertarianisme de la sécession, qui prônait la nécessité de créer des micro-États en marge des États actuels, à un « post-libertarianisme », qui profite de la transformation du capitalisme pour se réapproprier la forme « État ». Le grand fantasme des libertariens, c'était d'avoir un *patchwork* de micro-États en concurrence. Aujourd'hui, l'idée, c'est de conquérir l'État. La stratégie de Palantir est de nouer des partenariats tellement intégrés avec l'État que les services publics ne seront plus nécessaires. Son dirigeant Alex Karp parle de « *république technologique* »: les élites économiques ont vocation à remplacer les élites politiques, car leurs entreprises vont remplacer les fonctions régaliennes de l'État. Les post-libertariens ont compris que l'État n'était finalement pas l'ennemi qu'il faut fuir mais plutôt un marchepied.

A. O.: Il y a là un paradoxe: alors qu'elles sont en concurrence avec l'État, ces compagnies-États ont besoin de la forme impériale. Face à des rivaux systémiques, il faut se constituer des silos impériaux. Aujourd'hui, les États-Unis ne parviennent plus à contrôler le monde comme dans les années 1990, en allant sécuriser le pétrole en Irak. Il faut donc reconstituer un silo d'amis, de vassaux et probablement de néocolonies pour protéger ses intérêts. Dans ce monde-là, la forme impériale n'est pas celle de l'*hegemon* naval, monétaire et culturel; c'est celle d'une rivalité impériale entre deux silos de puissance équivalente. Mettons de côté la Russie, qui est en train de se faire vassaliser par la Chine. Elle veut certes reconstituer son *Lebensraum* [« *espace vital* »]avec la guerre en Ukraine et possède l'arme nucléaire, mais elle a le PIB de l'Italie! Le vrai problème pour les États-Unis, ce sont les nouvelles routes de la soie chinoises, ce vaste réseau maritime et routier qu'ils déploient dans l'Indo-Pacifique et l'Afrique de l'Est, mais aussi en Europe et dans l'hémisphère américain. Les Chinois s'implantent en Amérique centrale, en Amérique du Sud… D'où l'idée pour les États-Unis de revenir à une application dure de la doctrine Monroe, afin d'essayer de ●●●

« L'IA est aussi le reflet d'une mutation générale de certains géants de la "tech", qui tendent à faire de leurs entreprises des entités souveraines autonomes »

ARNAUD MIRANDA



récupérer des actifs stratégiques comme au Panama. Pour l'instant, l'impérialisme chinois n'est pas belliqueux. L'impérialisme américain, lui, est de plus en plus tenté par l'usage de la force, parce qu'il est en danger. Ce qui ne veut pas dire que les Chinois ne vont jamais défendre leurs intérêts par la force militaire. À cet égard, la construction du port de Chancay au Pérou constitue un test intéressant : à mon avis, on n'est pas à l'abri d'un blocus par l'administration Trump. Comment réagiront alors les Chinois ?

A. M.: Ce qui me frappe en vous écoutant, c'est cette fin de l'*hegemon*, qui correspond littéralement à ce que Peter Thiel appelle l'Antéchrist, soit le fantasme d'un État mondial. Il reprend là des éléments de la philosophie de l'histoire de Carl Schmitt, qui mobilise des concepts théologiques. Dans le texte biblique, l'Antéchrist surgit avant l'Apocalypse et se fait passer pour le Christ, pour le sauveur. D'après Thiel, nous subissons un chantage à l'Apocalypse : depuis l'arrivée de la bombe nucléaire, on nous prédit la destruction massive par la technologie. D'où le surgissement d'un Antéchrist, qu'il assimile à une sorte d'ordre mondial qui aurait le contrôle de la technologie et empêcherait toute innovation pour garantir la paix.

A. O.: L'Antéchrist de Thiel, c'est le néolibéralisme plus les droits de l'homme !

A. M. : Exactement ! C'est l'ordre international régi par le droit et garanti par une forme d'universalisme moral, qu'incarne par exemple l'Organisation des Nations unies. Pour éviter ce règne de l'Antéchrist, Thiel reprend la catégorie schmittienne du *katechon*. Ce terme grec signifie « *ce qui retient* » – à la fois la fin des temps mais également la venue de l'Antéchrist. Chez Schmitt, c'est l'État souverain capable de décision. Chez Thiel, on comprend à demi-mot que c'est Palantir – ou en tout cas les entreprises motrices de l'innovation technologique. Son *katechon* est un accélérateur technologique : c'est celui qui relance le capitalisme par ses innovations et empêche ainsi l'instauration d'un gouvernement mondial de stagnation. Cela suppose une fragmentation de l'ordre mondial : Thiel veut éviter la domination de la Chine ; pour cela, il faut privilégier une sorte d'équilibre entre empires, comme dans la théorie des grands espaces que défendait Schmitt.

A. O.: Il s'agit d'éviter qu'une puissance soit en mesure d'imposer un nouvel ordre mondial. Pour comprendre leur stratégie, il faut revenir à la théorie des empires. Au XVIII[e] siècle, on oppose les empires pour le commerce et les empires pour la conquête. Les économistes n'ont que mépris pour les *conquistadores* espagnols et la colonisation de peuplement. Selon eux, il faut privilégier des empires commerciaux : créer des comptoirs, drainer des matières premières et de la nourriture sur les fleuves et les mers. Aujourd'hui, on revient à cette forme-là. Le modèle n'est pas l'Empire romain mais plutôt les colonies grecques. Il faut accaparer des hectares fantômes, des mines et des marchés captifs outremer. Ces gens ne sont pas climato-négationnistes : ils ont pleinement intégré la dimension tragique des évolutions de l'environnement planétaire. L'Antéchrist, pour eux, c'est la régulation – le protocole de Kyōto ou les accords de Paris visant à limiter les émissions de gaz à effet de serre – qui amènerait, si elle était respectée, à faire décroître un certain nombre de productions. Or cela n'est pas possible pour des capitalistes. C'est pourquoi on passe à la force.

A. M.: En effet, l'idéologie des néoréactionnaires n'est pas essentiellement climatosceptique, au contraire du national-populisme de Trump. Pour Curtis Yarvin, la question des ressources est centrale ; si l'écologie est critiquée, c'est avant tout comme cadre moral. Ils se distinguent également des suprémacistes blancs car ils ne sont pas obsédés par la question de la pureté ethnique. Leur vision est bien sûr raciste, mais l'eugénisme qu'ils défendent est indexé à une forme d'utilitarisme : ils veulent produire une élite fondée sur le quotient intellectuel, capable de fournir les capitaines d'industrie, les dirigeants de demain – voire, comme le suggère le philosophe Nick Land, de créer des surhommes par le transhumanisme.

A. O.: Le capitalisme de la finitude est forcément xénophobe. Par exemple, dès 1615, l'économiste français Antoine de Montchrestien protestait contre les marchands étrangers avec des formules incendiaires. Aujourd'hui, l'extrême droite offre un très mauvais débouché aux justes colères des classes populaires laminées par le néolibéralisme.

A. M.: Je me demande quel sera l'avenir des extrêmes droites européennes. Les idées néoréactionnaires ont tendance à les cliver, en les forçant à se positionner soit sur une normalisation démocratique – comme le fait le Rassemblement national –, soit vers des positions à tendance libertarienne, qui commencent à émerger dans l'espace politique.

A. O.: Sauf qu'ils n'ont toujours pas compris que les néoréactionnaires ont quitté le libéralisme ! Selon moi, l'Europe a aujourd'hui trois possibilités. Elle peut soit se transformer en empire elle aussi, ce qui implique une intégration politique et militaire, une dette commune, etc. Soit elle essaie de rester un acteur néolibéral dans un monde qui l'est de moins en moins, en tentant de multiplier les accords de libre-échange (comme avec l'Inde), par exemple. Soit elle adopte une politique écologique extrêmement forte, qui nous amène à faire décroître un certain nombre de nos consommations et de nos productions.

A. M.: Dans votre livre, vous insistez sur le fait qu'on a besoin de ressources pour faire une transition écologique. Or il y a quelque chose d'insatisfaisant dans l'idée qu'il faille devenir un empire pour décarboner l'industrie ! En tout cas, pour les néoréactionnaires, l'Europe est finie. Elle est une marge de l'Empire américain, et rien d'autre. La vraie force des néoréactionnaires, c'est qu'ils ont réussi à renvoyer la démocratie et le progressisme à des idéaux du passé. Selon moi, il faut reconquérir un imaginaire politique qui reprenne possession du futur d'un point de vue démocratique.

A. O.: Je pense qu'une politique écologique est la seule voie crédible. Si l'on veut sauver ce qui reste des écosystèmes et éviter le poison des extrêmes droites, il faut une réflexion démocratique sur ce qu'on produit et ce pour quoi nous consommons de l'énergie. ■

4 IDÉES À RETENIR

p. 42

« Impérialisme de la finitude » : avec ce concept, nous désignons la logique des superpuissances contemporaines, qui se caractérisent par quatre traits. Elles n'ont plus de visée universaliste, elles se vivent comme vulnérables, elles rêvent d'homogénéité et elles sont extractivistes. Que reste-t-il de l'idéal de paix contre ce retour de la force ?

p. 54

La constitution des empires pourrait s'apparenter à un dernier sursaut avant l'effondrement. Voici la thèse de philosophes comme Marx ou Lénine, auquel est emprunté le sous-titre de ce dossier. Dans une perspective dialectique, en effet, l'impérialisme est le *« stade ultime »* qui conduit à la guerre, puis à la révolution. Une vision idéaliste ?

p. 58

Les milliardaires de la Silicon Valley ont une pratique *« apocalyptique »* et *« technophage »* : ils se nourrissent des crises et entendent faire sombrer la puissance publique. L'emprise de ces *« seigneurs de la "tech" »* est non seulement matérielle, sur les ressources, mais idéologique – raciste, eugéniste, accélérationniste… Des empires dans un empire ?

p. 60

Ou le retour des empires est mû par la prédation des ressources, ou il renvoie à une visée expansionniste. Dans tous les cas, il s'agit, pour ces puissances, d'empêcher qu'une autre s'impose, cherchant, selon la *« théorie des grands espaces »* de Carl Schmitt, un *« équilibre entre empires »*. Quelle place trouvera l'Europe dans cet ordre géopolitique ?

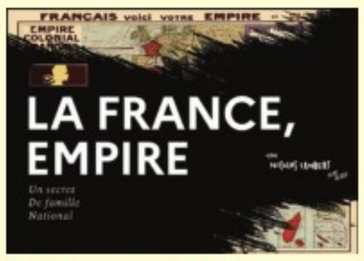
LA CITATION



Rosa Luxemburg, *L'Accumulation du capital* (1913).

« Les contradictions de la phase impérialiste se manifestent très nettement dans les contradictions du système des emprunts internationaux. Ces emprunts sont indispensables à l'émancipation des jeunes États capitalistes ascendants et en même temps ils constituent le moyen le plus sûr pour les vieux pays capitalistes de tenir les jeunes pays en tutelle, de contrôler leurs finances et d'exercer une pression sur leur politique étrangère, douanière et commerciale. »

POUR ALLER PLUS LOIN



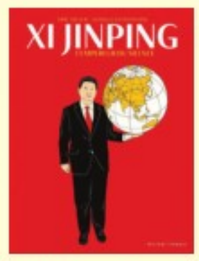
La France, Empire
Nicolas Lambert

Après avoir dédié une trilogie au pétrole, au nucléaire et à l'armement – *Bleu-Blanc-Rouge. L'A-démocratie* –, le comédien Nicolas Lambert s'attaque à l'histoire de la colonisation comme à un secret de famille. Dans une enquête documentée, seul en scène, il évoque ses souvenirs personnels pour reprendre le récit de la France en paix depuis 1945… et d'un empire pourtant en guerre. En tournée.



Mister Nobody contre Poutine
David Borenstein et Pawel Talankin (2026)

Pawel Talankin était vidéaste et pédagogue dans une école de l'Oural. Il a vu les effets de la propagande et de la militarisation de l'enseignement depuis la guerre déclenchée par Poutine en Ukraine. Il a tout filmé, avant de devoir quitter la Russie en 2024 et de monter ce documentaire plein d'humour et d'émotion, qui montre le pire de l'empire depuis l'envers du décor. À voir sur arte.tv.



Xi Jinping. L'Empereur du silence
Éric Meyer et Gianluca Costantini (Delcourt, 2024)

Cette bande dessinée en noir et blanc retrace l'accession au pouvoir de Xi Jinping, à la tête du pays depuis 2012. Le scénariste Éric Meyer, journaliste et spécialiste du pays, brosse cinquante ans d'histoire politique. Le volume succède à un autre consacré, chez le même éditeur, à Vladimir Poutine – *L'Ascension d'un dictateur* de Darryl Cunningham (2022). À quand celui sur Donald Trump ?



Streets of Minneapolis
Bruce Springsteen (2026)

Écrit en réaction à la mort de Renee Good et d'Alex Pretti, tués par *« l'armée privée du roi Trump »* à Minneapolis, ce titre folk a été composé le 24 janvier et enregistré le 27. Le chanteur y conspue les *« voyous de fédéraux »* de l'ICE (la police de l'immigration) et honore les citoyens *« debout pour la justice »*, dont les voix *« résonnent dans la nuit »*. Lui est la voix d'un empire ébranlé de l'intérieur.

© Domaine public


DUCATI
DESMOSEDICI
DUCATI
TIM
AMG
Enel



S'orienter dans les idées

« Ce n'est pas parce qu'une femme n'a pas d'enfant qu'elle n'en a pas virtuellement »

p. 73

© Yohanne Lamoulère/
Tendance Floue



Hélène Cixous

L'ÉCRIT DE LA MÉDUSE

Par **ANNE-SOPHIE MOREAU** / Photos **LAURA STEVENS/MODDS**

Pour se libérer de la logique patriarcale, la femme doit s'emparer de la langue. C'est de cette intuition qu'**Hélène Cixous** tire son idée centrale : l'écriture féminine, un concept qui a marqué des générations de féministes. Mais comment penser la différence des sexes sans essentialiser la femme ? Nous avons rendu visite à l'écrivaine, chez elle, pour retracer son parcours intellectuel et saisir sa vision du monde.

Elle me reçoit dans son salon. Un intérieur intime mais tourné vers l'ailleurs. Le carrelage bleu et blanc de la cuisine, les tissus indiens, vietnamiens… tout vous emmène au-dehors, au-delà de cette France qu'elle n'a jamais vraiment adoptée. Le passé n'est jamais loin non plus, dans cette bibliothèque où trônent les portraits de ses proches, comme celui de son maître à penser Jacques Derrida. Le nid d'Hélène Cixous est perché au dixième étage, transpercé par des vues imprenables sur le sud de Paris. Ses deux chats frôlent mes mollets, me ramenant sur terre. Hélène Cixous n'a pas changé, me dis-je. Elle porte encore ses cheveux courts, blancs désormais, qui lui donnent un air de moine, de Jean Seberg ou de punk – ou, simplement, l'aura d'une femme indépendante. Je note la coquetterie d'un rouge à lèvres, un port de tête altier. Hélène Cixous est une icône et elle le sait, ce qui ne l'empêche pas de m'accueillir chaleureusement. Son regard est perçant, sa voix posée, précise.

ÉTERNELLE EXILÉE

« ***Le soleil se couchait à notre commencement et se lève à notre fin*** », raconte l'incipit de son premier roman autobiographique, *Dedans*, publié en 1969. « *Je suis née en Orient je suis morte à l'Occident. Le monde est petit et le temps est court. Je suis dedans.* » Hélène Cixous naît à Oran, en 1937, dans une Algérie colonisée, bientôt soumise au régime de Vichy. « *Ce fut mon lieu d'apprentissage de la réalité telle que nous la vivons aujourd'hui, avec le retour de guerres impérialistes, racistes.* » C'est en Algérie qu'elle a, selon ses dires, « *perdu tout espoir* ». « *C'était un pays persécuté, privé de tout, de dignité, de droits, d'école, parce que les jeunes n'allaient pas à l'école. On ne parlait pas des "Algériens", on disait "les Arabes". À 3 ans, j'avais déjà compris que nous vivions dans un état de catastrophe totale. Quand j'étais dans la rue, j'avais des malaises à force de voir des mendiants, des gens jetés dans la boue, n'ayant pas de quoi se nourrir. C'était un pays affreux, et pourtant j'en voyais la beauté.* »

Sa famille est juive. Sa mère, originaire d'Osnabrück, a fui l'Allemagne nazie dès 1929. « *Très vite, j'ai compris quel était mon sort spécifique. Je me percevais comme du vivier de camp de concentration. La moitié de ma famille maternelle avait été déportée, et je le savais. En 1940, Pétain édicta ses lois antijuives. Nous sommes alors devenus apatrides, et mon père, jeune médecin, fut interdit d'exercer.* » De là ce sentiment d'être une éternelle exilée. Hélène Cixous parle d'un « *malentendu tragique* » : « *Les Algériens, que je considérais comme nos semblables, nous voyaient comme des colons. Nous étions pauvres, nous nous enfoncions dans la misère. Mais lorsque je descendais dans la rue, ceux que je croyais être mes copains me crachaient dessus. Ces scènes étaient invivables.* » L'écrivaine voit d'un œil désabusé le conflit larvé qui oppose aujourd'hui l'État algérien à son ancien occupant. « *La France et l'Algérie, c'est une histoire ratée. Contrairement à ce qui s'est passé pour l'Empire britannique, la France n'a pas été fichue de décoloniser de manière intelligente. Les Anglais étaient tout aussi racistes, mais ils ont été capables de reconnaître qu'ils avaient été des tyrans – comme les Allemands avec les Juifs. Alors qu'en France, on continue à ignorer la réalité historique. Pour les Algériens, c'est insupportable.* »

Les parents d'Hélène Cixous déménagent à Alger vers 1946. Son père meurt de la tuberculose à 39 ans. « *Les journaux ont écrit qu'il avait probablement payé de sa vie sa colère politique, son dégoût. Au fond de son âme, il y avait une rupture avec la France* », commente Hélène Cixous. Ce deuil précoce – elle n'a alors que 10 ans – marque son œuvre romanesque. « *Ce fut très brutal. Une explosion qui nous a précipités dans le néant.* » Sa mère se retrouve démunie, « *sans métier, sans amis, sans famille* ». Elle apprend le métier de sage-femme… et emmène sa fille avec elle. La jeune Hélène a 14 ans lorsqu'elle voit ses premiers accouchements. « *Je suis alors entrée dans le monde des femmes.* » Cette période, marquée par la mort du père et la découverte du miracle de la naissance, lui a « *tout enlevé et tout donné en même temps. Avec ma mère, je suis passée du côté de la vie, mais de la vie primitive, celle des femmes* ». Une vie d'épreuves, de douleurs mais aussi le siège d'une force incroyable, qu'elle explorera dans son œuvre. Si la grossesse n'est qu'un fardeau pour Simone de Beauvoir, il semble que la puissance vitale d'un corps capable d'enfanter ait irrémédiablement marqué la future écrivaine qui, plus tard, se refusera à réduire le féminin à un sexe inférieur.

De sa mère – « *matter of fact* » comme elle la surnomme –, elle retient ce rapport au concret, cet ancrage viscéral dans le vécu. De son père, la possibilité de la fuite par la littérature. C'est pour l'étudier qu'elle rejoint Paris, où elle vit toujours, sans toutefois s'y sentir chez elle. « *Je ne suis jamais arrivée en Algérie, ni en France,* confie-t-elle. *Je n'ai pas d'identité, ce qui m'a donné une sorte de force intérieure.* » De quoi surmonter son désarroi en découvrant la rigidité du monde universitaire, un repère d'« *imbéciles* ». Elle passe l'agrégation, un enfant sur les bras – à 21 ans, elle est déjà mère –, puis consacre sa thèse à l'écrivain James Joyce. Elle est frappée par la verticalité de l'enseignement. Lorsque les manifestations étudiantes de Mai-68 explosent – « *une violence extraordinaire et magnifique* », elle prend le parti des étudiants. L'angliciste Raymond Las Vergnas lui confie la charge de constituer la structure pédagogique du Centre universitaire expérimental de Vincennes, qui deviendra l'université Paris-8 lors de son déplacement forcé à Saint-Denis en 1980. Cette unité en préfabriqué, construite en plein cœur du bois, est censée canaliser le mouvement étudiant en proposant une nouvelle approche pédagogique inspirée de Berkeley. On y mêle les disciplines – philosophie, structuralisme, linguistique, psychanalyse, anthropologie. « *J'avais ouvert un monde neuf, libre et joyeux* », se souvient-elle.

MARQUER SA DIFFÉRENCE

Reste un domaine où les inégalités demeurent criantes: les relations entre hommes et femmes. « *À Paris, j'ai découvert la misogynie, que j'avais ignorée en Algérie parce que le racisme y recouvrait tout. Ici, j'ai vu que même les femmes les plus diplômées demeuraient les servantes des hommes. Il fallait que je me consacre à cette lutte primordiale.* » Elle fonde le Centre d'études féminines, première institution française consacrée au sujet, déclinant le terme anglais de *women studies*. « *J'aurais pu l'appeler "axiomatique de la différence sexuelle", mais cela n'aurait été pas reconnu par les organismes institutionnels !* » Vous avez dit différence ? Aujourd'hui, le mot semble être devenu tabou. Les études de genre

n'ont-elles pas institué l'idée selon laquelle la distinction entre hommes et femmes n'aurait plus de sens ?

À l'époque, Hélène Cixous n'a pas peur de se faire des ennemies, elle qui va jusqu'à se déclarer « *résolument antiféministe* ». Des propos à resituer dans leur contexte. Le Mouvement de libération des femmes est alors porté par une revendication majeure : devenir les égales des hommes. De ce mouvement naît un nouveau courant, plus radical, celui des Gouines rouges qui, autour de Christine Delphy et de Monique Wittig, s'inspirent des autrices américaines pour défendre le lesbianisme politique. « *Les féministes américaines étaient fortes, mais leur féminisme ne me convenait pas,* explique Cixous, *car il s'était constitué sur une opposition brute, celle des femmes contre les hommes. Il était marqué par la fermeture. Par exemple, on ne pouvait pas parler de Freud, parce que c'était un homme. Cela revient à refuser de prendre un avion parce qu'il n'a pas été construit par une femme !* »

L'écrivaine ne se fait aucune illusion sur les errances du psychanalyste, qu'elle considère « *avec une sorte de tendresse respectueuse* », sans l'aduler. « *Je l'appelle mon "oncle Freud". Il y a plein d'idées chez lui avec lesquelles je ne suis pas du tout d'accord, à commencer par sa vision de la sexualité féminine ! Mais nous avons besoin de l'inconscient. Comment ne pas sentir que nous sommes hantés par des fantômes, des esprits qui peuvent se transformer en maladies, provoquer névroses, psychoses et perversions ?* » Une pensée indispensable pour saisir les moteurs de la misogynie, selon elle : « *Il s'agit de comprendre que la question de la sexualité est absolument partout dans l'histoire de l'humanité. Le féminisme de l'époque avait pour principe moteur l'égalité. Mais ça ne suffit pas !* » Hélène Cixous se rapproche du groupe Psychanalyse et Politique (PsychéPo), fondé par Antoinette Fouque. Elle publiera un certain nombre de ses livres aux Éditions des femmes, son pendant éditorial. Naît alors ce qui sera appelé le « courant différencialiste » ou, pour les Américains, le *French Feminism*, terme flou censé caractériser des figures comme Cixous, mais aussi Luce Irigaray ou Julia Kristeva. En opérant le « *retour à Freud* » auquel appelait Jacques Lacan, PsychéPo veut affirmer la femme comme sujet en marquant sa différence.

« Le féminisme des années 1960 avait pour principe moteur l'égalité. Mais ça ne suffit pas ! »

TÊTE PENSANTE

Cette affirmation du féminin, Hélène Cixous la portera haut et fort en 1975, avec la parution du *Rire de la Méduse,* un manifeste sous forme de cri, de révolte extatique qui marquera des générations de lectrices. À l'origine, le texte lui est commandé pour un numéro de la revue *L'Arc* consacré à Simone de Beauvoir. Une autrice qu'elle « *n'aime pas du tout* », précise-t-elle aujourd'hui. « *Je n'ai jamais compris cette idée de "deuxième sexe". Cette femme définie négativement n'existait pas pour moi. Elle n'était que la servante du phallus.* » Hélène Cixous s'insurge contre l'impensé de la sexualité féminine, que Freud appelait un « *continent noir* », domaine mystérieux et marqué par le manque – « *l'envie de pénis* ». « *Je découvrais alors la vie sexuelle de mes copines, qui était à des années-lumière de ce qu'il décrivait.* » « *Le "continent noir" n'est ni noir ni inexplorable,* écrit-elle dans *Le Rire de la Méduse. Il n'est encore inexploré que parce qu'on nous a fait croire qu'il était trop noir pour être explorable.* » Pour se réapproprier leur destin, les femmes doivent déconstruire le « *phallogocentrisme* », un logos phallique, point de vue masculin qui oriente notre vision du monde et structure la hiérarchie entre les sexes.

L'enjeu n'est plus de libérer le corps féminin du poids de la sexualité, comme le suggère une certaine lecture de Beauvoir, mais au contraire de puiser la force de résister dans la sexualité féminine. « *Un combat qui passe par l'écriture, où qu'on soit dans l'univers* », insiste-t-elle, assise en face de moi. La destruction du phallogocentrisme doit passer par une autre forme d'écriture, qui échappe à la logique de l'identité et remet la pensée en mouvement. On sent ici l'influence de Derrida : le philosophe voulait libérer la langue de sa structure rigide ; l'écrivaine veut la libérer de la domination masculine.

« *Il faut que la femme s'écrive,* exhorte la *Méduse* : *que la femme écrive de la femme et fasse venir les femmes à l'écriture dont elles ont été éloignées aussi violemment qu'elles l'ont été de leur corps ; pour les mêmes raisons, par la même loi, dans le même but mortel. Il faut que la femme se mette au texte – comme au monde, et à l'histoire –, de son propre mouvement.* » Mais il ne s'agit pas d'écrire comme le font les hommes : Hélène Cixous prône une écriture féminine, qui cherche à se décoloniser de la supposée rationalité masculine. « *Au commencement sont nos différences* », rappelle l'écrivaine dans son essai. « *Sans elles, il n'y aurait pas de désir* », me dit-elle aujourd'hui, confiant être toujours « *mystifiée par la sexualité masculine, qui* [l']*intéresse beaucoup* ». Dommage que les hommes négligent les vastes territoires de la jouissance féminine, aussi riche que leur inconscient : « *L'imaginaire des femmes est* ●●●



« Ce n’est pas ma propre mort
qui m’importe,
puisque je ne la vivrai pas.
Mais celle des autres,
je la vis.
Je meurs tout le temps »

inépuisable, pointe la *Méduse. Leurs coulées de fantasmes sont inouïes. »*

Elle compare l'écriture à la masturbation, expédiée dans la honte et la clandestinité. « *Cette pratique* [...] *s'accompagne d'une production de formes, d'une véritable activité esthétique* » qu'il est temps de déployer au grand jour. Pourquoi faire appel à la figure de la Méduse ? Parce qu'elle incarne la terreur du désir féminin. « *La Méduse est décapitée par Persée,* rappelait récemment l'écrivaine dans un entretien. *C'est une façon de se débarrasser de la tête des femmes. Surtout, il ne faut pas qu'elles pensent. Un corps, oui, mais un corps violable. Mais la tête, non.* » Ne pas voir les femmes, surtout pas leur tête, de peur de les voir la relever : sans doute est-ce la raison pour laquelle les religieux persistent à voiler les femmes, en Iran et ailleurs.

DURE À *QUEER* ?

Traduite en anglais dès l'année suivante, la *Méduse* devient un texte de référence dans le monde anglo-saxon, où le militantisme féministe est plus installé. « *Mon texte a voyagé dans de nombreux pays, devenant un étendard* », s'enorgueillit Hélène Cixous, à juste titre. En France, sa réception demeure timide, mais la cause des femmes progresse. La légalisation de l'interruption volontaire de grossesse coïncide avec la parution de son essai. « *Ici, on a oublié à quel point ce fut vital pour les femmes. Aujourd'hui encore, des pays comme la Pologne interdisent l'avortement.* »

Mais le culte autour de la *Méduse* va au-delà de ce combat : la femme que révèle l'écriture d'Hélène Cixous n'a pas seulement acquis des droits ; elle se permet de vivre sans entraves. Auparavant, elle était *a priori* « *coupable de tout, à tous les coups : d'avoir des désirs, de ne pas en avoir ; d'être frigide, d'être trop "chaude" ; de ne pas être les deux à la fois ; d'être trop mère et pas assez ; d'avoir des enfants et de ne pas en avoir ; de nourrir et de ne pas nourrir* ». L'écrivain veut libérer la femme de la culpabilité – et transformer l'angoisse masculine en plaisir. « *Il suffit qu'on regarde la Méduse en face pour la voir : et elle n'est pas mortelle. Elle est belle et elle rit* », conclut son essai.

À ceux qui l'accusent d'essentialiser le féminin, elle répond par un soupir. « *Ces questions m'enquiquinent. Jamais on ne se fige ainsi sur des concepts en littérature !* » « *Les hommes et les femmes sont différents, voilà ce que je sais, mais pas plus* », écrit-elle dans son roman *Dedans.* Oui, mais à condition de considérer la différence comme un « *passage* », précise-t-elle. De grandes plumes comme Genet ou Shakespeare sont « *capables d'écriture féminine, d'opérer des transitions – c'est ça, le "trans"* ». En digne héritière de la déconstruction derridienne, Hélène Cixous refuse les catégories étanches, d'où son amour de la mythologie. « *Toutes les déités sont métissées, hybrides.* [...] *La Méduse est la* queen *des* queers », a-t-elle récemment rappelé dans une interview. Elle avoue cependant que ces courants ne sont « *pas* [son] *truc, pas* [son] *genre* », elle qui affirme la singularité de l'expérience féminine. « *Ce n'est pas parce qu'une femme n'a pas d'enfant qu'elle n'en a pas virtuellement. Et elle naît elle-même femme de femme, ne l'oublions pas.* »

Bien sûr, il ne s'agit pas de réduire la femme à la maternité, encore moins de lui conférer un instinct maternel inné. « *Quand on a un enfant, il ne suffit pas de l'avoir mis au monde. Il faut aussi l'adopter, ce qui consiste à désirer ce qui est arrivé. Ce miracle est donné aussi bien aux hommes qu'aux femmes.* » Au fond, ce qui la dérange chez un certain militantisme transgenre, c'est cette bascule « *où le* queer *finit par faire penser aux femmes qu'il ne faut pas être femme. C'est extraordinaire de pouvoir passer homme, et je n'ai rien contre, mais je voudrais pouvoir opérer le mouvement dans les deux sens. Je ne veux pas une moitié, je veux tout, de même que je ne comprends pas pourquoi il faudrait choisir entre l'hétéro- et l'homosexualité. Il n'y a aucune raison d'abandonner une part de l'être humain.* »

Quel risque nous fait courir le fait d'oublier notre part féminine ? Celui de perdre de vue la force des femmes, sans doute... et de reproduire inconsciemment la logique masculino-centrée. « *À l'époque de Deleuze, tout le monde était obsédé par l'idée d'être "en devenir". On pouvait devenir papillon, chien... mais Deleuze, lui, n'avait qu'une intention : devenir Deleuze !* » De là à rejeter le queer ? Non, c'est une « *étape nécessaire* », défend Hélène Cixous, de même que l'était le rejet des hommes chez les féministes des années 1960. Son équipe de recherche a d'ailleurs changé de nom et s'intitule désormais « *études féminines et de genre* », prenant acte du désir des étudiantes d'approfondir le champ ouvert aux États-Unis par la philosophe Judith Butler.

DU CÔTÉ DE LA VIE

Sans doute a-t-elle conscience de la nécessité de se concentrer sur les combats les plus urgents, voyant les libertés être menacées partout dans le monde. Dans *Incendire. Qu'est-ce qu'on emporte ?* (Gallimard, 2023), Hélène Cixous opère un rapprochement entre la déportation des Juifs et l'incendie qui a dévasté la forêt des Landes en 2022, dont elle a été témoin. « *La catastrophe écologique devient une réalité terrifiante. Or ce sont les gouvernements guerriers et haineux qui sont aussi les ennemis du climat.* »

Comment expliquer le triomphe de ces forces destructrices ? Par un réflexe « *auto-immunitaire* », le même qui pousse les Israéliens à ravager Gaza, selon elle. « *Ils croient qu'ils tuent les Gazaouis, mais ce sont eux-mêmes qu'ils tuent. Je n'ai jamais été sioniste, car je considère tout ce qui prend la figure d'un nationalisme comme perdu pour l'humanité.* » Elle qui est également dramaturge – elle a écrit une dizaine de pièces de théâtre pour la célèbre metteuse en scène Ariane Mnouchkine – y voit le tragique de l'inéluctable. « *On pourrait croire que nous sommes des naissants, que nous pensons à l'avenir, alors que nous passons notre temps à le piétiner.* »

Alors que je m'apprête à quitter Hélène Cixous, je lui demande si nous avons oublié d'évoquer certains sujets. « *On n'a pas parlé de la mort* », glisse-t-elle. Dans *H. C. pour la vie, c'est-à-dire...* (Éditions Galilée, 2002), son hommage à Hélène Cixous, son complice Jacques Derrida affirmait qu'elle était « *du côté de la vie* », contrairement à lui. Il est décédé en 2004. Aujourd'hui, leur génération disparaît – « *et ça, c'est terrible,* avoue-t-elle. *Ce n'est pas ma propre mort qui m'importe, puisque je ne la vivrai pas. Mais celle des autres, je la vis. Je meurs tout le temps.* »

L'année dernière, *Le Rire de la Méduse* a été rééditée, avec ce poème d'Hélène Cixous en guise de préface : « *À bord de ce texte, la Méduse a pris sa fuite en 1975 et depuis, à travers temps de paix à travers tant de guerres, elle bat toujours des ailes / Je ne sais pas sous quel ciel elle arrivera en quel siècle si elle arrive / Dans quelle langue dans quelles langues la Méduse rira-t-elle ?* [...] */ Ainsi rêvai-je en 2025 d'un prochain an-prochain / La Méduse volait / Non seulement la Méduse n'était pas morte mais elle rajeunissait encore.* » ■

Par **IRIS ARDEOIS**



LE MATCH



CATHARINE MACKINNON *vs.* RONALD DWORKIN

Si les représentations sexuelles relèvent d'une politique sexiste, pourquoi ne pas y mettre fin, soutient la juriste américaine Catharine MacKinnon. Un appel à la censure, réplique son compatriote, le philosophe Ronald Dworkin. Saurez-vous les départager ?

Faut-il interdire la pornographie ?

PREMIER ROUND
Pour MacKinnon, la pornographie institue une politique de violence envers les femmes

Aux yeux de la juriste Catharine A. MacKinnon, la pornographie est une « *sexualité forcée* ». Sa thèse, défendue dans *Toward a Feminist Theory of the State* (« Pour une théorie féministe de l'État », 1989; non traduit), est radicale: la pornographie est « *une institution de l'inégalité des sexes* ». Elle constitue une véritable « *politique sexuelle* » qui encourage les comportements violents envers les femmes. La théoricienne féministe s'oppose aux arguments traditionnels contre la pornographie fondés sur les notions morales d'obscénité, de violation des normes ou d'indécence, qui neutralisent la portée politique de cette pratique. Pour elle, la pornographie constitue bien une discrimination sexuelle, qui doit être interdite par l'État: quand elles peuvent prouver avoir subi un préjudice, les femmes concernées doivent pouvoir demander réparation au titre des droits civiques.

DEUXIÈME ROUND
Dworkin réplique avec un argument libéral

Pour le philosophe Ronald Dworkin, rien ne justifie son interdiction. Penseur d'inspiration libérale, il recommande la tolérance envers la plupart des formes de pornographie au nom du respect du droit à la vie privée ou à la liberté d'expression. S'il reconnaît, dans l'article « Liberté et Pornographie » (1991; trad. fr. *Esprit* n° 175), que cette dernière peut être « *choquante* », il indique que cet argument moral n'est pas « *une raison suffisante pour l'interdire* ». Dworkin dénie par ailleurs le lien de causalité entre pornographie et violence, écrivant qu'« *il n'existe pas de preuve convaincante qu'elle est directement la cause d'agressions* ». D'ailleurs, d'après lui, la pornographie n'a pas autant d'« *influence* » sur la façon dont les « *femmes sont perçues par les hommes, que les publicités ou les feuilletons télévisés* ».



TROISIÈME ROUND
MacKinnon prend les corps à témoin

Selon Catharine MacKinnon, il suffit pourtant d'observer les corps des actrices X pour comprendre que pornographie et violence vont de pair. Dans l'article « *Pornography, Civil Rights and Speech* » (« Pornographie, droits civiques et discours », 1985; non traduit), elle écrit que le consentement des actrices est régulièrement bafoué et que leur exposition à une brutalité non simulée correspond aux attentes du public: « *Prenez le temps d'observer attentivement les genoux écorchés, les ecchymoses, les marques de coups de fouet, les égratignures, les lacérations. Nombre d'entre elles ne sont pas simulées.* » Le travail de MacKinnon a conduit en 1982 à la promulgation d'un arrêté antipornographique dans la ville d'Indianapolis. Cependant, celui-ci a finalement été jugé anticonstitutionnel car il enfreignait le premier amendement de la Constitution américaine, qui garantit la liberté d'expression.

Photos : Joanna Tarlet Gauteur/Signatures pour PM ; Leo Sorel/AP/Sipa ; David Tood McCarthy/Unsplash. Pictogrammes : William L. pour PM.

L'OBJET

Le gant de Kant



Les deux font la paire et, pourtant, un gant ne saurait se confondre avec l'autre. Essayez donc d'enfiler la main gauche dans le gant droit, ou inversement. Kant rappelle cette évidence dans ses *Prolégomènes à toute métaphysique future* (1783) : « *La main gauche ne peut être renfermée dans les mêmes limites que la main droite, malgré toute l'égalité et toute la ressemblance possible de part et d'autre (elles ne peuvent coïncider), et le gant de l'une ne peut servir à l'autre.* » De cet exemple, le philosophe se sert pour penser l'espace non seulement comme une réalité abstraite mais comme une forme attachée à notre expérience sensible. La différence entre ces deux éléments théoriquement similaires mais impossibles à substituer l'un à l'autre – en l'occurrence les deux gants d'une paire – ne relève pas en effet d'une propriété que l'entendement pourrait isoler, mais plutôt de leur orientation dans l'espace et de notre manière de la percevoir. Elle n'est pas inscrite dans le concept de gant mais elle s'impose à nous dans l'intuition sensible, explique Kant… en un tour de main !

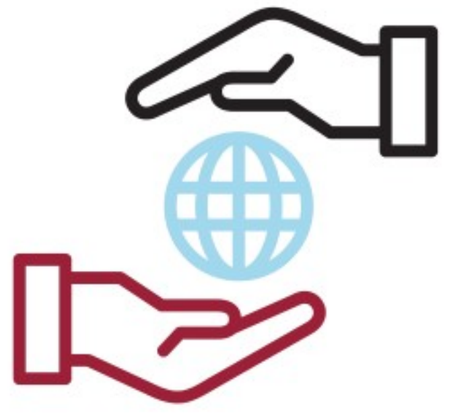
LA PRÉDICTION



1835
Le philosophe et voyageur **ALEXIS DE TOCQUEVILLE** anticipe les impérialismes américain et russe.

« L'Américain lutte contre les obstacles que lui oppose la nature; le Russe est aux prises avec les hommes. […] Pour atteindre son but, le premier s'en repose sur l'intérêt personnel, et laisse agir, sans les diriger, la force et la raison des individus. Le second concentre en quelque sorte dans un homme toute la puissance de la société. […] Chacun d'eux semble appelé […] à tenir un jour dans ses mains les destinées de la moitié du monde. »

De la démocratie en Amérique, tome I.



LE JARGON DÉCRYPTÉ

C'est quoi *le « kairos » ?*

Dans la mythologie grecque, Kairos est une divinité représentée sous les traits d'un petit homme ailé pourvu d'une houppette sur le front, qu'il faut attraper quand il passe. Complémentaire de Chronos, qui mesure le temps quantitatif, et d'Aiôn, qui symbolique le temps cyclique, Kairos mesure le temps ressenti et représente le moment opportun.

Dans l'*Éthique à Nicomaque*, **Aristote** (384-322 av. J.-C.) le définit comme une « *justesse de coup d'œil* » ou une vivacité d'esprit. Le *kairos* incarne donc le temps de la décision et de l'action : c'est l'instant fugace où toutes les conditions sont réunies pour agir. De la politique à la médecine, en passant par la rhétorique, la guerre ou même la navigation, son champ d'application est très vaste.

Le *kairos* a aussi intéressé les philosophes contemporains. Dans son livre *Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien*, **Vladimir Jankélévitch** (1903-1985) le présente comme le « *temps T* » de l'opportunité : avant est trop tôt, et après trop tard. Il s'agit pour lui d'un point de bascule qui ouvre à l'aventure.

Photos : Domaine public x 2. Illustration et pictogramme : © William L poru PM.

LES CLÉS D'UN CLASSIQUE



Photos : © wikimedia commons ; illustration : © William L. pour PM.



ERVING GOFFMAN

La vie est-elle une pièce de théâtre ?

Ce sociologue pense la vie comme une scène où chacun essaie de jouer correctement son rôle. Cet observateur des interactions quotidiennes dévoile les coulisses et les lois qui régissent la tragicomédie humaine.

Par **CLARA DEGIOVANNI**

LES CLÉS D'UN CLASSIQUE

C'est un pot de départ à la retraite en grande pompe. Bernard, qui quitte la boîte après trente ans de bons et loyaux services, fait ses adieux à ses collègues avec chaleur et émotion. Le jeune retraité prend congé de l'assemblée sous les applaudissements. Problème : il a oublié son casque de vélo. Il revient donc sur les lieux quelques minutes plus tard. Et là, un léger malaise s'installe. Que faut-il faire ? Lui redire au revoir ? Rejouer ce moment d'émotion ? Faire comme s'il n'était pas là ? L'embarras s'installe. Les adieux redoublés sont toujours ratés. Voici ce que le sociologue Erving Goffman appelle une « *fausse note* ». Le terme désigne l'instant lors duquel un événement interrompt le cours habituel d'une situation. La personne qui en est à l'origine risque alors de « *perdre la face* », c'est-à-dire d'écorner l'image flatteuse qu'elle renvoie aux autres. Mais tout n'est pas perdu. Dans ce genre de cas se produit généralement un petit miracle de la vie sociale : chacun prend sur lui pour rattraper la situation. La soirée peut continuer tranquillement grâce au « tact » collectif.

PROFESSION « *SCOPOPHILE* »

Des cérémonies officielles aux banquets en passant par les rendez-vous galants : Goffman a passé sa vie à analyser ce type de situations mondaines, lors desquelles rien ne se passe exactement comme prévu. Né en 1922 à Mannville, village de l'Alberta, au Canada, il est passionné de chimie pendant son adolescence. C'est au cours de ses études supérieures qu'il bifurque et s'intéresse à la microsociologie, notamment grâce à des professeurs de l'université de Toronto comme l'anthropologue Ray Birdwhistell, qui lui apprend à scruter les moindres détails (par exemple, la façon dont les Américains du sud des États-Unis retroussent la lèvre du bas quand ils sourient). Selon son biographe Yves Winkin, Goffman est peu à peu devenu un véritable « *scopophile* », c'est-à-dire un infatigable scrutateur de la vie sociale.

Enfant de commerçants juifs arrivés d'Ukraine, Goffman se marie avec Angelica Schuyler Choate, issue de la grande bourgeoisie américaine, qui devient sa première lectrice mais aussi sa dactylographe et son éditrice. La découverte de sa belle-famille aisée, avec ses manières *upper class*, a sans doute contribué à aiguiser son sens de l'observation sociologique. Car pour scruter les gens à la loupe, il faut les côtoyer de près. Goffman pratique la méthode de l'observation participante, qui consiste à s'immerger dans une communauté donnée pour en cerner le mode de fonctionnement. Cette technique s'inscrit dans la tradition de l'École de Chicago, qui développe la sociologie dite qualitative, consistant à aller sur le terrain et à réaliser des entretiens, à l'inverse des méthodes strictement quantitatives, caractérisées par des études statistiques.

À l'âge de 27 ans, il passe une année à Baltasound, au nord des îles Shetland, en Écosse, au sein d'une petite communauté de pêcheurs. Le but de cette escapade n'est pas tant de parler des habitants de ce lieu en particulier que d'en faire un laboratoire d'observation de la vie sociale en général. Comme le mentionne Winkin, il s'installe alors dans le seul hôtel de la ville, en compagnie de deux servantes qui le surnomment « *peerie Goffman* » (le petit Goffman), sans doute en référence à sa taille modeste (1,64 mètre). Il tire de ses recherches une précieuse collection d'observations : des histoires de bourdes, de gaffes et de faux pas sur fond de vie communautaire rurale, qui seront ensuite décortiquées dans sa thèse de doctorat, soutenue en 1953.

Si Goffman est doté d'un certain sens de l'humour qui transparaît parfois dans ses écrits, le but de ses observations n'est pas de faire rire – et encore moins de se moquer – mais de donner à voir et à comprendre comment fonctionnent les humains quand ils discutent en groupe ou « *en face à face* ». Le sociologue s'intéresse aux microrelations que l'on entretient avec nos voisins, notre boulanger ou les passants que l'on croise dans la rue (*lire p. 80-81*). Imitant volontiers l'éthologue, il enquête au sein de ce qu'il nomme son « *zoo interactionniste* », à la recherche des règles et des conventions plus ou moins implicites qui régissent l'ordre des relations interhumaines.

L'une des règles les plus importantes peut se résumer ainsi : nous cherchons constamment à proposer aux autres une image et une définition à la fois cohérente et valorisante de nous-mêmes, qui constitue notre « *face* ». Pour ce faire, nous sommes tenus de pratiquer un « *face-work* », à savoir un travail expressif digne de celui d'un acteur, qui vise à nourrir notre représentation sociale. Cette pratique n'est pas de tout repos. Elle exige une attention permanente à tous les détails de notre « *décor* » : nos vêtements, notre façon de nous tenir mais aussi nos moindres mimiques. Goffman prête une attention particulière au langage non verbal, qui constitue la matière première de nos échanges avec autrui. Cette performance totale, impliquant tout le corps, se révèle épuisante. On a donc parfois besoin de se reposer, de quitter la « *scène* » de nos échanges. Selon Goffman, c'est à ce moment-là que nous rentrons dans les « *coulisses* », qui désignent le lieu où l'on relâche les exigences de performance sociale. Par exemple, dans le cadre d'un repas de famille, la cuisine est cet espace refuge où l'on s'autorise à être un peu moins enjoué que lorsqu'on est attablé au milieu des convives… et où l'on peut aussi se permettre de les critiquer discrètement.

MASQUE SOUS INFLUENCES

Si l'on suit Goffman, toute la vie sociale est donc fondée sur un gigantesque simulacre. Est-ce à dire que nous sommes des hypocrites ? Pas forcément ! Les différentes facettes sociales que nous adoptons face aux autres ne sont pas de pures illusions mais des éléments constitutifs de notre personnalité. Autrement dit, nos performances d'acteur font partie de nous : nous sommes nos masques. Notre « moi » profond n'est pas une substance figée mais une entité dynamique, qui se forge et évolue en permanence au contact d'autrui. Goffman résume cette idée dans une formule élégante et un peu énigmatique : « *La nature la plus profonde de l'individu est à fleur de peau : la peau des autres.* » Autrement dit, notre identité dans ce qu'elle a de plus singulier est tissée par la singularité des autres. Ce n'est pas dans la solitude d'une chambre que nous pouvons accéder à ce que nous sommes vraiment, mais dans l'imprévisibilité d'une fête entre amis, d'un dîner professionnel ou d'une banale conversation sur le palier de notre immeuble. Philosophiquement, cette idée est assez troublante. À l'inverse du philosophe Henri Bergson, dont il est lecteur, Goffman estime que le « *moi profond* » ne gît pas dans l'intériorité de l'âme d'un individu mais dans sa manifestation extérieure, au sein même du tapage de la vie sociale.

« La nature la plus profonde de l'individu est à fleur de peau : la peau des autres »

Erving Goffman

Chez le sociologue, donc, rien de plus faux que ce conseil bien connu : « on se fiche du regard des autres. » Au contraire, celui-ci nous obsède, nous inquiète, nous obnubile. « *Quand un individu entre dans le champ perceptif d'autres personnes, une sorte de responsabilité s'abat sur lui* », affirme-t-il. Cette responsabilité vis-à-vis du regard d'autrui se traduit dans notre corps, notre manière de nous comporter. Le sociologue note, par exemple, la différence visible entre le moment où quelqu'un marche dans la rue sans se savoir regardé (avec un visage neutre, voire renfrogné) et l'instant où il entre dans un espace où il se sait observé (son visage s'illumine, il adopte une mine affable). Inconsciemment ou non, nous nous tenons toujours prêts à arborer un certain masque social à la fois engageant et adapté à la situation dans laquelle nous nous trouvons.

TOUS RAVAGÉS ?

Quand un échange se passe mal, quand une personne commet une bourde, ce sont tous les participants à cette scène qui sont menacés. C'est pourquoi l'embarras est généralement contagieux. Si l'un des participants à la conversation se montre ridicule, inconvenant, offensant même, il éclabousse, voire « *profane* » malgré lui, la « *face* » des autres par son comportement. Un seul être commet une offense, et c'est toute la structure sociale qui est fragilisée. Si l'outrage est trop grave, il devient un « *ravage* » : terme employé par Goffman pour désigner les atteintes à l'ordre public (intrusion dans l'espace personnel, souillure, cris, mouvements brusques et incompréhensibles), notamment commises par les personnes atteintes de trouble psychiques. Chez lui, le « *ravageur* » est donc celui qui ne respecte plus les conventions qui rythment notre vie quotidienne.

Le sociologue forge ce concept de « *ravage* » dans l'un de ses articles les plus bouleversants, « La folie dans la place », rédigé peu de temps après la mort de sa femme, qui se suicide en 1964 à la suite d'une dépression. Touché dans sa vie privée par la question de la maladie mentale, il est aussi l'auteur du célèbre *Asiles* (1961), consacré aux conditions de vie des personnes internées dans le service psychiatrique du St. Elizabeths Hospital, à Washington, où il séjourne pendant plusieurs mois (1955-1956) parmi 7000 malades. Il y définit l'hôpital psychiatrique comme une « *institution totalitaire* » dans la mesure où les patients y « *mènent ensemble une vie recluse dont les modalités sont explicitement et minutieusement réglées* ».

Si *Asiles* est devenu l'un des textes canoniques du courant antipsychiatrie, sa tonalité n'est pas politique mais ethnographique. À l'instar des autres ouvrages de Goffman, il se présente comme une description pointilleuse et prosaïque – loin de tout sensationnalisme – de la vie quotidienne des patients : du lever au coucher, en passant par les repas et, surtout, par les « *stratégies d'adaptation* » mises en œuvre par ces derniers pour tenter de vivre le mieux possible au sein de cet espace très coercitif. La vie de ces « *reclus* » est d'autant plus rude que l'institution envisage toute rébellion comme le symptôme de la maladie mentale justifiant leur internement. C'est un cercle vicieux analogue que l'auteur mettra au jour dans *Stigmate* (1963) : la personne stigmatisée (pour des raisons de couleur de peau, de handicap physique…) est constamment ramenée à son stigmate, y compris et surtout lorsqu'elle se plaint d'être stigmatisée !

Si Goffman montre que les personnes stigmatisées sont plus susceptibles d'être déconsidérées, son œuvre rappelle que l'intransigeance du monde social n'épargne personne. Tout le monde peut un jour, et sans forcément le vouloir, commettre un acte jugé opaque, étrange, déplacé, et pour cette raison se faire soudainement exclure d'un groupe donné. « *Il n'existe pas d'interaction dans laquelle les participants ne courent pas un risque sérieux de se trouver légèrement embarrassés, ou au contraire un léger risque de se trouver sérieusement humiliés* », alerte le sociologue. La bonne tenue de nos menus échanges (« *small talk* ») repose donc sur un équilibre fragile. La pièce de théâtre sociale que nous croyons jouer à la perfection peut tout d'un coup se transformer en vaudeville, en scène absurde, voire en tragédie.

LES « *BOUTIQUIERS DE LA MORALITÉ* »

Heureusement, il existe des méthodes pour éviter de tomber en disgrâce, que le sociologue appelle les « *échanges réparateurs* ». Parmi ces techniques, il y a l'excuse (dire tout simplement pardon suffit la plupart du temps à apaiser une gêne) mais aussi l'humour ou l'adoption d'un ton badin qui vise à dédramatiser les querelles latentes. Et pour éviter les malentendus, il suffit parfois d'expliquer notre action aux autres. Par exemple, quelqu'un qui fait brusquement demi-tour après être sorti de chez lui a tendance à s'arrêter, à se palper les poches en levant les yeux au ciel, exagérant soudainement son exaspération. Le but de cette petite mise en scène est de faire comprendre à un observateur supposé que ce revirement de trajectoire est dû à l'oubli d'un objet et non à un coup de folie. Et si une situation sociale s'envenime malgré toutes ces précautions, les personnes en présence peuvent instaurer « *un compromis de travail* », qui consiste à continuer l'échange social coûte que coûte, à arrondir

les angles au maximum, même si des propos bizarres, voire scandaleux, ont été tenus. Bref, en général, on est prêt à tout – y compris à s'asseoir sur ses principes ou son éducation ! – pour s'épargner collectivement un moment d'embarras.

Nous sommes donc ce que Goffman appelle des « *boutiquiers de la moralité* ». Cela signifie que si l'on se comporte correctement, ce n'est pas parce qu'on a de nobles valeurs mais parce qu'on cherche à tout prix à faire bonne impression et à éviter les drames. En partant d'une telle définition de l'individu, le sociologue exhibe notre tendance à l'amoralité mais aussi notre obsession pour les apparences. Il dépeint avec rigueur et une certaine tendresse « *les aspects dramaturgiques de notre condition humaine* » : à savoir tout ce que nous mettons en scène pour être considérés, respectés et admirés par nos semblables.

LA BOUSSOLE DES RELATIONS

Admiré et reconnu de son vivant, Erving Goffman est véritablement consacré lorsqu'il est nommé 73e président de la prestigieuse Association américaine de sociologie. À cette occasion, il rédige un discours, « L'ordre de l'interaction », qui retrace les grandes lignes de sa conception de la sociologie. « *Ma préoccupation pendant des années a été de promouvoir l'acceptation de ce domaine du face-à-face comme un domaine analytiquement viable* », affirme-t-il dans ce texte testamentaire. Il meurt en effet brusquement en 1982 d'un cancer de l'estomac, à l'âge de 60 ans, avant d'avoir pu le prononcer publiquement.

Goffman a laissé à la postérité une sociologie colorée, précise, vivante et opérationnelle, utile notamment aux travailleurs sociaux et à tous les professionnels au contact de publics. Il a aussi offert à tout un chacun une boussole permettant de se repérer dans la terre parfois aride et conflictuelle des relations interpersonnelles. Il a enfin esquissé un singulier portrait de notre humanité, qui, sous sa plume, apparaît dans toute son ambivalence : imparfaite, autocentrée, obsédée par le regard des autres, mais aussi touchante, percutante, imaginative – et surtout dotée d'un immense talent pour la performance théâtrale. Ni particulièrement bon, ni fondamentalement mauvais, l'humain de Goffman est avant tout une immense bête de scène ! ■

Pour aller plus loin



À voir

Un air de famille
Cédric Klapisch (1996)
Adapté d'une pièce à succès, ce film culte est à lui seul une petite mise en pratique de la sociologie de Goffman. Le repas de famille qui tourne mal est une « scène », animée par un Jean-Pierre Bacri bougon et maladroit multipliant les « ravages », tandis qu'en « coulisses » se noue une idylle entre Jean-Pierre Darroussin et Agnès Jaoui.



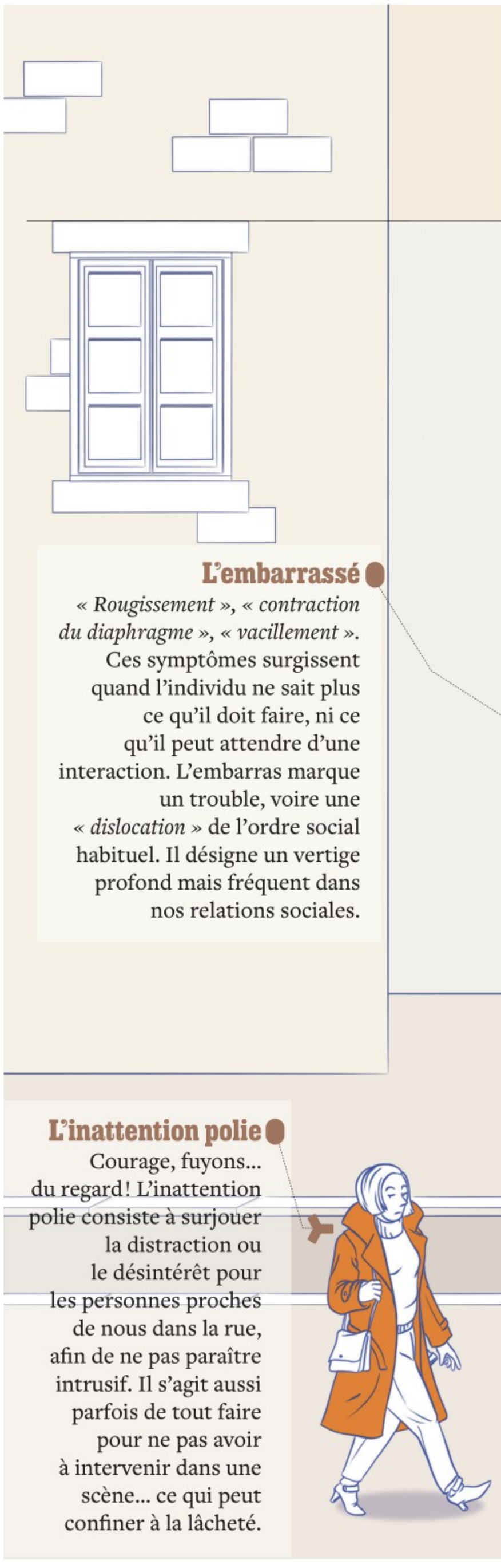
À lire

D'Erving à Goffman. L'œuvre performée ?
Yves Winkin
(MkF, 2022)
Cet ouvrage retrace les grandes lignes de la vie de Goffman, puis montre comment il a mis en scène sa propre sociologie, en « performant » ses conférences. On y trouve des photographies et de savoureuses anecdotes.



À écouter

« Comment se conduire dans les lieux publics ? » Conférence de Daniel Cefaï,
(2015, vidéo disponible sur bnf.fr)
Pourquoi sommes-nous rivés sur notre portable dans le métro ? Comment se comportent les gens quand ils attendent un bus ? Dans cette conférence, le sociologue Daniel Cefaï – interrogé par Sylvain Bourmeau – nous invite à observer les situations de la vie quotidienne avec le regard et les concepts forgés par Goffman.



L'embarrassé

« *Rougissement* », « *contraction du diaphragme* », « *vacillement* ». Ces symptômes surgissent quand l'individu ne sait plus ce qu'il doit faire, ni ce qu'il peut attendre d'une interaction. L'embarras marque un trouble, voire une « *dislocation* » de l'ordre social habituel. Il désigne un vertige profond mais fréquent dans nos relations sociales.

L'inattention polie

Courage, fuyons… du regard ! L'inattention polie consiste à surjouer la distraction ou le désintérêt pour les personnes proches de nous dans la rue, afin de ne pas paraître intrusif. Il s'agit aussi parfois de tout faire pour ne pas avoir à intervenir dans une scène… ce qui peut confiner à la lâcheté.

© Illustration : Paul Coulbois pour PM

C’est arrivé **près de chez vous**

Pour mettre en scène le jeu des relations sociales, Erving Goffman a créé une galerie de situations et de personnages. Nous vous invitons à descendre dans la rue pour les découvrir.

Le gaffeur

Le gaffeur perturbe les interactions sociales en faisant des bourdes ou des faux pas. Ces gaffes consistent à avouer des secrets mais aussi à tenir des propos inconvenants ou encore à empiéter sur l’espace personnel des autres (comme ici). Le gaffeur qui récidive sera exclu socialement, voire considéré comme un « *fou* », une « *personne socialement défectueuse* ».

La ressource sûre

On se sent gêné quand « un ange passe ». Pour éviter les silences, il existe des « *ressources sûres* », des « *conversations refuges* » auxquelles on peut se raccrocher à tous les coups: la météo occupe une place de choix dans ce domaine. Elle permet de combler un vide… et aussi (si besoin) de s’extraire rapidement de la discussion.

L’interaction euphorique

Quelle joie quand tout se passe bien! L’échange euphorique qui s’oppose à l’échange « *dysphorique* » désigne une conversation sans fausse note, équilibrée, sereine. Personne ne s’y sent gêné ni humilié.

La stigmatisée

Du latin *stigmata*, signifiant « marques faites au fer rouge », le stigmate désigne un attribut visible, qui tend à discréditer une personne aux yeux des autres. Lorsqu’un individu est stigmatisé, ses tentatives pour se défendre seront perçues comme la preuve de sa « *déficience* » supposée, ce qui crée un cercle vicieux délétère.

La non-personne

SDF, mais aussi personnel de ménage, employés de maison… On passe parfois devant eux comme s’ils n’étaient pas là. En plus d’être invisibilisés, ils sont traités avec « *un manque d’égard* » ostensible, qui les prive de leur statut de sujet.

Livres

Pour tous | Lecteur curieux | Lecteur motivé | Lecteur averti



LE BILLET DE MARTIN LEGROS

La fin de l'illusion autobiographique

Il n'a échappé à personne que l'enjeu familial est omniprésent dans le champ de la littérature française, comme l'ont encore démontré Emmanuel Carrère revenant sur l'histoire de ses parents dans *Kolkhoze* (P.O.L) ou Laurent Mauvignier sur celle de toute sa famille dans *La Maison vide* (Minuit). Fini la vague de l'autofiction où un narrateur se donne les pleins pouvoirs pour mettre en scène son destin. Place aux enchevêtrements entre les êtres qui attestent que l'histoire d'une vie échappe à son auteur. Loin d'un retour au roman familial classique, c'est donc une forme nouvelle du récit biographique qui s'est imposée, dont l'essayiste Pierre Pachet avait donné le départ avec son *Autobiographie de mon père* (Autrement, 1987). On ne peut manquer d'inscrire le dernier livre de Pascal Bruckner, ***De mère inconnue. Autoportrait d'un fils unique*** (Grasset) dans ce registre de l'autobiographie en miroir. Après avoir consacré *Un bon fils* (Grasset, 2014) à son père, tyran domestique doublé d'un collabo, il poursuit le récit de sa propre vie à travers celui de sa mère, ménagère catholique et aimante ayant vécu à l'ombre d'un homme qui l'a maltraitée et trompée toute sa vie. « *Elle avait perdu la mélodie intérieure, le rythme qui vous maintient dans la course.* [...] *Elle demeurait dans le silence de sa rumination intérieure, les notes, les airs ne dansaient plus dans sa tête.* » Bruckner refait le trajet de son émancipation vis-à-vis de ce « *patron* » maternel déprimant, celle d'un jeune homme en quête de joie, de rencontres et d'expériences, qui l'attiraient d'autant plus qu'elles décevaient ses géniteurs. Et il découvre que cette femme soumise et éteinte qu'il avait cherché à préserver de la vindicte de son père fut partie prenante des égarements de celui-ci. Sans jamais l'avoir dit au fils, elle se rendit aussi à Berlin en 1942 pour se mettre au service de la puissance productive allemande, à 23 ans... Mais, là n'est peut-être pas l'essentiel. À travers une série de lumineuses digressions (sur la littérature, la musique ou la fatigue de Dieu), Bruckner nous fait comprendre qu'il est possible d'aimer et d'éprouver la plus grande tendresse envers des êtres sinistres, éteints, retors. Et sa vie à lui se boucle aujourd'hui grâce à l'énergie qu'il aura déployée à bifurquer par rapport à eux, puis à faire une place à leur vie au plus profond de la sienne. C'est une très belle leçon biographique.



© Serge Picard pour PM ; Francesca Mantovani/Gallimard/opale.photo.

L'ESSAI DU MOIS



La Civilisation du commentaire
MARA GOYET
Connaissances / Gallimard / 192 p. / 19 €

La nouvelle vie de la parole

Avec La Civilisation du commentaire. Portrait de la vie en glose, l'essayiste Mara Goyet sonde l'espace relégué des commentaires sur Internet. Elle y décèle un nouveau régime de pensée et de parole collective qui rétroagit sur notre expérience quotidienne de la vie. Troublant.

Par **MARTIN LEGROS**

Depuis les années 2000, un nouvel objet a surgi sur Internet qui bouleverse, non seulement la communication entre les êtres, mais l'expérience quotidienne : le commentaire. Contre la tendance à le maintenir dans la soute du bateau amiral du Web, l'essayiste et enseignante Mara Goyet s'en saisit comme d'une focale révélatrice. Si l'on veut comprendre ce qui arrive à l'expérience partagée à l'heure d'Internet, ne nous laissons pas absorber par les « clashs » à répétition sur les réseaux sociaux, les vidéos des influenceurs ou les stratégies de captation de l'attention des seigneurs de la « tech ». Intéressons-nous aussi à ce tublion latéral par lequel les invisibles et les sans-grade, cachés derrière leurs pseudos, se sont approprié cet espace et y ont inventé une forme nouvelle d'expression. Qu'est-ce que le commentaire ? C'est l'ensemble des avis, appréciations, jugements, lapidaires ou développés, argumentés ou éruptifs, que les usagers produisent en réaction à tous les contenus qui circulent sur le Web. « *À la fois futile et grave, éphémère et persistant, anodin et blessant, anonyme et personnel, isolé et omniprésent* », le commentaire est plus qu'un format numérique, il est un nouveau régime de parole et de pensée – et Goyet le démontre déjà dans la forme de son essai, parsemé d'autocommentaires.

Croisant les posts d'internautes sur le marché des fourchettes et des éponges avec le regard de Pascal sur le divertissement ou de Tocqueville sur l'égalisation des conditions, elle est convaincue qu'en dépit de ses travers, la dynamique du commentaire est profondément démocratique, mettant en question toutes les hiérarchies. Au lieu de se précipiter sur ses formes toxiques et problématiques – avec la cohorte des « trolls » et la question délicate de leur modération –, elle propose un portrait sensible du commentateur : un homme habité par une forme de rage, qui entend donner son avis sur tout, un film qu'il n'a pas vu, une grotte préhistorique qui ne correspond pas à ses attentes. S'il a l'humilité de celui qui est confiné à un espace mineur, il mobilise l'arrogance critique de celui qui « *veut revenir dans le jeu* » et cherche partout les failles et les zones d'ombre (préjugés, réflexes de classe, mais aussi bien soupçons de complotisme). L'espace du commentaire est aussi en quête d'une communauté nouvelle : des bénévoles y livrent leurs solutions pour réparer un lave-linge défaillant, des conseils de formation, etc.

Au-delà de l'analyse très fine de cette parole heurtée et anarchique, qui nous fait constamment passer d'un registre à l'autre du discours, sans souci de cohérence, le plus intéressant dans cette enquête est le moment, vertigineux, où Mara Goyet cherche à mesurer sur elle-même les effets de ce nouveau régime de communication. À l'école, d'abord, où ses élèves se rapportent de plus en plus à elle comme à un « *produit homologué* » à évaluer. Dans sa vie quotidienne de bricoleuse ou de consommatrice – sa visite dans un restaurant d'exception choisi à partir des commentaires qu'elle en a lu est un morceau d'anthologie. On comprend alors que le commentaire est bien plus qu'un « *roman collectif sans auteur qui s'écrit chaque jour sous nos yeux* » : une nouvelle pellicule ontologique qui recouvre désormais de son ombre portée notre expérience. Et chacun d'entre nous, pris dans cet énorme filet d'une parole anonyme et collective qui nous précède partout où nous allons, est chargé du soin de trouver le bon rapport entre la vie et le commentaire qui l'a toujours déjà contaminée.

La guérison, une promesse démesurée ?



LAURENCE DEVILLAIRS A LU **ALINE MERCAN**

Dans une passionnante enquête où elle confronte la médecine aux thérapies parallèles d'ici ou d'ailleurs, **Aline Mercan** s'interroge sur les ressorts et les limites de la guérison. La philosophe **Laurence Devillairs**, autrice de *Guérir la vie par la philosophie*, nous en propose une lecture.



Guérir
ALINE MERCAN
Santé / Actes Sud /
576 p. / 26 €

Par **LAURENCE DEVILLAIRS**

On ne compte plus les thérapies plus ou moins techniques, mais souvent miraculeuses, qui sont proposées en librairie, sur Internet, sur les cartes de visite des guérisseurs, dans les cabinets des gourous ou des coachs en développement personnel. Même les philosophes se présentent comme des spécialistes du soin. N'ai-je pas signé moi-même *Guérir la vie par la philosophie* (PUF, 2017) ?

Seule exception à cette profusion de propositions thérapeutiques : les médecins. Ils ont prêté serment de mettre leur compétence au service de la guérison. Mais ils n'ont pas le droit de le dire ni de le revendiquer. « *La médecine est soumise à une obligation de moyens et non de résultats. Elle ne promet donc pas la guérison. Elle garantit la mise à disposition des moyens conformes à l'état des connaissances scientifiques du moment pour soulager, et si possible guérir. Seuls les guérisseurs promettent la guérison.* » Ce paradoxe est au départ de la passionnante enquête d'Aline Mercan sur le pouvoir de guérir. Médecin en oncologie, ayant elle-même survécu à un cancer, elle reçoit les patients en rémission, tout en menant, en tant qu'anthropologue de la santé, des recherches sur les thérapies complémentaires et les pharmacopées traditionnelles, au sein des universités de Grenoble et de Bruxelles. Après trente ans d'exercice médical et bien que la guérison soit son métier, elle s'étonne que cette ambition n'ait jamais été définie au cours de ses études et ne soit toujours pas l'objet d'une réflexion collective de ses collègues. « *Guérir, est-ce se libérer de symptômes encombrants ? Ou bien se débarrasser des causes qui nous rendent régulièrement malades ? Est-ce la guérison vue par le médecin ou celle ressentie par le patient ? Guérir l'autre est-il un don ? Un savoir ? Un pouvoir d'agir sur les corps et les esprits ?* » Essentielles, ces questions nécessitaient une enquête qui soit étayée sur toutes les formes de soin et de guérison, attestées ou contestées. C'est ce que nous propose Aline Mercan dans ce parcours scrupuleux et exhaustif de ce

© sandra Seitamaa/unsplash

que signifie être malade, vouloir guérir et apporter la guérison. Elle passe en revue toutes les ressources et les impasses thérapeutiques, de la médecine tibétaine aux psychotropes, en passant par la médecine chamanique, la chirurgie, les effets du stress – notion un peu fourre-tout à laquelle elle donne un sens rigoureux.

Mesurée, elle met en garde contre la pseudo-scientificité de certaines thérapies, tout en reconnaissant, par exemple, que la pratique de l'amulette protectrice mériterait d'être intégrée au processus de guérison, en raison de son « *puissant pouvoir de donner du sens à une expérience douloureuse et absurde* ». Elle oppose les protocoles scientifiques au charlatanisme, tout en insistant sur le fait que le critère de scientificité n'est pas seul à être déterminant – la relation entre le médecin et le patient, l'expertise propre au malade, les liens sociaux jouent un rôle de premier plan. C'est l'une de ses thèses fortes: ce qui est rationnel, c'est de vouloir « *améliorer de manière systématique les chances de guérison d'un malade* ». De là découle tout le reste: une vision plus intégrative qui fait appel aux thérapies alternatives et prend davantage en compte le psychique et le social.

Aline Mercan déjoue aussi les préjugés et les contresens – l'exotisme, par exemple, qui détruit la singularité des thérapies venues notamment d'Asie pour les acclimater à nos comportements consuméristes occidentaux. Elle revendique la pratique d'une médecine lente, qui ne serait pas fondée sur le traitement à la chaîne. Surtout, elle demande de retrouver le sens des liens, entre patient et médecin, entre le patient et lui-même en tant que malade, car ce sont les liens qui préviennent la maladie et qui soignent. La médecine scientifique doit donc apprendre concilier « *care et cure* », culturel et biologique: « *Il n'y a pas de césure entre ce qui est physique, psychique ou émotionnel* », les maladies psychosomatiques, prétendument dépourvues de réalité biologique, comme les maladies purement organiques « *ne sont qu'une fiction* », produite par la quête de solutions exclusivement médicamenteuses. Quant aux effets placebo et nocebo (où la prise de produits *a priori* inoffensifs entraîne des effets délétères), ils révèlent combien la représentation que le patient se fait du traitement et la relation qu'il entretient avec le soignant potentialisent ou freinent la dynamique de guérison.

Cette enquête est précieuse à l'heure où nous sommes l'objet d'une injonction permanente à guérir. Si j'ai écrit *Guérir la vie par la philosophie*, c'est que, comme Aline Mercan, j'y suis réfractaire. Abandonnés des dieux et coupés de la nature, nous sommes condamnés à ne plus compter que sur nous-mêmes pour survivre à l'épreuve que représente la vie. Vivre est du même coup devenu une maladie: de l'inattention à la colère, en passant par le manque de motivation, tout est à soigner – l'échec, le deuil, les ruptures, les fractures. Or la vie est tragique, mais le tragique n'est pas du pathologique. On perd ceux qu'on aime, on ne mérite pas ce qu'on subit, nos bonheurs passent… Souffrance et joie sont inévitables; elles sont la vie même. Comme le dit Pascal: « *Il faut se connaître soi-même. Quand cela ne servirait pas à trouver le vrai, cela au moins sert à régler sa vie.* » Aussi je rejoins Aline Mercan quand elle insiste sur le caractère mystérieux de la guérison. Un jour, un oncologue m'a dit que si je ne comprenais pas les bienfaits d'un pèlerinage à Lourdes, c'est parce que j'étais philosophe et non médecin. Vivre est tellement difficile que nous avons besoin de tous les secours, de toutes les thérapies. À condition que nos attentes à leur égard soient plus éclairées et mesurées. L'enquête d'Aline Mercan y contribue grandement.

Lauréat
Prix Nos Humanités 2026
décerné par les libraires et les bibliothécaires
Merci !



PHILOSOPHIE MAGAZINE ÉDITEUR

La première catastrophe mondiale ?



Peste noire
PATRICK BOUCHERON
L'univers historique / Seuil / 576 p. / 27 €

Par **PHILIPPE GARNIER**

Il est des événements qui, en changeant la face du monde, changent aussi le sens du mot « monde » en le globalisant. Les guerres mondiales du XX^e^ siècle en font partie. De même, la grande peste qui se diffuse à partir de 1347 et précipite la fin du Moyen Âge. Pour aborder cette épidémie, dont on estime aujourd'hui qu'elle a emporté 60 % de la population européenne, l'historien Patrick Boucheron mobilise un impressionnant arsenal de savoirs. La peste noire, ou « *grande mortalité* », est sans doute la pire catastrophe démographique que l'humanité ait connue. Ce livre, tiré d'un cours au Collège de France donné à partir de 2020, au début de l'épidémie de Covid, se donne à lire comme une enquête interdisciplinaire où se croisent l'archéologie funéraire et l'anthropologie, mais aussi la médecine, la microbiologie et les sciences de l'environnement. Inspiré par le courant écologique, Patrick Boucheron prend soin d'inclure dans son enquête sur les vastes espaces contaminés par la peste, depuis la Chine jusqu'aux villes italiennes ou françaises, des acteurs non humains, tels que les rats, les marmottes et les puces, sans oublier le bacille de la peste identifié par Alexandre Yersin à la fin du XIX^e^ siècle.

Comment traiter un événement qui dure quinze ans et interrompt la plupart des activités humaines ? Très rares sont les descriptions directes des contemporains. Ce grand vide des archives, faute de scribe vivant pour les tenir, l'historien doit en étudier l'empreinte en creux. Que signifie compter les morts au XIV^e^ siècle, bien avant la masse de données quantifiées dont nous bénéficions aujourd'hui ? Qu'est-ce que l'irruption soudaine de cette extinction de masse traduit de l'état des sociétés ? Quelles violences, quelles persécutions déchaîne-t-elle ? Pour Patrick Boucheron, chaque étape de l'enquête fait surgir de nouvelles questions. La peste noire rompt « *la chaîne de l'expérience qui suit son cours de bouche en bouche* », selon l'expression de Walter Benjamin. Il appartient alors à l'historien, avec d'infinis scrupules, de la rétablir.



LE ROMAN DU MOIS, PAR ARTHUR DREYFUS

Mère Nature, ventre vide



Petit Fruit
MARION FAYOLLE
Gallimard / 128 p. / 16 €

Nous avions découvert l'écriture de Marion Fayolle, d'abord connue comme illustratrice, avec *Du même bois* (Gallimard), chronique générationnelle du monde rural, et hommage à son Ardèche natale, entré dans le cercle restreint des premiers romans à succès. Le charme organique de sa langue se prolonge dans ce deuxième opus, recentré sur un couple, et plus précisément sur une femme qui attend, comme d'autres attendirent Godot, l'être providentiel qui n'arrive jamais : son bébé. La chambre est prête pourtant. Le soir, elle dit « *bonne nuit à la pièce faute de pouvoir embrasser un enfant et lui tenir la main jusqu'au sommeil* ». Mais à force de rester vide comme un ventre, et malgré la pensée magique, la chambre évoque bientôt celle « *d'un enfant mort, celle d'un rêve qui ne respire plus* ». C'est ici toutefois qu'un tiers surgit. Pas celui qu'on attendait. Un homme irréel, un intrus aux mains tachées de peinture, fasciné par l'image de cette femme, désirant la croquer plutôt que la toucher, et espérant lui aussi quelque chose : le retour d'un amour. « *Vous trouvez ça normal de venir chez les gens, s'insurge le mari, de refuser le dialogue, de passer des heures à peindre une femme qui vous assure qu'elle ne vous connaît pas, d'être mis à la porte et d'oser revenir ?* »

Nous voici aux confins du poème vivant, du dessin en mots, de la fable ; et même de la recette. Car cet univers est celui du glanage – où l'on ne prend que ce que la terre donne, sans semer. Mêlons ainsi dans un vaste cercle imaginaire : du vin rouge, du vinaigre blanc, du sang, des cèpes, une poignée de châtaignes rôties, les pétales d'un sexe-fleur, et une ribambelle de prunelles à convertir en liqueur, ou en pigments. Sans oublier trois lamelles de pâte de coings, car les enfants sont aussi… des fruits qu'on fit. Le reste, on l'aura saisi, ne s'explique pas. Il se ressent. À l'époque des œuvres-sujets, c'est bien le trésor de ce texte de garder son mystère, et d'offrir des questions plutôt que des réponses. L'amoureux est-il fiction ou réalité ? Quelle place réserver au désir hors du couple ? Comment s'incarner par-delà l'image ? « *Pendant qu'il cueillait les fruits que personne n'aurait ramassés,* écrit Fayolle, *cet homme faisait pareil, il récoltait l'élégance de sa femme, les gestes, les regards dont il n'aurait pas pu profiter.* » On sort de cette lecture avec l'impression d'avoir rêvé. Mais le livre est là, qui murmure : ce n'était pas un rêve. Ce paysage est vrai. Il respire entre tes mains.

Signalons la parution du livre dessiné *Les Aimants* de Marion Fayolle aux éditions du Tripode.

© Serge Picard pour PM

La vulnérabilité en partage



La Fêlure
CHARLOTTE CASIRAGHI
Julliard / 384 p. / 22,90 €

Par **FREDERIC MANZINI**

Ce n'était pas sur ce terrain qu'on attendait Charlotte Casiraghi. C'est pourtant bien là qu'elle veut se tenir, tant pour déconstruire les clichés sur sa propre personne que pour prendre à rebours le discours ambiant d'injonctions au bien-être et à la réussite, à savoir dans « *ce décalage entre ce que nous sommes dans notre complexité et ce que les autres perçoivent en apparence* ». Emboîtant donc le pas à Francis Scott Fitzgerald pour « *explorer la fêlure par la littérature* », elle interroge la vulnérabilité, la fatigue d'être soi et l'épuisement émotionnel – ce sentiment d'avoir « *encore quelqu'un à aimer* » comme un nouveau dossier à traiter. Pas de confidence à attendre mais une entrée en résonance avec les auteurs qui, par leurs œuvres, ont dit les multiples visages de l'insidieux mal de vivre. Ainsi Charlotte Casiraghi fait entendre la voix de Gilles Deleuze analysant la détresse de l'alcoolique ou celle de Cesare Pavese, « *incapable d'intégrer son sentiment de fragilité à son identité masculine* », sombrant dans l'amertume misogyne. Ici, la fêlure peut être gouffre mais aussi matière première pour l'aventure ou la création littéraire : chez les poétesses Maya Angelou et Anna Akhmatova, la douleur devient un chant de survie arraché au fracas de l'histoire, tandis que Colette raconte comment faire du maquillage une armure de soie contre le chagrin d'amour et la dépression.

Cette traversée ne présente pas la fêlure comme une faiblesse qu'il faudrait dissimuler, mais comme une métaphore de ce que Pascal appelait la « *misère* » de l'homme, qu'il liait indissociablement à sa grandeur. Elle rappelle surtout que notre véritable force tient dans notre capacité, patiente et réfléchie, à apprivoiser nos fractures intérieures, à les habiter, à apprendre à vivre avec elles et non contre elles. Car c'est là où le vernis se craquelle que la vérité commence à affleurer.

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

Patriarche ou papounet, couveur ou sévère, fantasmé ou bien réel… Et vous, savez-vous décrypter les pères ?



Éditions Sciences Humaines
HORS-SÉRIE N°33
DÉCEMBRE 2025 - FÉVRIER 2026
EN LIBRAIRIE
OU EN SCANNANT CE QRCODE

TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM

NOTRE SÉLECTION

Pour tous | Lecteur curieux | Lecteur motivé | Lecteur averti

Sapiens, géomètre né



Le Rectangle de Lascaux
STANISLAS DEHAENE
Odile Jacob / 352 p. / 24,90 €

Par **FRÉDÉRIC MANZINI**

Sur une fresque, juste en dessous d'un cerf, un modeste rectangle. Un tracé précis mais si discret que nul n'avait pris jusqu'à présent la mesure de tout ce qu'implique sa présence au sein de la grotte de Lascaux, peinte il y a environ 21 000 ans. Or Stanislas Dehaene propose une thèse vertigineuse: bien avant l'apparition des nombres et du langage articulé, l'humanité naissante savait déjà voir. Non pas seulement distinguer des choses et reproduire des silhouettes, mais percevoir des formes, car le rectangle de Lascaux n'est pas une imitation du réel mais il en est l'abstraction, produite par un esprit capable d'isoler une structure, de représenter symboliquement et de composer un concept.

Le livre déploie ensuite une vaste enquête archéologique, depuis les zigzags de la grotte de Blombos (il y a 70 000 ans) jusqu'aux sphéroïdes d'*Homo erectus*. Dehaene traverse aussi la neuroscience contemporaine pour montrer que le cerveau humain possède une architecture et des circuits spécialisés pour la reconnaissance des figures géométriques. Au lieu d'apparaître comme une invention culturelle qui serait née en Égypte, en Grèce ou ailleurs, la géométrie doit ainsi être repensée comme un langage naturel qui structure notre cognition, validant la thèse de Descartes: les formes idéales nous sont innées, non parce que nous naîtrions avec des images déjà « *dessinées* » dans notre esprit, mais plutôt parce que celui-ci possède la capacité *a priori* de les concevoir intuitivement. Avant d'être une science, la géométrie représente ainsi la mémoire de notre regard premier qui nous relie à *Homo sapiens*, cet animal qui calcule et qui rêve, qui pense et dessine, comme un pont entre la biologie, l'art et la métaphysique. Comme le monolithe de *2001. L'odyssée de l'espace*, le rectangle de Lascaux n'est pas qu'un dessin: c'est un acte philosophique.

Sur la générosité humiliante



Très brève théorie de l'enfer
JÉRÔME FERRARI
Actes Sud / 160 p. / 16,50 €

Par **ALEXANDRE LACROIX**

Après *Nord Sentinelle* (voir *Philosophie magazine* n°181), Jérôme Ferrari livre, avec sa *Très brève théorie de l'enfer*, le deuxième opus d'une trilogie, *Les Contes de l'indigène et du voyageur*. Le projet est de prendre en charge, dans de courtes fictions indépendantes les unes des autres, l'un des phénomènes majeurs de notre époque: le tourisme et les migrations de masse.

L'écriture est somptueuse et infernale, au sens où elle décrit des cercles, comme l'Enfer de Dante: ce qu'il va advenir de terrible au héros est annoncé dès le départ, et celui-ci revient sur les scènes qu'il a vécues dans des monologues en italique insérés dans la narration. Dans *Nord Sentinelle*, le héros corse écopait du rôle de l'indigène, en proie à une montée de haine féroce contre un vacancier de la métropole – contre un voyageur, donc. Dans la *Très brève théorie de l'enfer*, les rôles sont ironiquement inversés. Le héros corse est cette fois-ci le voyageur, prof expatrié à Alger, puis à Abu Dhabi. C'est l'occasion pour Ferrari d'interroger un genre subtil de faute morale: le roman décrit les accès immodérés de générosité dont se rendent coupables les riches Occidentaux envers le petit personnel des pays du Sud. Par exemple, le héros sauve après un accrochage un chauffeur de taxi pakistanais de la perte de son visa en ne faisant pas de constat. Mais le même enchantement ne fonctionne pas quand il offre un billet d'avion à son employée de maison Kasheeva, afin qu'elle puisse rendre visite à sa petite-fille qui vient de naître, car elle ne peut pas rentrer sans argent ni cadeaux, elle ne serait pas bien reçue. Or elle est trop pauvre pour se permettre ces achats. Ces quiproquos, entre le voyageur qui croit bien faire et l'indigène qui se sent ramené plus bas que terre, sont récurrents. Refuser les largesses des Occidentaux: telle semble être la seule issue, impossible, des subalternes dans ce poignant conte moral s'ils veulent sauver leur âme.

Spiritualité de la matière



Le Phénomène de la vie
HANS JONAS
Trad. de l'allemand D. Lories / PUF / 409 p. / 25 €

Par **MARTIN DURU**

Redonner vie à un texte sur la vie: voici la réédition d'un ouvrage important du philosophe allemand Hans Jonas (1903-1993). Paru en 1966 et traduit en français au début des années 2000, ce livre, épuisé, était devenu difficile à consulter, d'où l'idée de le tirer de l'oubli qui le menaçait. Plus connu pour son *Principe Responsabilité* (1979), Jonas développe ici son projet d'une « *biologie philosophique* ». L'ambition? Revenir sur la grande coupure initiée par Descartes entre la matière et l'esprit: il y a du « *spirituel* » dans tout ce qui vit, même au niveau de l'organisme le plus rudimentaire. Élève de Husserl et de Heidegger, Jonas propose une sorte de phénoménologie en acte du vivant: vivre, même pour une amibe, c'est « *une manière de mettre en œuvre l'existence* »; c'est, dans une aventure marquée par une « *précarité* » essentielle, affirmer son être propre dans le monde – et le philosophe n'hésite pas à parler d'une « *liberté* » ou d'un « *soi* » embryonnaire chez toutes les formes de vie.

Évoquant ensuite les règnes végétal et animal, il remonte l'échelle jusqu'à l'homme: le propre de celui-ci résiderait dans sa capacité à produire des images, à être cet « *Homo pictor* » qui, en se représentant, s'interroge sur ce qui l'entoure. Si Jonas fait bien de l'homme un vivant particulier, seul à même de réfléchir (et de se tourmenter) sur sa condition, il refuse néanmoins de l'isoler: remettre du spirituel dans la matière, c'est aussi marquer notre inscription dans l'ordre plus vaste et continu de la nature. En ce sens, ce livre dense est bien le jalon qui mène au *Principe Responsabilité*, où la nécessité de ne pas nuire par nos actions à la pérennité de la vie sur Terre sera érigée en nouvel impératif catégorique – un impératif plus que jamais le nôtre.

Des archives en orbite



Memory Palace
LÉA CUENIN
Rivages / 236 p. / 20 €

Par **VICTORINE DE OLIVEIRA**

Que reste-t-il lorsque l'effondrement menace ? Les cinq héroïnes de *Memory Palace* répondent par l'urgence de l'archivage à destination d'autres planètes, d'autres univers, sans même faire de leur survie une priorité. Dans la lignée d'une Céline Minard dont le récent *Tovaangar* (Rivages, 2025) déplaçait l'enjeu science-fictionnel vers l'invention d'une langue et l'exploration d'un territoire devenu méconnaissable, plutôt que de filer une énième lutte pour la survie, le premier roman de Léa Cuenin, qui a eu une première carrière chez *Philosophie magazine* avant de se reconvertir dans l'écriture, fait de ses personnages des modèles de résistance sans ego pour moteur.

Alors que les « *Big Floods* », des inondations monstres, ont largement grignoté le territoire européen et que l'extrême droite a fait son lit dans ce qu'il en restait, une base secrète située en Silésie accueille la folle entreprise de ces cinq femmes qui pourraient tenir l'affiche d'un *Avengers* au féminin, si le propos n'était pas plus sombre et mélancolique : Claudia, ancienne astronaute, Ruth-Lee, paléobotaniste, Kae, ingénieure, Denisova, journaliste dissidente, et Nowy, hackeuse solitaire. Elles se sont donné pour mission de sauvegarder les archives de toute l'humanité avec l'aide d'une intelligence artificielle du nom de Memory Palace, puis de les envoyer dans l'espace. L'enjeu n'est pas uniquement dans la quantité, mais dans le choix, le tri, toujours implicite, même lorsqu'on prétend tout compiler. Les clins d'œil philosophiques sont nombreux, tels que cette goéland (oui, le mot est féminisé) qui prétend préférer la destruction du monde à l'égratignure de son aile au cours d'une hallucination, reprenant ainsi les mots célèbres de Hume. Mais dans un monde sur le point de disparaître, chaque égratignure prend le goût de l'apocalypse.

LES MEILLEURES VENTES EN PHILOSOPHIE

1. PATRICK BOUCHERON
Peste noire
SEUIL

2. ARNAUD MIRANDA
Les Lumières sombres
GALLIMARD

3. ANTOINE COMPAGNON
1966. Année mirifique
GALLIMARD

4. MARIANNE CHAILLAN
Survivre
ÉDITIONS DE L'OBSERVATOIRE

5. ASMA MHALLA
Cyberpunk
SEUIL

6. OLIVIER HAMANT
Antidote au culte de la performance
TRACTS/GALLIMARD

7. STÉPHANE AUDOUIN-ROUZEAU
Notre déni de guerre
LIBELLE/SEUIL

8. LAUREN BASTIDE
Enfin seule
ALLARY ÉDITIONS

9. CLÉMENT VIKTOROVITCH
Logocratie
SEUIL

10. CHARLOTTE CASIRAGHI
La Fêlure
JULLIARD

11. MARCEL GAUCHET
Comment pensent les démocraties ?
ALBIN MICHEL
On disait les idéologies moribondes, vouées à s'effacer après la chute du Mur et le retour au réalisme. Le philosophe revient sur l'invention du concept par Destutt de Tracy, au lendemain de la Révolution, et propose de voir en elles la grammaire fondamentale de la pensée démocratique. Ou comment la triade conservatisme, libéralisme et socialisme permet de mettre en forme, dans son éclatement même, notre devenir historique. **M. L.**

12. AURÉLIEN BARRAU
Trahir par fidélité
LES LIENS QUI LIBÈRENT

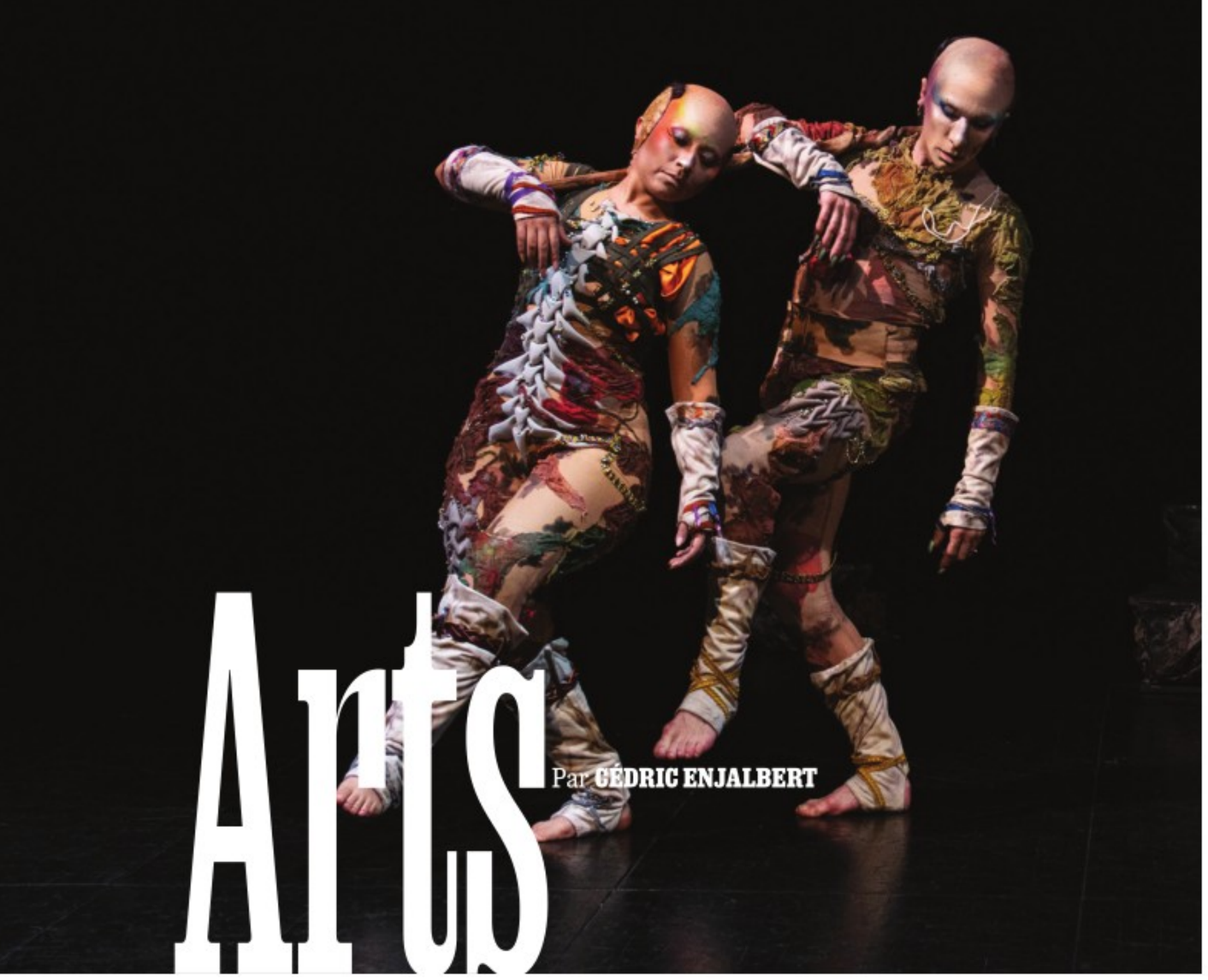
13. SARAH BAKEWELL
Qu'est-ce qu'être humaniste ?
ALBIN MICHEL

14. BELL HOOKS
À propos d'amour
DIVERGENCES

15. CHARLES PÉPIN
Où trouver la force ?
ALLARY ÉDITIONS

Source : Datalib/Adelc (datalib.net), d'après un panel de 137 librairies indépendantes. Classement des meilleures ventes de livres de ou sur la philosophie (hors œuvres au programme du baccalauréat et des grands concours scolaires).





Arts

Par **CÉDRIC ENJALBERT**

Danse

SUDVERSIONS

Último helecho

De Nina Laisné et François Chaignaud / Avec François Chaignaud, Nadia Larcher et les musiciens Rémi Lécorché, Nicolas Vazquez, Cyril Bernhard en alternance avec Joan Martin, Jean-Baptiste Henry, Daniel Zapico, Vanesa García / Durée : 1h10 / Les 12 et 13/03 à Rennes ; les 16 et 17/03 à Clermont-Ferrand ; le 24/03 à La Roche-sur-Yon ; le 28/03 à Poitiers ; le 04/04 à Bruxelles ; le 9/04 à Douai ; les 20 et 21/05 à Brest.

Baroque – qui est d'une irrégularité bizarre selon l'étymologie. D'abord employé péjorativement, l'adjectif a fini par désigner la richesse d'un courant artistique, dont s'inspire librement François Chaignaud. Danseur et chorégraphe, il a imaginé avec la plasticienne et musicienne Nina Laisné cet opéra hybride, puisant dans le folklore sud-américain l'étrangeté d'un outremonde qui subvertit les normes. Sur scène, une architecture rocheuse tient à la fois de la grotte et du belvédère ; elle vaut quasiment pour tout décor. Sur et sous ce promontoire du songe, les interprètes se produisent, dont Nadia Larcher, chanteuse connue en Argentine, mais également six musiciens d'un ensemble de cuivres, cordes et percussions, qui l'accompagnent, elle et son acolyte. Ils interprètent un mystérieux ballet, une divine comédie plongeant dans les ténèbres pour y chercher une renaissance. Méconnaissables sous leur maquillage et leur costume extravagant de pythies queer – « bizarre » en anglais –, ils célèbrent ce « *trouble dans le genre* » théorisé par Judith Butler. La philosophe rappelle en effet que le « *corps genré est performatif* », qu'il est le produit d'une action et n'est rien d'établi en soi. « *En tant qu'effet d'une performativité subtile, soutenue politiquement,* écrit-elle, *le genre est en quelque sorte un "acte" qui ouvre sur des clivages, la parodie de soi, l'autocritique et des présentations hyperboliques du "naturel" qui, dans leur exagération même, en révèlent le statut fondamentalement fantasmatique.* » François Chaignaud et Nina Laisné le savent, qui avaient déjà imaginé ensemble un spectacle autour d'un « *autre Orlando* » en 2017. Ils poursuivent ici leur exploration de l'identité et magnifient ses métamorphoses. « *La répétition parodique du genre révèle l'illusion de l'identité comme une profondeur irréductible et une substance intérieure* », note Judith Butler. À la fin de la représentation, le danseur interprète ainsi un magistral solo de flamenco, appuyant les gestes virils et jouant avec les codes… du genre !

Cinéma

APPEL D'AIR

Orwell 2 + 2 = 5

De Raoul Peck / En salles le 25 février / Durée : 2h

« ***Tout ce qui compte a déjà été écrit.*** » Ce sont les derniers mots du film, et ceux-ci ne sont pas de George Orwell mais bien du réalisateur. Pour le reste, Raoul Peck n'a monté ce « *documentaire de création* » qu'en agençant avec un indéniable talent les textes de l'écrivain anglais – effectivement visionnaire – et les images empruntées à certains de ses films, aux archives mais aussi à l'actualité. Ce montage raconte l'histoire des derniers jours d'Orwell malade, asphyxié par la tuberculose, en même temps qu'il décrypte notre incurie politique et le chaos du monde, irrespirable, dans lequel nous sommes plongés. Il maintient le suspense deux heures durant : l'auteur malade parviendra-t-il à achever l'écriture de *1984* ? Comment avons-nous manqué ses mises en garde pourtant si contemporaines ? De Trump à Le Pen, en passant par Giorgia Meloni ou Javier Milei, de l'Inde aux États-Unis, en passant la Palestine ou l'Ukraine, des « *bombardements stratégiques* » de 1945 aux « *opérations de maintien de la paix* » en 2022, le cinéaste montre à travers un vertigineux kaléidoscope comment l'inversion du langage, la manipulation des émotions, la surveillance et la peur restent les outils de répression des pouvoirs autoritaires. Ils finissent par nous faire croire que « *la guerre, c'est la paix* » ou que « *l'ignorance, c'est la force* ». Que reste-t-il pour ne pas désespérer ? L'espoir que le « *sens de l'injustice* » et celui de la « *décence ordinaire* », si chers à George Orwell, ont encore et toujours une signification, et que l'art, comme engagement politique fondamental, reste une manière d'habiter le monde sans s'habituer à ses horreurs.

À LIRE
L'entretien avec Raoul Peck sur **Philomag.com**



© Nina Laisné ; MGM.



Reinhold Metz, *El ingenioso Hidalgo don Quixote de la Mancha*, coffret-livre manuscrit et enluminé, 1972-1981. © Collection de l'Art Brut, Lausanne/Claudina Garcia.

Exposition

UN HIDALGO CHEZ LES FADAS

Don Quichotte. Histoire de fou, histoire d'en rire

Mucem (Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée : 7, promenade Robert-Laffont, Marseille) / Jusqu'au 30 mars

Un « pictogramme ». Voici ce qu'est Don Quichotte, aisément reconnaissable à sa barbichette, sa fraise et son chapeau fait d'un plat à barbe, selon le critique William Marx. Héros du quatrième livre le plus vendu au monde, après la Bible, le Coran et le « livre rouge » de Mao, il est un motif mythique autant que romanesque. Le Mucem lui consacre une remarquable exposition. Loin de raconter ou d'illustrer le roman, elle explore les facettes de cette œuvre monde, qui a nourri les imaginaires littéraires et philosophiques. « *Il est lui-même à la ressemblance des signes,* écrit Michel Foucault. *Long graphisme maigre comme une lettre, il vient d'échapper tout droit du bâillement des livres.* » Le philosophe fait de son auteur l'inventeur de la littérature moderne, celui qui dissocie l'association naturelle entre « *les mots et choses* », manifestant l'arbitraire du signe. Une première salle montre l'incroyable profusion d'éditions dans toutes les langues – jusqu'à l'espéranto ! –, tous les formats et sur tous les supports, du jeu de PlayStation au héros de manga. Dans les années 1970, Reinhold Metz, figure de l'art brut, a traduit en trois langues (allemand, espagnol, français) ce récit picaresque rehaussé à la manière des enlumineurs médiévaux, avec une profusion soignée, réalisant d'extraordinaires planches illustrées (*photo*). « *Tout est possible* », s'exclame d'ailleurs à plusieurs reprises le héros de Cervantès. Car l'hidalgo déplace le réel autour de lui par l'incongruité de sa présence et son anachronisme constant. Il fait entrer la fiction dans le réel et, en double de l'écrivain, plonge le lecteur dans d'infinies mises en abîme, dont se délectent les artistes, comme Dalí qui consacre son génie de dessinateur à une série de gravures expressives. *Don Quichotte* est finalement un livre sur le livre, orchestrant un jeu sur la facticité qui n'a rien perdu de sa fraîcheur au temps de la post-vérité. Le plasticien Abraham Poincheval a ainsi imaginé une hilarante performance consistant à parcourir la Bretagne dans une armure d'une trentaine de kilos (exposée), suivi par un néo-Sancho à vélo, qui était aussi son réalisateur. Un montage du film absurde qu'il en a tiré est projeté dans l'exposition. Cet héroïsme chevaleresque sera diversement interprété selon les époques, passant du rire tragique à l'énigme métaphysique. D'abord guerrier naïf, voire ridicule, sujet d'incroyables métamorphoses, puis héros solitaire romantique, il est devenu aujourd'hui une figure de l'idéal politique, cité par de Gaulle, le Che ou le sous-commandant Marcos. Le génie de « *l'ingénieux hidalgo* » tient bien à cette capacité à se réinventer sans cesse en s'inventant des histoires.

la lettre de philosophie magazine



© Catherine Meurisse pour *Philosophie magazine*

Recevez le billet de la rédaction de *Philosophie magazine*

INSCRIPTION

LES ARCHIVES DE LA LETTRE DE LA RÉDACTION

www.philomag.com

Mars

Evénements en partenariat avec *Philosophie magazine*.

DON QUICHOTTE. HISTOIRE DE FOU, HISTOIRE D'EN RIRE

Jusqu'au 30/03, Marseille (IIe)

Dans cette exposition consacrée au personnage de Cervantès, 200 pièces sont présentées, avec des réinterprétations de Picasso, Goya ou Garouste (*lire p. 91*).

Mucem (J4): 1, esplanade J4.
mucem.org

QUARTIERS DE DEMAIN

Jusqu'au 30/03, Paris (XVIe)

Cette exposition présente les propositions architecturales d'une consultation visant à transformer dix quartiers prioritaires.

Cité de l'architecture et du patrimoine: 1, place du Trocadéro.
citedelarchitecture.fr

LES MARDIS DE LA PHILO

Jusqu'au 7/04, Paris (Ve)

Suite et fin des cycles de cours, avec: « Un effrayant génie: Blaise Pascal », par Paul Clavier (**les 17 et 31/03**, à 9h30), « Les labyrinthes de l'identité », par Pierre-Henri Tavoillot (**les 10, 17 et 31/03**, à 11h15), « Marx, philosophe de l'histoire », par Marcel Gauchet (**les 17 et 31/03**, à 14h), « Penser la guerre », par Michel Eltchaninoff (**les 10 et 24/03 et le 7/04**, à 9h30), « Les anti-confessions: la littérature et l'aveu », par Michel Descotes (**les 24/03 et 7/04**, à 11h15), « Introduction à la philosophie », par Dan Arbib (**les 10 et 24/03**, 14 h) , « Montesquieu, du despotisme à la liberté politique », par Céline Spector (**les 10 et 24/03**, à 15h30) et « Pragmatisme et philosophie américaine », de Mathias Girel (**les 17 et 31/03**, à 15h30). Ces enseignements sont aussi à voir et à écouter sur le site des Mardis de la philo.

Centre Sèvres: 35*bis*, rue de Sèvres.
lesmardisdelaphilo.com

AVERROÈS ET L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE

Le 3/03, Paris (Ve)

Conférence de Jean-Baptiste Brenet dans le cadre de cette saison de « Falsafa, les RDV de la philosophie arabe », qui célèbre cette année les 900 ans de la naissance d'Averroès.

À 19h, Institut du monde arabe: 1, rue des Fossés-Saint-Bernard.
imarabe.org

FESTIVAL POÉTESSES

Du 7 au 10/03, Paris (XIXe)

Le 7/03, à 18h30, la chanteuse et metteuse en scène Romie Estèves proposera au public de s'emparer du thème de ce rendez-vous mêlant mots et musique avant de donner à 20h30 *Un chant de la terre*, concert participatif où la musique de Mahler résonnera avec les textes de Marcela Delpastre. **Le 8/03**, à 16h, le piano d'Edna Stern et la voix de Clarisse Dalles proposeront des variations autour de Bach et de Leah Goldberg. **Le 9/03**, à 20h, la chanteuse et harpiste Sophye Soliveau rendra hommage à Maya Angelou (salle des concerts), tandis que le compositeur Benoît Menut, la soprano Marie-Laure Garnier et le quatuor Agate créeront *Circé*, s'appuyant sur l'œuvre des poétesses Augusta Webster et Hilda Doolittle (amphithéâtre). Enfin, **le 10/03**, à 20h, la soprano Álfheiður Erla Guðmundsdóttir et le pianiste Kunal Lahiry mettront en musique le poème *Lady Lazarus* de Sylvia Plath.

Philharmonie de Paris: 221, avenue Jean-Jaurès. Programme:
philharmoniedeparis.fr

LE BAL DES PHILOSOPHES

Le 10/03, Paris (XVe)

Lors de cette séance, Martin Legros confrontera Maurice Merleau-Ponty à René Descartes autour du thème « L'âme est-elle dissociée du corps? »

À 19h, Bal Blomet: 33, rue Blomet.
balblomet.fr

LE PRINTEMPS DES HUMANITÉS

Du 19 au 21/03, Aubervilliers (93)

3e édition de cet événement qui aura pour thème « Pourquoi travailler? ». Tables rondes, spectacles, projections, ateliers participatifs… le festival propose une expérience vivante, ouverte à tous, au croisement du savoir, de la création et de l'engagement où chercheurs, artistes, étudiants et curieux mettront à l'épreuve cette grande question de société.

Programme:
printempsdeshumanites.fr

LA PHILO ÉCLAIRE LA VILLE

Du 27 au 29/03, Lyon (Ve)

Entièrement gratuit, ce festival aura cette année pour thème « À la recherche de l'*European Way of Life* ». Au programme: conférences, tables rondes, rencontres et débats… Avec, notamment et sous réserve de confirmation, Michaël Fœssel, Olivier Abel, Camille Riquier, Vincent Genin, Souleymane Bachir Diagne, Alain Policar, Constantin Sigov, Élise Marrou, Céline Spector, Pierre Manent et Maurice Godelier.

Au théâtre du lycée Sainte-Marie (4, mont Saint-Barthélémy) et au cloître du Made iN (2, rue de Montauban). Programme:
laphiloeclairelaville.com

BARBARA CASSIN dans « LA FABRIQUE DES IDÉES », la masterclass de *Philosophie magazine* !

À l'heure où Donald Trump qualifie le réchauffement climatique de « *canular* » et Elon Musk utilise les réseaux sociaux comme outils de désinformation massive, comment préserver la vérité contre les infox, sauver le langage contre la « novlangue », sans renoncer pour autant au sens du relatif et à la pluralité des opinions ? Telle est la grande question que prend en charge Barbara Cassin. Dans cette rencontre animée par Martin Legros, la philosophe reviendra sur son parcours, au carrefour de la sophistique et de la rhétorique, de la traduction et des intraduisibles, de la poésie et de la justice. Nous détaillerons ensuite ensemble un extrait d'un de ses textes. Enfin, vous aurez la possibilité de lui poser vos questions.

Le 17/03, de 18h30 à 20h30, au Club de l'Étoile: 14, rue Troyon, Paris (XVIIe)

Entrée payante: 18€ sur place, 14 € à distance. Entrée gratuite pour les abonnés à *Philosophie magazine* dans la limite des places disponibles. Informations et inscriptions: **philomag.com/masterclass**

Philosophie magazine, c'est beaucoup plus qu'un magazine

Abonnez-vous à partir de 4€/mois sans engagement

flashez et laissez-vous guider

Faites comme Hannah Arendt, prenez de la hauteur

- ▶ **Chaque mois, le magazine** dans votre boîte aux lettres.
- ▶ **Chaque jour, des éclairages philosophiques** de l'actualité sur notre site.
- ▶ **Chaque soir, la Lettre de la rédaction** dans votre boite mail.
- ▶ **À tout moment, l'encyclopédie en ligne :** 12 000 articles, 400 dossiers, 500 entretiens...
- ▶ ***Expresso*, les parcours interactifs** sur philomag.com.
- ▶ **Des invitations aux expositions et spectacles** partenaires.
- ▶ **Les masterclass, offertes aux abonnés :** pour rencontrer et échanger avec des philosophes.

© William L.

BULLETIN À AFFRANCHIR ET RENVOYER AVEC LE CHÈQUE
***Philosophie magazine* - Service Abonnement - Sciences Humaines - BP256 - 89004 Auxerre**

Je préfère les formules d'abonnement à régler en une fois : **je choisis l'offre d'abonnement au magazine papier (10 n°/an) + le numérique, le tout pour 69 euros** (UE/DOM : 85 euros – reste du monde : 91 euros)

Je règle par chèque payable en France à l'ordre de *Philo Editions* – Je remplis mes coordonnées

Nom _____ Prénom _____

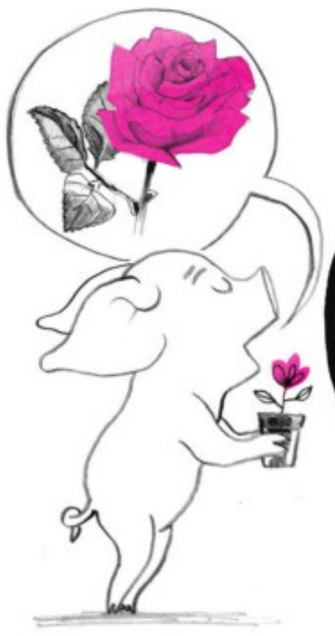
Adresse _____ Code postal _____

Ville _____ Pays _____ Mail _____ @ _____
Indispensable pour activer votre compte

Conformément à la loi Informatique et Libertés, vous avez un droit d'accès, de modification et de suppression des donnnées vous concernant, à exercer au près de Philo Editions (10, rue Ballu, 75009 Paris). En retournant ce formulaire, vous acceptez que Philo Editions, responsable de traitement, collecte et conserve vos données 5 ans après la dernière interaction avec vous, suivant notre politique de confidentialité et de traitement des données personnelles, que vous pouvez consulter à l'adresse internet : www.philomag.com/confidentialite-et-protection-de-vos-donnees-personnelles. Les informations que vous fournissez à Philo Éditions sont confidentielles et ne seront jamais communiquées à des organismes extérieurs à l'exception de ceux nécessaires à la bonne mise en œuvre du présent prélèvement.

Offre valable jusqu'au 30 juin 2026.

PM197AP

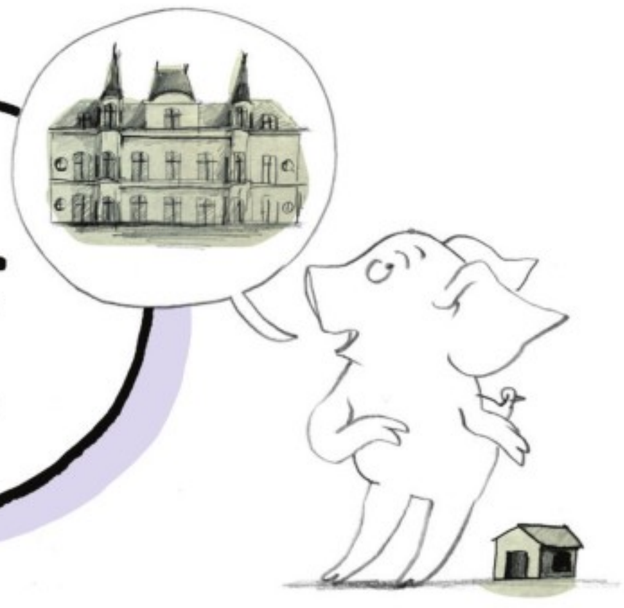


Djibril, 10 ans

La question du mois

«POURQUOI TOUT LE MONDE MENT?»

Qu'en pensent les enfants ?



Page réalisée par **CHIARA PASTORINI**
Illustrations **ANAÏS VAUGELADE**

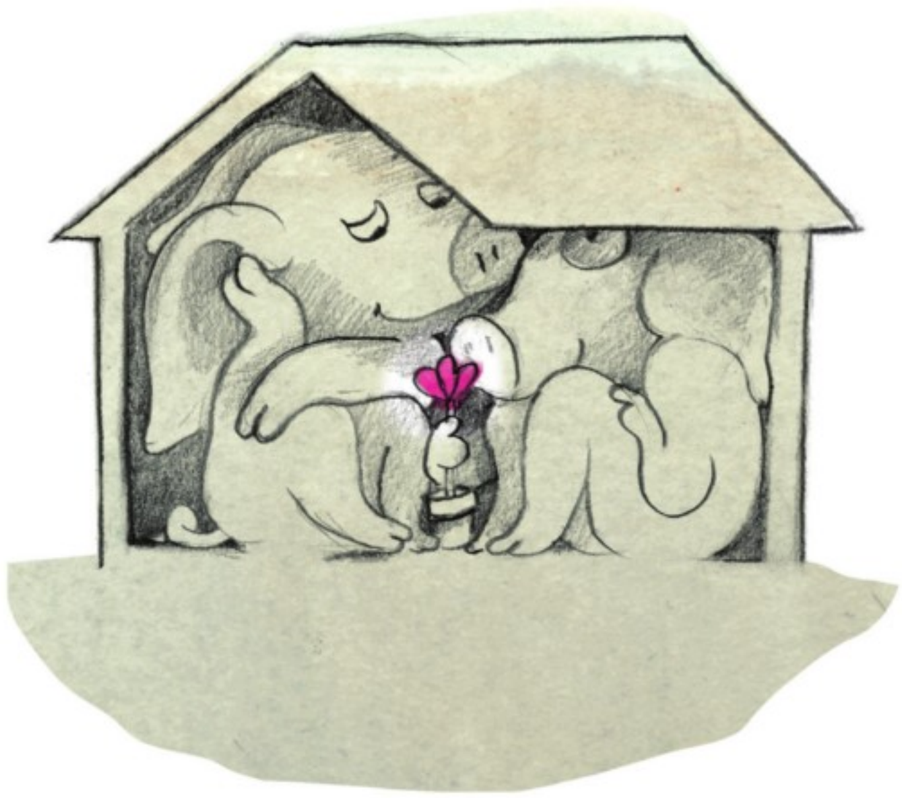
« Mentir, ce n'est pas dire quelque chose de faux. Par exemple, quand on raconte une légende, c'est faux, mais on ne ment pas. »
Gabrielle, 10 ans

« Souvent, on ment parce qu'on a peur d'être puni. »
Nawel, 6 ans

« Si personne ne mentait ce serait ennuyeux, car il n'y aurait pas de surprises. »
Nicolas, 11 ans

« Si on ment pour faire une blague, ce n'est pas grave. »
Hélène, 6 ans

« Je ne pourrais pas être amie avec quelqu'un qui ment beaucoup. »
Lina, 8 ans



« C'est impossible de ne pas mentir. »
Orthense, 9 ans

« Les hommes préhistoriques ne mentaient pas avec les mots car ils ne savaient pas parler, mais ils mentaient avec les signes. »
Joachim, 10 ans

« Il faut mentir comme un diable, non pas timidement, non pas pour un temps, mais hardiment et toujours. »
Voltaire, à 42 ans

Dire la vérité semble simple: il suffit de raconter ce qui s'est passé. Pourtant, dans la vie quotidienne, les mensonges apparaissent partout. Un ami prétend avoir fait ses devoirs pour éviter une punition, un adulte fait semblant d'aimer un cadeau pour ne pas blesser, un joueur de foot simule une faute. Les mensonges se glissent dans les mots, les histoires et même les compliments.

Comment en parler avec eux ?

Le philosophe Platon, au IVe siècle av. J.-C., parle du « *mensonge noble* »: certains récits sont inventés pour éduquer ou protéger. Comme ces contes où les loups parlent: personne n'y croit vraiment, mais ça aide à comprendre le courage ou la prudence. Ou encore, nous pouvons cacher un ami poursuivi par quelqu'un de méchant et dire qu'il n'est pas là pour préserver sa vie.

Pourtant, au XVIIIe siècle, un autre philosophe, **Emmanuel Kant**, prétend que le mensonge est dangereux. Pour lui, chaque fois qu'une parole trompe, elle abîme la confiance qui nous permet de vivre ensemble. Si tout le monde mentait tout le temps, personne ne pourrait croire personne, et les promesses, les jeux ou même les règles du foot perdraient leur sens.

Dans la cour de récréation ou autour d'une table, les mensonges existent donc pour mille raisons: la peur de la sanction, le désir d'impressionner, la volonté de protéger quelqu'un. Cependant, un monde où les paroles gardent leur force est un monde plus solide et plus joyeux. Alors, si les mensonges semblent parfois inévitables, ils posent toujours une question silencieuse: qu'est-ce qui rend une vérité difficile à dire ? Et pour toi, dans quelle situation est-il le plus difficile de dire la vérité ?

REVUE DES DEUX MONDES

« La liberté n'a pas toujours les mains propres, mais il faut choisir la liberté. »

André Malraux

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1829
Président d'honneur : Marc Ladreit de Lacharrière, membre de l'Institut

FÉVRIER 2026



NOUVEAU NUMÉRO

Déja disponible en kiosque et sur revuedesdeuxmondes.fr

Par ANOUK RICARD

LE BUREAU DES PHILOSOPHES : La dépendance



Anouk Ricard

Anouk Ricard vient de faire paraître son nouvel album, *Fabienne*, aux éditions Exemplaire.

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

L'école française à l'ère de la compétition



CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

N° 386 - MARS 2026

TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM
OU SUR COMMANDE EN SCANNANT CE QRcode

Séphora Pondi

LA RÈGLE DU JEUNE



« La nuit, je rêve que je deviens créature : je caresse, de ma plus longue griffe, une peau d'écaille vert bouteille où luisent des reflets bleus argentés. » D'une écriture mordante et organique, Séphora Pondi relate dans *Avale* (Grasset, 2025) les vertiges de la jeunesse, ses amitiés et ses violences. L'artiste se dit *« très obsessionnelle »*, et ces motifs se retrouvent aussi au cœur de *Bestioles,* pièce sur l'adolescence qu'elle met en scène (jusqu'au 1er mars) à la Comédie-Française, dont elle est pensionnaire. Avec la troupe, elle reprend d'ailleurs au théâtre Le 13e art (à Paris) *Hécube, pas Hécube,* une tragédie contemporaine inspirée d'Euripide (du 30 mars au 17 avril). Elle y interprète notamment le chœur. Battant !

Propos recueillis par **CÉDRIC ENJALBERT**

Quelles sont vos obsessions ?
Une liste non exhaustive : le corps, le féminin et la violence.

Quel est votre plus vieux souvenir ?
J'habitais Bobigny, dans le 93, un immeuble tout petit, comme une maison témoin à deux ou trois étages. En face, il y avait un grillage avec ce que je perçois être aujourd'hui un camp de Roms. Un garçon habitait de l'autre côté. On a parlé, et je lui ai envoyé ma poupée par-dessus. Je ne l'ai plus jamais revu. Je n'arrive pas à savoir si c'est un souvenir reconstruit.

Quelle est pour vous la cité idéale ?
Un endroit où il y aurait des enfants, de la musique, un rapport au temps très lent, de la gaieté, beaucoup de plaisir et de temps libre.

Que faites-vous de votre temps libre ?
Je traque la solitude. J'ai du mal à l'obtenir car je suis exposée et je me sens vite dépossédée. Seule, j'ai l'impression de pouvoir me rassembler, de m'entendre penser.

Quels sont les penseurs qui vous accompagnent ?
Nietzsche ! Spinoza aussi. Ils correspondent à deux pôles de ma personnalité : la volonté de puissance et la joie.

Quel était votre héros, adolescente ?
Je ne sais pas si je dirais une « héroïne », mais j'étais fascinée par l'étrangeté de Louise Bourgeois, par sa quête artistique. Par Roland Barthes aussi – j'étais très snob !

C'est quoi, être artiste ?
Envisager le monde de façon plastique. Avoir un idéal et une difficulté à s'adapter au réel. Être laborieux, même si je ne peux pas renoncer au fantasme du talent.

Quel est votre démon ?
La culpabilité. En tant que femme noire, avec un héritage et une mémoire, je ressens la malédiction qui pèse sur nous, qu'on passe notre vie à vouloir déjouer. Quand j'y parviens, j'ai l'impression d'abandonner les miens.

À quoi reconnaît-on une amitié ?
Je reconnais mes amis à leur générosité et j'ai pour eux une curiosité insatiable. L'amitié est passionnelle.

Vous êtes-vous fait des promesses ?
J'évite les promesses que j'ai du mal à tenir. Je me fais des vœux.

Avez-vous peur de la mort ?
J'y pense peu. Cette crainte ne fait pas partie de mon quotidien.

Que retenez-vous de votre éducation ?
Une politesse, une courtoisie, même s'il y a davantage de panache à être grande gueule dans la profession ! Puis une vision périphérique, consciente des personnes qui m'entourent, surtout invisibilisées.

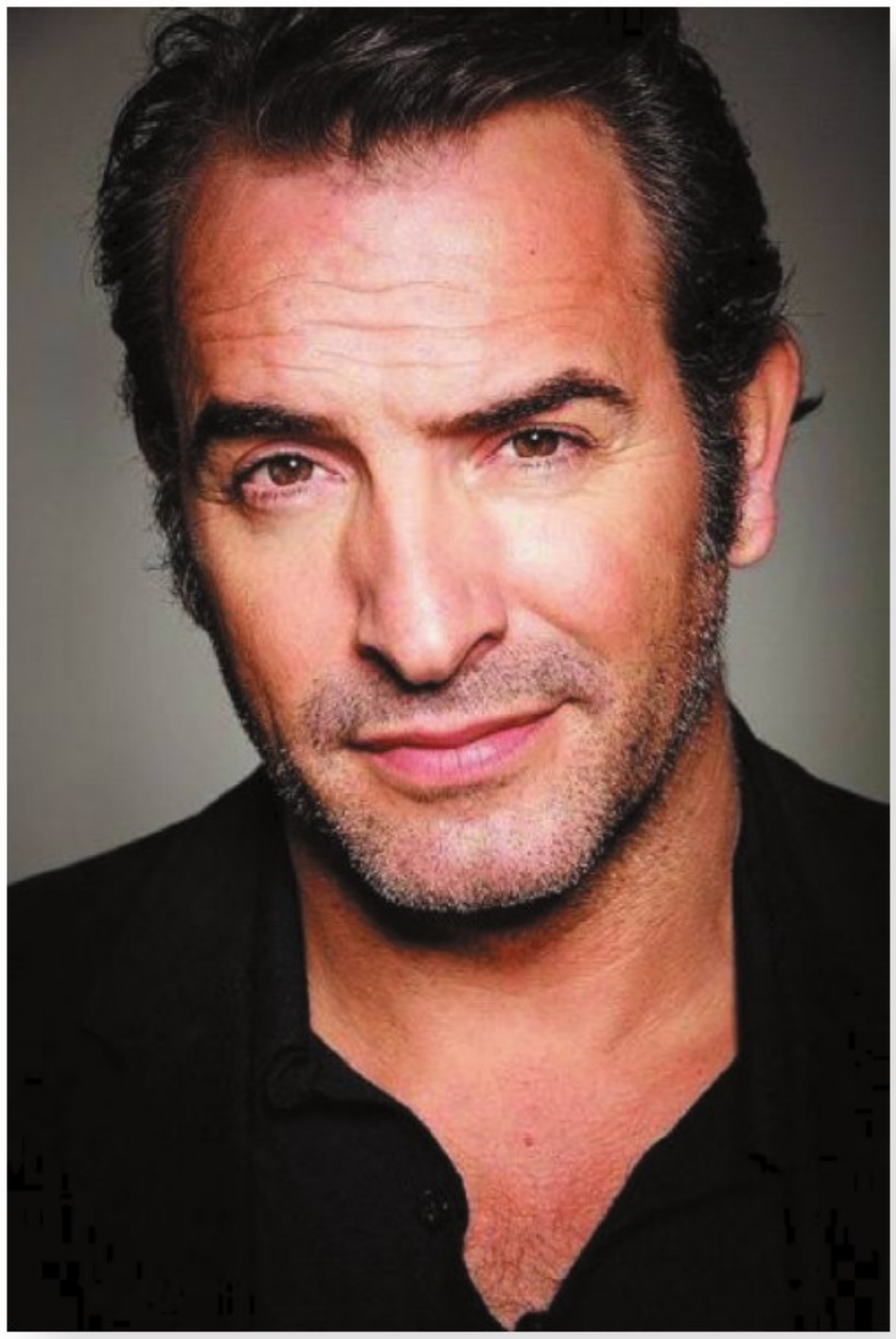
© Jean-François Paga/opale.photo

Vaincre®

LE CANCER

NOUVELLES RECHERCHES BIOMEDICALES

PRENONS UNE LONGUEUR D'AVANCE SUR LE CANCER QUI RESTE LA 1ÈRE CAUSE DE MORTALITÉ PRÉMATURÉE EN FRANCE



Jean DUJARDIN, acteur, scénariste, réalisateur
et producteur de cinéma français

AIDEZ NOS CHERCHEURS À SAUVER VOS VIES

Chaque année, 400.000 nouveaux cas de cancer, tout type confondu, sont dépistés.

Statistiquement, il y a un peu plus de 1000 nouveaux malades par jour,
parmi lesquels 600 vont guérir et 400 vont mourir.

VAINCRE LE CANCER - NRB

Hôpital Paul Brousse
12/14, avenue Paul Vaillant-Couturier
94800 VILLEJUIF
www.vaincrelecancer-nrb.org
contact@vaincrelecancer-nrb.org

Rejoignez le combat, donnez sur
vaincrelecancer-nrb.org

SERVICE MÉCÉNAT

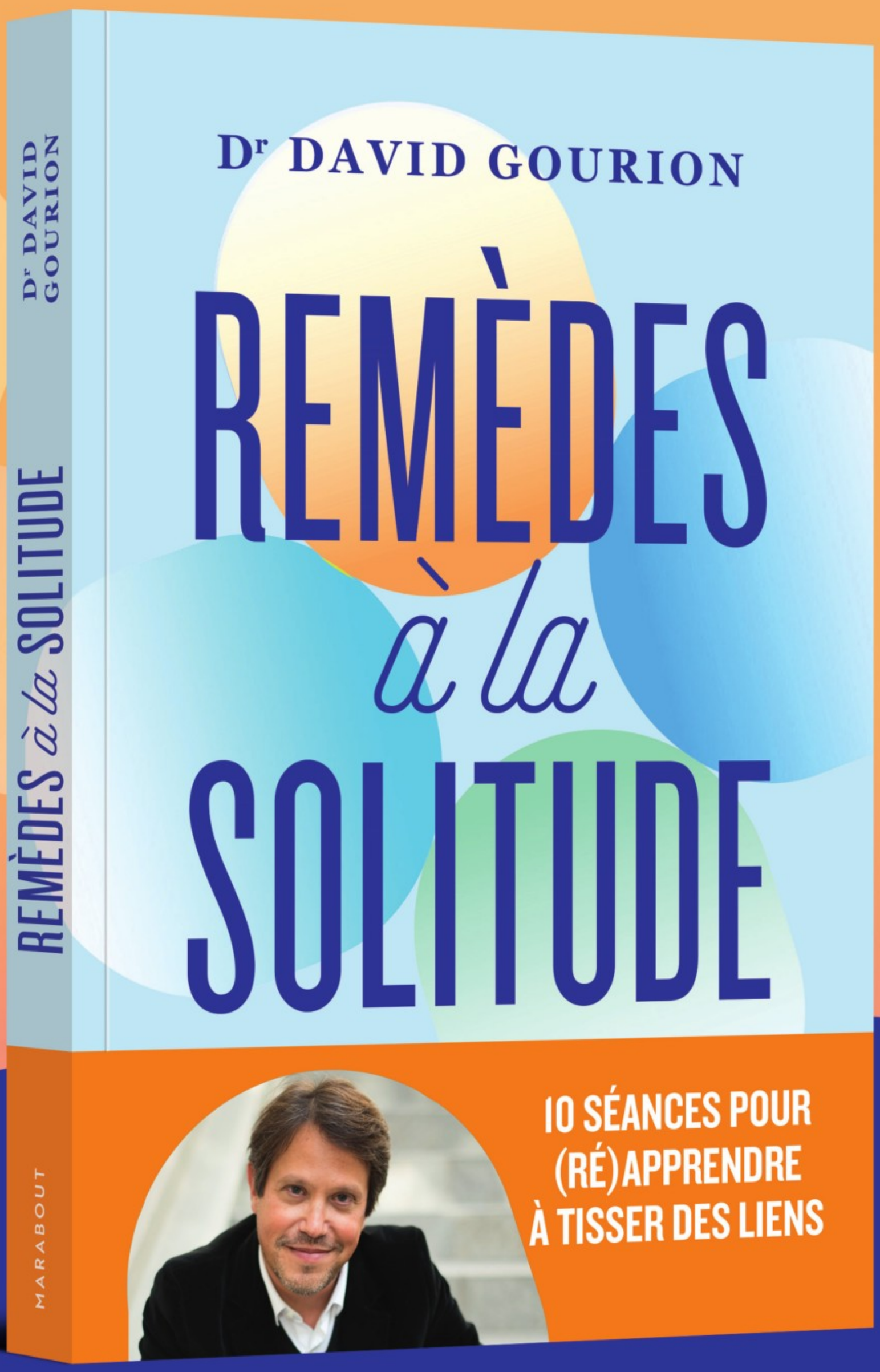
01 80 91 94 60

Coût d'un appel local

RETROUVEZ-NOUS SUR

Dons I.F.I. : les dons au profit de la Fondation INNABIOSANTE C/i VAINCRE LE CANCER sont déductibles de l'I.F.I.

UN LIVRE POUR TOUS CEUX QUI SE SENTENT SEULS… MÊME ENTOURÉS.



Une plongée sensible et scientifique dans les mécanismes de la solitude moderne

- Comment la solitude abîme notre intelligence sociale
- D'où viennent nos blocages relationnels
- Comment reconstruire des liens pas à pas

DAVID GOURION
est psychiatre, ancien chef de clinique à l'hôpital Sainte-Anne et docteur en neurosciences.

Disponible en librairie

MARABOUT

ARON
Réflexions sur l'empire et la république impériale

EXTRAITS



Préface par Jean-Vincent Holeindre

CAHIER CENTRAL

Philosophie magazine

Ne peut être vendu séparément. Photos © Louis Monier/Bridgeman Images ; illustration : © William L. pour PM.

Pour prolonger la lecture de notre dossier, nous vous proposons des extraits de *République impériale. Les États-Unis dans le monde 1945-1972* de Raymond Aron. Analysant la politique extérieure américaine, le philosophe démontre que ce pays entend dicter un ordre libéral au reste du monde – tant sur les plans économique que normatif – tout en imposant sa puissance militaire. Des propos qui résonnent encore à l'ère du « *Make America Great Again* ».



PRÉFACE PAR

JEAN-VINCENT HOLEINDRE

Il est professeur de science politique à l'université Paris-Panthéon-Assas et directeur du Centre Thucydide. Spécialiste de l'œuvre de Raymond Aron, il est l'auteur de plusieurs ouvrages consacrés aux relations internationales et à la guerre.

Propos recueillis par **Victorine de Oliveira**

© Collection particulière

« **Philosophe de formation,** né en 1905, Raymond Aron s'était donné une grande ambition intellectuelle au début des années 1930, lors d'un séjour dans une Allemagne déjà gangrenée par le nazisme : penser l'action politique et affronter les problèmes de son temps. Tout au long d'une vie marquée par les conflits du XX^e^ siècle, il a consacré son énergie à la compréhension des relations internationales. En 1962, *Paix et guerres entre les nations* l'avait imposé comme le pionnier français d'une matière dominée par les universités américaines. Il y élabore une méthode combinant analyse sociologique, conceptualisation philosophique et contextualisation historique.

Les États-Unis, acteurs centraux de la guerre froide, ne pouvaient être éludés par le penseur français, proche du général de Gaulle mais atlantiste résolu, opposé à l'idée que la France dispose de sa propre arme nucléaire. Paru en 1973 chez Calmann-Lévy, *République impériale* porte ainsi sur leur place dans le monde au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Passeur transatlantique, Aron était l'ami de Henry Kissinger, professeur de relations internationales à Harvard devenu secrétaire d'État des présidents Nixon et Ford entre 1973 et 1977.

La démarche d'Aron, rationaliste et libérale, est souvent opposée à celle de Sartre qui, à travers ses reportages pour *Les Temps modernes*, témoigne d'une vision romantique des États-Unis, combinant fascination pour ce géant mondial et rejet de son modèle politique de la part d'un "compagnon de route" du communisme. Si le talent littéraire de Sartre ne fait pas de doute, son jugement politique est nettement moins assuré que celui d'Aron, qui a bien résisté à l'histoire, puisant dans les données empiriques les plus fiables et la tradition de la philosophie politique, de Thucydide à Clausewitz, en passant par Machiavel.

Monographie sur la politique extérieure américaine, *République impériale* initie, par son titre même, un dialogue critique avec ce pays qui entendait façonner et gouverner le "monde libre". Aron

« La notion d'empire est d'abord à comprendre, au sens classique, comme une forme politique qui s'intègre dans une histoire longue – la Cité antique, l'Empire romain, référence dans la sphère occidentale, les États-nations »

avait beau rejeter, en libéral, l'Union soviétique, assimilée au camp de la servitude, il explore la tentation impériale d'une puissance qui, tout en portant haut les couleurs démocratiques, impose un certain ordre libéral à l'échelle mondiale, aussi bien sur le plan économique que normatif – y compris par la force, avec l'intervention au Vietnam.

Aron était un lecteur assidu des philosophes politiques comme des économistes. Ce balancement est crucial dans son interprétation de la dynamique américaine: peut-on dans le même temps exercer l'hégémonie politique et défendre l'économie capitaliste, qui suppose l'échange et donc un développement plus large des acteurs et des nations qui composent le système mondial? Les États-Unis peuvent-ils être les artisans d'un équilibre économique et financier mondial, tout en forgeant un empire du droit et de la force susceptible de provoquer le ressentiment? Au moment où Aron écrit, cette tension, aujourd'hui très vive, est déjà perceptible: la démocratie américaine est partagée entre la défense de l'autonomie des individus, des droits et de l'équilibre des pouvoirs et l'hubris diplomatico-stratégique dont l'intervention au Vietnam est la manifestation.

Les distinctions d'Aron restent éclairantes aujourd'hui. Selon lui, la notion d'empire est d'abord à comprendre, au sens classique, comme une forme politique qui s'intègre dans une histoire longue – la Cité antique, l'Empire romain, référence dans la sphère occidentale, les États-nations. Cependant, on peut aussi comprendre l'empire comme une manière d'exercer la domination à l'échelle du monde, dans le cadre international, cette dernière définition étant celle qui domine aujourd'hui la conversation civique. Les États-Unis sont certes un pays-continent, mais on ne peut pas l'assimiler à l'empire au sens romain, quand bien même les partisans de Trump scandent *"Make America Great Again"*, avec peut-être la prétention d'englober tout le continent américain. Dans l'ordre interne de la construction nationale, il y a donc une

forme d'aspiration à l'empire continental, dont témoigne aujourd'hui les visées sur le Canada et le Venezuela. *A contrario*, les sciences sociales évitent désormais de parler de l'Amérique en général au sujet des États-Unis, pour préférer l'épithète "étatsunien". Les États-Unis se sont par ailleurs construits contre l'Empire britannique et ont eu longtemps à cœur de ne pas reproduire cette logique d'asservissement contre laquelle ils ont bâti leur nation.

Aujourd'hui, quand on écoute le président Trump, par exemple lors du récent sommet de Davos, il y a deux manières d'interpréter son discours. On peut y voir la volonté d'une puissance prédatrice qui veut imposer un ordre politique impérial, quitte à fouler au pied la tradition libérale. Entraînés par la Chine et la Russie, qui sont des empires au sens traditionnel du terme, ils assumeraient désormais une forme de domination brutale qui prenait jusque-là les allures d'un paternalisme bienveillant. Cette analyse est douteuse. En réalité, derrière cette prétention à la domination viriliste, les termes employés par Trump expriment une grande faiblesse et mettent en évidence le déclassement stratégique des États-Unis lors des vingt dernières années. Certes, ils sont toujours la première puissance militaire et restent l'acteur économique prépondérant. Mais le fait que Trump évoque sans cesse la dette que l'Europe aurait contracté vis-à-vis des États-Unis depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale relève ainsi d'une forme de panique morale et politique.

L'exemple de l'Empire romain le montre bien: les Romains n'avaient pas besoin de rappeler de façon aussi rustique à leurs obligés la dette contractée, sauf peut-être au moment de leur déchéance. Ce qui caractérise l'empire conquérant, c'est l'autorité perçue comme légitime que permet la supériorité morale, économique et militaire. Outre leur vulgarité, les propos de Trump dénotent un esprit de revanche, une volonté quasi désespérée de préserver un modèle battu en brèche par la montée en puissance de la Chine et l'attitude révisionniste de la Russie. Loin de signer le retour de l'Empire américain, la posture de Trump signale donc plutôt sa rétractation, où l'empire se contente de singer ses rivaux, se mettant à leur remorque, tandis qu'eux façonnent le nouvel ordre du monde.

Les États-Unis de Trump font la une des journaux mais ils n'écrivent plus le récit mondial. Si retour des empires il y a, ce n'est donc pas en raison du choix américain d'adopter une rhétorique impériale. Cette dernière n'est en réalité qu'une réaction passionnelle à l'affirmation de la Chine, de la Russie et, dans une moindre mesure, des autres empires régionaux, Turquie, Iran, Inde... Mais ce qui distingue notre ère de celle de Raymond Aron, c'est qu'en dépit de cette nouvelle grammaire belliqueuse des empires, les acteurs, qu'ils soient étatiques ou pas, sont économiquement interdépendants dans le grand monde, alors que les États-Unis et l'URSS proposaient deux modèles incompatibles – il ne pouvait en rester qu'un. »



RAYMOND ARON

République impériale

EXTRAITS

Nous reproduisons
des extraits de
République impériale.
Les États-Unis dans
le monde 1945-1972
de Raymond Aron paru
en 1973 aux éditions
Calmann-Lévy.

Deuxième partie
LES ÉTATS-UNIS DANS LE MARCHÉ MONDIAL

Chapitre I
LIBERTÉ DES PERSONNES OU DU COMMERCE FONDEMENTS ÉCONOMIQUES DE LA DIPLOMATIE AMÉRICAINE

[...]

2.

Les vingt-cinq dernières années – la brève période de prédominance américaine – ont été marquées à la fois par la dissolution des empires coloniaux, édifiés par les pays européens, par la diplomatie « d'endiguement » et par l'expansion des banques et des conglomérats américains. Entre la prédominance américaine et la dissolution des empires européens, l'historien n'établira pas un lien de cause à effet ou, tout au moins, il n'attribuera à cette prédominance qu'une part de responsabilité : l'affaiblissement des monopoles, le mouvement des idées, l'anti-colonialisme des pays marxistes-léninistes ont créé le contexte dans lequel le retrait des Européens est devenu inévitable. Winston Churchill ne voulait pas présider à la désagrégation de l'empire britannique: les électeurs lui facilitèrent l'accomplissement de son vœu. F. D. Roosevelt se montra plus résolument hostile à l'Empire britannique qu'à l'Empire soviétique : qu'il l'ait voulu ou non, il a bien servi les intérêts durables de la Grande-Bretagne en l'amenant à promettre solennellement l'indépendance à l'Inde. S'il avait contraint le général de Gaulle au même engagement à l'égard de l'Indochine ou si le chef de la France libre s'y était de lui-même engagé, que de sang eût été épargné !

Entre la prédominance américaine d'une part, la diplomatie d'endiguement et l'expansion des grandes entreprises de l'autre ; quel lien établir? La prédominance se fondait à la fois sur la supériorité économique (produit par tête le plus élevé du monde), sur la supériorité technico-scientifique (armes nucléaires, engins balistiques, industries de pointe) et sur la supériorité militaire, elle-même fonction des deux supériorités précédentes: le volume du produit national permettait de maintenir la suprématie sur mer et dans les airs sans infliger de privations au *Common man*, sans ralentir sensiblement l'élévation du niveau de vie. (Il en fut ainsi du moins jusqu'en 1965.)

La suprématie économique, technique et militaire des États-Unis, telle que nous venons de la définir, rendit possible tout à la fois la diplomatie d'endiguement et l'expansion des banques et des conglomérats: conclusion au reste qui va pour ainsi dire de soi. La diplomatie d'endiguement exigeait des moyens militaires et économiques qui nous renvoient à la suprématie ou à la prédominance: les investissements au-dehors supposaient à leur tour, dans l'ensemble, une certaine sorte de supériorité, faute de laquelle banques et conglomérats n'auraient pas eu intérêt à créer des filiales ou à racheter des entreprises européennes.

Quelles questions se posent? J'en vois plusieurs: 1. – L'endiguement avait-il pour fin l'expansion du capital ou inversement celle-ci était-elle utilisée comme moyen de

celui-là? 2. – En l'absence de la supériorité militaire, l'expansion du capitalisme et du capital américain aurait-elle été tolérée par les autres pays? 3. – L'expansion du capital américain répondait-elle à une nécessité interne de l'économie américaine? Aucune de ces questions ne comporte de réponse évidente ou facile: les mouvements historiques que nous séparons pour les besoins de l'analyse ne s'impliquent pas logiquement les uns les autres, mais ils se rattachent les uns aux autres, ils se sont déployés en une seule et même période. Nul ne parvient à discerner rigoureusement ce qui, dans les rapports interétatiques ou les relations économiques internationales, ressortit à la suprématie militaire et à la supériorité économique. Encore reste-t-il possible et nécessaire de dissiper les mythologies ou les démonologies.

Reprenons d'abord, pour l'écarter, l'argument des matières premières [...]. Rappelons d'abord ce qu'aucun Français ou Européen ne devrait oublier: que les Américains consomment par tête plus de matières premières que tout autre peuple mais qu'Européens et Japonais importent une proportion plus élevée des matières qu'ils consomment. Pour ne prendre que l'exemple le plus instructif: les grandes sociétés américaines ont pris, au Moyen-Orient, en Iran, en Arabie saoudite, dans les émirats du golfe Persique la première place et refoulé les sociétés britanniques. Mais la prospérité de l'Europe, plus que celle des États-Unis, dépend du pétrole enfoui dans le sable sur lequel vivent les populations arabes. L'accès aux gisements les plus riches du monde, ceux du Proche-Orient et du Moyen-Orient, demeure pour l'Europe, à échéance d'une vingtaine d'années, une question vitale, pour les États-Unis il s'agit surtout de profits. Dans l'hémisphère occidental, dans son sol, au Mexique, au Venezuela, l'économie américaine possède des réserves d'énergie, en cas de nécessité, suffisantes.

Japonais et Européens fondent leur prospérité sur la consommation de matières premières achetées au-dehors et transformées en produits manufacturés; ils vendent au-dehors une fraction de ces produits afin d'acquérir les devises nécessaires à l'achat de matières premières. Japonais et Européens achètent et vendent sans intention de conquête ni velléité de tenir garnison aux quatre coins de la planète. Pourquoi les États-Unis, seuls entre les États industrialisés de l'Occident, devraient-ils monter la garde en Corée, sur le 38e parallèle, à Berlin, au coin de la Potsdamerstrasse? [...] De deux choses l'une: ou bien la suprématie militaire permet seule aux pays industrialisés d'Occident d'acheter les matières premières dont ils ne peuvent se passer et, en ce cas, ce sont les extrémistes américains de la guerre froide qui ont raison; les États-Unis défendent par les armes l'Occident tout entier et les Européens doivent prendre leur part, au moins financière, de cette tâche indispensable et commune. Ou bien les producteurs vendent volontiers leurs matières premières aux pays industrialisés – ce qui correspond provisoirement aux apparences et, en ce cas, les États-Unis n'ont nul besoin de mille Minuteman et d'une douzaine de porte-avions pour acheter au-dehors une

fraction, encore aujourd'hui relativement faible, des matières premières que transforme leur industrie.

La doctrine de l'espace vital fit fortune entre les deux guerres, surtout durant les années 1930, à la suite de la grande dépression. La diplomatie hitlérienne invoqua des exigences de l'espace vital, la diplomatie japonaise nourrit l'ambition d'une sphère de coprospérité asiatique. La doctrine contraire – nul besoin de colonies, nul besoin d'hégémonie militaire pour croître et s'enrichir –, confirmée par les exemples des Pays-Bas, de la République fédérale, du Japon, de la France bénéficie d'une adhésion unanime ou quasi unanime. Vraie pour les vaincus ou les puissances secondaires, pourquoi serait-elle fausse pour l'État dominant? (À moins, encore une fois, que les puissances secondaires ne méconnaissent le rôle indispensable joué par l'État dominant.)

La notion d'accès aux matières premières qui figure dans la Charte de l'Atlantique présente deux significations. À la suite de la crise mondiale et de la désintégration de l'économie internationale, certains pays craignaient de manquer des devises nécessaires à l'achat de matières premières. Cette crainte donnait une certaine rationalité à la doctrine hitlérienne ou japonaise de l'espace vital ou de la sphère de coprospérité: l'élargissement de la zone de souveraineté, de quasi-souveraineté ou d'unité monétaire, réduisait la dépendance par rapport au-dehors. L'extraordinaire développement des échanges internationaux, au cours des vingt-cinq dernières années a provoqué une conversion radicale des façons de penser et des politiques: Européens et Japonais s'efforcent d'acheter les matières premières là où ils les trouvent au meilleur compte. Les Américains peuvent les imiter sans recourir à la CIA et à leurs proconsuls.

Selon une deuxième interprétation, l'accès aux matières premières signifierait la liberté d'acheter, donc l'obligation pour les producteurs de ne pas refuser la vente. Mis à part des cas concevables mais exceptionnels (entente de tous les producteurs, équivalent du monopole d'un produit indispensable aux consommateurs, par exemple chantage des pays producteurs de pétrole à l'égard des Européens ou des Japonais), le risque du refus de vente appartient à l'avenir, à l'époque où sévirait effectivement la pénurie des ressources non renouvelables. Au cours des vingt-cinq dernières années, ce que les critiques dénonçaient à juste titre, c'était l'excès de l'offre de certains produits primaires, qui provoquait une baisse des prix de ces derniers par rapport aux prix des produits manufacturés, en d'autres termes la détérioration du taux de l'échange (*terms of trade*) pour nombre des pays en voie de développement.

[...]

La véritable question [...] porte sur la relation entre la suprématie militaire et l'expansion capitaliste ou, plus précisément encore, entre la diplomatie d'endiguement et l'expansion capitaliste. Les États-Unis défendent-ils le monde libre ou un monde ouvert à l'économie libre? Il suffit de poser la question en ces termes pour que la difficulté d'une réponse catégorique, dans un sens ou dans un autre, apparaisse.

Supposons les responsables de Washington consciemment résolus à créer, en vue de l'expansion de leur économie, un contexte international favorable: ils adopteraient pour finalité d'ensemble la limitation des zones fermées à leurs produits et à leurs capitaux. Or l'arrivée au pouvoir d'un parti marxiste-léniniste entraîne normalement, au moins en une première phase, la réduction des échanges commerciaux avec les pays capitalistes, l'interdiction d'investissements étrangers, la substitution au marché de la régulation bureaucratique. La diplomatie américaine obéit donc à des motifs économiques quand elle se donne pour but de prévenir l'arrivée au pouvoir d'un parti marxiste-léniniste. Mais elle obéit en même temps à des motifs politiques ou stratégiques dans la mesure où les partis marxistes-léninistes, une fois maîtres de l'État, tendent à prendre parti contre les États-Unis et les pays occidentaux ou capitalistes. Tant que la rivalité entre les deux Grands a pris un caractère total – chacun d'eux amenant avec lui un mode d'organisation, un style de vie, une idéologie –, la dissociation entre les deux finalités devenait globalement impossible. Au cours des vingt-cinq dernières années, à l'intérieur d'un système bipolaire, les États-Unis ont défini leur intérêt national non de manière restrictive – sécurité physique de leur population ou sécurité de leurs institutions – mais de manière large: sauvegarde d'un milieu favorable à leurs idées, à leurs marchandises, à leurs capitaux.

À partir d'une telle définition, monde libre et monde d'une économie libre tendent à se confondre. Non que les États-Unis aient toujours défendu des pays d'institutions libérales, ni qu'ils n'aient parfois défendu des régimes despotiques pour faire pièce à des partis marxistes-léninistes. Ce qui, en une vision globale, interdit de choisir entre les deux thèses – endiguement au service de l'expansion capitaliste ou primauté de l'endiguement par rapport aux intérêts économiques –, c'est que la diplomatie américaine se donnait pour objectif ultime de limiter la zone des pays soviétisés sans distinguer, au moins jusqu'à une date récente, entre régime communiste, hostilité aux États-Unis, alignement sur le camp anti-impérialiste: un tel antisoviétisme se justifiait tout aussi bien par la logique de la compétition politique et idéologique entre les deux Grands que par la logique de l'expansion capitaliste.

Comment choisir entre ces deux logiques? Certainement pas en citant les déclarations des hommes d'État: ceux-ci utilisent les arguments susceptibles de convaincre leurs interlocuteurs, les commissions du Sénat, ils ne révèlent pas, dans leurs déclarations, le fond de leur pensée. Je ne vois donc que deux méthodes pour tenter une dissociation, au moins partielle, de la finalité économique et de la finalité diplomatico-stratégique dans l'action extérieure des États-Unis: d'une part étudier les cas précis où les faits permettent une distinction, au moins probable; d'autre part, analyser les déterminants, intérieurs à la société américaine, de la diplomatie.

[...]

Chapitre IV
LES AVATARS DE L'IMPÉRIALISME

[...]

1.

Le mot d'empire, dans l'usage commun, comporte deux sens, l'un abstrait, l'autre concret et chacun d'eux comporte à son tour des nuances ou des équivoques.

L'empire – *imperium* – désigne ou bien le pouvoir suprême, ou bien l'entité historique à l'intérieur de laquelle s'exerce un tel pouvoir ou qui l'exerce elle-même vers l'extérieur. Napoléon accéda à l'*empire* et la France, non plus républicaine mais *impériale* par la Constitution qu'il lui avait donnée, soumit à sa loi une partie de l'Europe, sans que pourtant les limites de l'empire se confondent jamais avec celles des territoires annexés.

L'empire, selon le sens abstrait, suggère le caractère suprême ou inconditionnel du pouvoir. En fait, l'empire des mers, formule équivalente à la maîtrise des mers, n'exclut pas des degrés, des modalités. Il n'est pas légalisé puisque les mers appartiennent à tous ou à personne. Il ne s'agit donc pas, en ce cas, d'autorité reconnue ni même toujours d'un pouvoir suprême mais d'une capacité, plus ou moins irrésistible, d'imposer, en cas de besoin, son vouloir. L'empire que la flotte britannique a exercé entre 1815 et 1914 devait beaucoup à une réputation d'invincibilité qui dissuadait les concurrents d'une mise à l'épreuve.

En tant qu'il désigne une entité politique ou historique, le mot empire suggère, selon les cas, des caractéristiques différentes. La première, la plus constante en Europe, issue de l'expérience romaine, consiste dans la *pluralité des peuples* soumis à un même empire, autrement dit à un même pouvoir suprême. L'opposition entre la pluralité des peuples qui composait un *empire* et l'unité de la nation qui s'exprimait en un *royaume* n'a jamais été méconnue dans le langage courant et politique de la France, d'autant que le royaume de France se posait en s'opposant à la prétention *impériale* du Saint Empire romain de nationalité germanique ou de la Maison des Habsbourg. Mais, dans sa troisième édition de 1719, le *Dictionnaire de l'Académie* affirmait qu'un royaume, à condition d'être assez grand, méritait d'être appelé empire. Les pères fondateurs de la République des États-Unis rêvaient d'un Empire américain ou d'un Empire de langue anglaise sur le Nouveau Continent.

Opposé à royaume ou nation, le terme d'empire souligne donc ou bien tout simplement la *grandeur* (spatiale ou morale), ou bien la diversité des hommes ou des groupes qui obéissent tous à la même loi. Cette distinction n'importait guère dans le passé ; comment la grandeur aurait-elle pu aller sans la conquête en l'absence de groupes ethniques, nombreux et cohérents? Rares les royaumes qui atteignaient à la grandeur impériale sans élargir leurs frontières.

L'Empire s'oppose à la République par la *nature du régime intérieur*. Le souvenir de Rome inclinait les historiens ou les philosophes classiques à mettre en relation l'asservissement des peuples au-dehors et la perte de la liberté à l'intérieur. Montesquieu suit une vieille tradition dans son chapitre sur l'incompatibilité entre la

République et la conquête. Historiquement, aucun régime ne paraît à l'abri de la tentation d'empire, au sens de la domination exercée par l'entité forte sur l'entité faible. Les cités grecques, au temps de la guerre du Péloponnèse, jugeaient Athènes plus impérialiste que Sparte, bien que la première Cité brillât de tous les feux de la culture et de la liberté intellectuelle et que la deuxième formât des citoyens-hoplites, moins pour conquérir que pour maintenir en sujétion les populations conquises. Athènes avait progressivement transformé l'alliance des Cités indépendantes dont elle avait pris la tête pour résister à l'Empire perse, en un quasi-empire ou tout au moins en un système d'inégalité : elle prélevait des tributs moins pour assurer la paix et les responsabilités de la défense commune que pour parer la ville de monuments et satisfaire les exigences des citoyens pauvres.

Ce dernier exemple illustre l'oscillation entre le sens rigoureux d'Empire romain et le sens atténué (Empire athénien), la diversité des empires ou quasi-empires selon la modalité du pouvoir suprême, formel ou informel, inconditionnel ou conditionnel ; tantôt le souverain s'affirme ouvertement, tantôt il se dissimule sous une formule idéologique ou juridique de sens contraire (souveraine égalité des États, selon la formule de la Charte des Nations Unies). Du même coup la dualité des adjectifs *impérial* et *impérialiste* prend sa signification. L'historien ou le politique baptisera impériale une diplomatie qui intervient dans le monde entier sans viser à l'édification d'un *empire* au sens juridique ou effectif du terme, il baptisera *impérialiste*, une *diplomatie* qu'il veut condamner, dont il veut dévoiler les intentions d'exploitation ou de domination.

La littérature américaine, au cours de ces dernières années, a repris les deux adjectifs *impérial* et *impérialiste*, la critique de tendance isolationniste en vue de ramener la diplomatie des États-Unis à un *nouvel isolationnisme* ou, tout au moins, à une diplomatie nationale, la critique paramarxiste, pour retrouver, sous une forme ou sous une autre, une interprétation économique de « l'impérialisme » américain ; entre ces deux écoles, quelques commentateurs de tradition européenne ont défendu, parfois même exalté, la fonction impériale, non' impérialiste.

Comment distinguer un État national d'un État impérial non par référence à sa structure interne (régime politique, unité ou hétérogénéité de la population) mais en fonction de son action extérieure?

À l'intérieur d'un système interétatique, les États, même égaux selon le principe juridique de la souveraineté, jouent toujours des rôles différents. Dans l'Europe du XIX[e] siècle et du Concert européen, la notion de *grande puissance*, sans atteindre à la reconnaissance juridique, éveillait dans l'esprit des diplomates des idées relativement précises, un ensemble de droits ou de devoirs, de privilèges d'ailleurs plutôt que d'obligations. Aucun « problème » international ne devait être traité ou résolu sans la participation de toutes les « grandes puissances ». Un avantage acquis par l'une d'entre elles entraînait pour les autres la légitimité d'une compensation. Dans n'importe quel système interétatique, la petite puissance

a normalement tendance à confondre son « intérêt national » avec sa survie, physique et (ou) politique et morale ; de ce fait, selon diverses considérations géographiques ou militaires, elle cherche refuge dans la neutralité, l'abstention ou l'alliance avec des Grands. Ces derniers, en revanche, créent les alignements et les oppositions, au lieu de s'adapter à la conjoncture comme à un ensemble de contraintes et de chances. Ils s'efforcent donc, quelle que soit la structure du système, d'influer sur la conduite extérieure des autres acteurs.

Je n'aperçois donc qu'une différence de degré entre la diplomatie dite impériale et celle d'une grande puissance. Si la première se caractérise par la grandeur de la force disponible, l'ampleur et la nature des projets et le caractère de ses relations avec les autres États (*magnitude of power, scope and nature of purpose, and the character of its relationsships with other states*), ces expressions ne s'appliquent-elles pas telles quelles à n'importe quelle grande puissance? Tout au plus peut-on dire que la grande puissance devient de plus en plus impériale à mesure que l'écart s'élargit entre elle et ses alliés, quand elle est amenée à prendre la défense ou la responsabilité de zones étendues du champ diplomatique. En ce sens un système bipolaire appelle inévitablement une diplomatie impériale de la part de chacun des deux Grands afin de limiter l'expansion du rival.

Si le système bipolaire est simultanément travaillé par les forces révolutionnaires, la diplomatie devient plus impériale encore par le biais de la propagande idéologique et de l'immixtion dans les « affaires intérieures des autres États, chaque Grand s'efforçant de soutenir, sauver, répandre des régimes qui se réclament de ses idées ou de ses institutions. « Un État impérial », écrit Robert W. Tucker, « par définition, doit avoir pour projet la création et le maintien de l'ordre, car la maîtrise maintenue dans les relations avec les autres États plus faibles est constitutive de l'ordre ».

La diplomatie américaine 1947-1972 mérite-t-elle le qualificatif d'*impérialiste*? Tout dépend du sens que l'on donne au mot. En fait, le terme « impérialiste » a une résonance péjorative, non le terme « impérial ». Ce dernier mot conserve même quelque chose des souvenirs de gloire, transmis par la culture historique. L'État impérial use éventuellement de sa force pour défendre ses protégés, non pour asservir ses clients ou dicter sa loi au plus faible. Tant que l'analyse se situe à l'intérieur du système interétatique, toute grande puissance tend vers une diplomatie impériale et celle-ci à son tour vers l'impérialisme dans la mesure où celui-ci se caractérise par un rapport inégalitaire, le Grand dictant à ses alliés leur conduite, à l'extérieur sinon à l'intérieur.

Il me paraît cependant possible d'établir une distinction entre diplomatie impériale et diplomatie impérialiste, sans sortir du cadre de système interétatique, en fonction des sentiments des peuples et des gouvernements protégés, clients ou alliés. Prenons le cas de l'Europe occidentale: ce sont des gouvernements, librement élus au suffrage universel, qui ont souhaité le pacte de l'Atlantique Nord, eux

encore qui ont demandé la présence de troupes américaines sur le Vieux Continent et l'organisation militaire du pacte sous commandement américain. Le gouvernement français a obtenu, sans peine, l'évacuation des bases occupées sur le territoire français par les détachements de l'Otan. Les relations à l'intérieur du pacte de l'Atlantique Nord n'en demeurent pas moins inégalitaires. Les armes nucléaires, aussi bien stratégiques que tactiques, n'appartiennent pas au système de commandement intégré : le président des États-Unis, et lui seul, peut en ordonner la mise à feu. Les responsables américains conçoivent la stratégie, passent des « représailles massives » à la « réplique flexible ou graduée », non sans discuter avec leurs alliés, non sans leur offrir, sous diverses formes, une participation à l'élaboration et à la mise en œuvre de la doctrine, mais en conservant l'*imperium*, le pouvoir suprême de décision. La Grande-Bretagne s'est réservé le droit, en cas de crise qui affecterait son intérêt national, d'user de sa force nucléaire stratégique en dehors des autorités de l'Otan – droit plus théorique que réel – mais la France qui s'est donné une force stratégique nucléaire strictement nationale, ne possède guère plus de capacité autonome de dissuasion. Il me semble légitime pour caractériser l'action *politique* des États-Unis en Europe d'employer le terme de *protectorat militaire* (le mot *protectorat* pris en son sens originel d'e*xercice de la protection*), d'*hégémonie*, le mot n'ayant pas d'autre sens originel que le *leadership* militaire. Durant les années de la guerre froide, les États-Unis mobilisaient leurs amis ou finançaient leurs clients à l'intérieur des pays qu'un grand parti communiste menaçait. Leur action, politique ou idéologique, ne saurait être baptisée impérialiste sans abus de terme puisqu'elle aidait effectivement les peuples à se défendre contre une pression venue de l'extérieur ou exercée par des minorités (non armées).

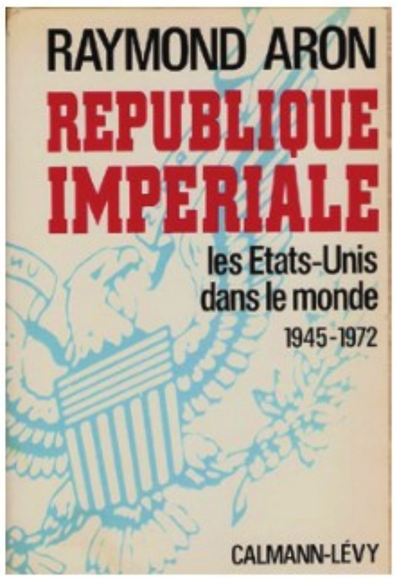
Dans la zone des Caraïbes, à l'égard de Cuba ou de Saint-Domingue, le jugement ne présente guère plus de difficulté : il s'agit d'une « diplomatie impérialiste ». Certes, une « minorité armée » s'est emparée du pouvoir à La Havane et nul ne peut affirmer que Fidel Castro, en cas d'élections libres, aurait obtenu la majorité absolue en 1960. Ce genre de raisonnement n'excuse pas la tentative de la baie des Cochons et conduirait à l'intervention dans n'importe quel pays sous prétexte de renverser ou de prévenir une révolution socialiste. Il suffit de franchir un pas de plus pour arriver à l'intervention à Saint-Domingue destinée à bloquer une révolution qui aurait pu devenir socialiste.

L'équivoque des mots – diplomatie impériale ou impérialiste – ne tient pas seulement à la multiplicité des cas intermédiaires entre la protection des Européens, à leur demande, et les *interventions* dans la zone des Caraïbes pour installer ou maintenir des régimes proaméricains, renverser ou prévenir des régimes hostiles ; l'impérialisme de style classique *semble* avoir disparu à notre époque. Il y a quelques années, je définissais l'impérialisme « la conduite diplomatico-stratégique d'une unité politique qui édifie un empire, c'est-à-dire qui soumet à sa loi des populations étrangères ». Les Romains, les Mongols, les Arabes ont été des bâtisseurs d'empires.

Mais je mettais l'accent sur deux équivoques ou incertitudes: quelles populations faut-il tenir pour étrangères? Suffit-il de respecter officiellement les souverainetés étatiques pour échapper à l'accusation d'impérialisme? Où se situe la frontière entre l'influence dite légitime des grandes puissances et l'impérialisme dit coupable? Je ne méconnaissais pas le fait, au reste évident, qu'en un système hétérogène toute puissance dirigeante est contrainte d'exercer une influence sur les affaires intérieures des États secondaires, au moins dans la mesure nécessaire pour empêcher la victoire du parti lié au camp rival – ce qui n'exclut pas la « discrimination entre degrés d'ingérence, d'influence ou de domination ». En d'autres termes, l'impérialisme en tant que conduite tendant à la constitution d'un empire au sens classique et politique, s'est retiré du devant de la scène, l'impérialisme en tant que relation inégalitaire entre États, en tant que volonté du Grand d'influer sur la vie intérieure et la conduite extérieure du Petit, n'a jamais été, autant qu'à notre époque, la chose du monde la mieux partagée.

Les Européens d'aujourd'hui distinguent spontanément trois sortes d'empires: l'*Empire romain* dont les peuples gardèrent des siècles durant la nostalgie, les empires multinationaux des Habsbourg, des Romanov et de la Sublime Porte, victimes de la grande guerre que les deux premiers avaient déchaînée, les *empires coloniaux* des Britanniques, des Français, des Hollandais et des Belges, victimes à retardement de la Deuxième. Parmi les grandes puissances de l'actuel système, seule l'Union soviétique garde les traits typiques des empires multinationaux issus de l'histoire et de la conquête: rôle dominant d'un des peuples (le peuple grand-russe), velléités de révolte de certaines nationalités (ou peuples ou ethnies), dont témoigne la dénonciation fréquente des « nationalismes bourgeois ». L'autonomie culturelle des diverses nationalités n'est pas illusoire mais dès qu'elle tend à franchir les limites que les autorités de Moscou lui tracent, elle devient criminelle. L'Union des Républiques socialistes soviétiques ressemble, aujourd'hui encore, plus à un empire traditionnel, fondé sur la force et maintenu par le pouvoir central, qu'à une fédération.

L'oppression de peuples ou d'ethnies par un gouvernement tenu pour étranger, le sentiment d'être victime de discrimination ressenti par certaines minorités à l'intérieur même des nations relativement homogènes, des États multinationaux qui ont pris la suite d'empires militaires (Union soviétique), tous ces phénomènes peu commentés, au deuxième plan de l'actualité, suffisent à nous rappeler que l'impérialisme, au sens politique et classique de domination d'un peuple ou d'un État sur des groupes ethniques conscients d'être soumis à un pouvoir étranger, n'a pas disparu. Ce qui a disparu, ce sont les empires coloniaux de type européen et la volonté « impérialiste » au sens de la prise officielle de souveraineté. Les nations européennes, contraintes d'abandonner la souveraineté politico-militaire, ont découvert, parfois avec surprise, que leur prospérité et leur niveau de vie ne dépendaient pas de la « grandeur impériale ». [...]

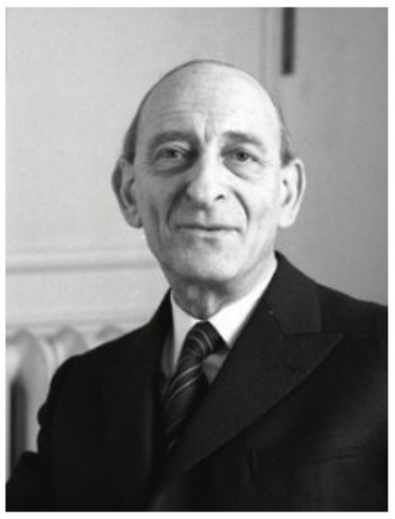


RAYMOND ARON

République impériale

EXTRAITS

« L'impérialisme en tant que relation inégalitaire entre États, en tant que volonté du Grand d'influer sur la vie intérieure et la conduite extérieure du Petit, n'a jamais été, autant qu'à notre époque, la chose du monde la mieux partagée »



En pleine guerre froide, alors qu'il est considéré comme un partisan du modèle économique et politique incarné par les États-Unis contre l'Union soviétique, Raymond Aron (1905-1983) publie un ouvrage dense consacré à ce qu'il nomme, avec une distance critique, la « *république impériale* ». L'essai lui vaudra quelques ennemis supplémentaires issus de son propre camp. Mais il demeure une clé pour comprendre les transformations qui s'opèrent aujourd'hui outre-Atlantique.

© Raymond Aron, *République impériale. Les États-Unis dans le monde 1945-1972* © Calmann-Lévy, 1973 ; 2023 pour la présente édition ; photo © Louis Monier/Bidgeman Images.

CAHIER CENTRAL

Philosophie magazine